

inouïes, au milieu desquelles Anne de Saint-Augustin marchait vers l'éminente sainteté que l'Eglise a déjà solennellement reconnue.

Le 13 Février 1580, Thérèse passa donc de son lit d'infirmes à un chariot de voyage. La Providence veillait sur elle : une température printanière lui adoucit la fatigue du chemin. Le P. Gabriel et le P. Antoine de Jésus, députés par les habitants de Villeneuve, vinrent au-devant d'elle, et leur petit cortège traversa les plaines de la Manche au milieu de l'enthousiasme de ces bonnes et simples populations. De village en village on portait la nouvelle que la Mère Thérèse allait bientôt passer. Les groupes se formaient et l'attendaient sur la route ; on se disputait l'honneur de lui donner asile durant la nuit ou de lui offrir un repas. Au premier relai, la Sainte se réfugie dans la demeure d'un laboureur, pensant y être à l'abri de la pieuse curiosité dont elle se voit poursuivie. A peine y est-elle entrée que le village entier s'assemble autour de la chaumière ; les uns escaladent les murailles du jardin, les autres entrent par la fenêtre. La salle où Thérèse dîne avec ses religieuses est bientôt envahie. On pousse des cris de joie, on acclame la Sainte qui, moitié fâchée, moitié souriante, reproche aux bonnes gens leur méprise, sans déconcerter leur foi naïve par un mauvais accueil ; elle aimait mieux se dérober furtivement à de pareilles ovations que de les repousser avec une humilité qui l'eût encore grandie, et, le lendemain, elle partit trois heures avant le jour. Plus loin, un riche fermier avait réuni des lieux environnants ses fils, ses gendres, ses petits-enfants, même ses troupeaux, dans l'espoir que la Sainte accepterait l'hospitalité qu'il lui avait fait offrir et donnerait sa bénédiction

tant à la famille qu'au bétail. Il décora sa maison et prépara un grand dîner; mais Thérèse l'envoya remercier et ne mit pas le pied dans son village. Le fermier sortit alors de sa demeure suivi de tout son train et alla se placer sur le chemin de la Sainte. Lorsqu'elle aperçut ce vrai patriarche, entouré de deux nombreuses générations, de ses serviteurs, de ses troupeaux, elle s'arrêta, touchée jusqu'au fond de l'âme : elle le bénit lui et les siens et lui promit de les recommander à Notre-Seigneur (1).

Son attendrissement redoubla bientôt devant un autre spectacle. Au cinquième jour du voyage, le P. Antoine et le P. Gabriel, saluant de loin un modeste édifice construit sur le penchant d'une colline, lui annoncèrent leur arrivée au couvent de Notre-Dame-du-Secours (2). « Ce monas-
« tère, écrit la Sainte, s'élève dans un désert au milieu
« d'une délicieuse solitude. Les religieux vinrent en bon
« ordre au devant de leur Prieur. Ils marchaient pieds
« nus, enveloppés de leurs pauvres manteaux de drap
« blanc, et nous nous sentîmes tous à leur vue péné-
« trés de dévotion. Pour moi, j'en fus profondément
« attendrie, parce que je me crus transportée au bien-
« heureux temps des premiers saints de notre Ordre. Ces
« bons religieux m'apparaissaient comme de blanches
« fleurs parfumées, semées au milieu de la campagne, et,
« en réalité, je crois que c'est bien là ce qu'ils sont devant
« Dieu par leur sainteté et leur ferveur. Ils nous condui-
« sèrent dans l'église en chantant le *Te Deum* avec des
« voix qui trahissaient leur grande mortification. L'entrée

(1) Ribera. — Yepes.

(2) *Boll.*, n° 859.

« de cette église était sous terre, comme une sorte de
« caverne qui nous représentait celle de notre Père
« Elie. »

Thérèse demeura trois jours au couvent de Notre-Dame, retenue par les prières des religieux, charmée elle-même par le calme, la beauté de cette retraite, vrai nid du Carmel caché au milieu des montagnes et impénétrable aux bruits du monde. C'était surtout de la chapelle qu'elle ne pouvait sortir : elle y passait de longues heures, prosternée sur la pierre qui recouvrait depuis quatre ans les restes de la fondatrice du couvent, la grande pénitente Catherine de Cardonne ; elle allait baiser le sol de la grotte où la duchesse s'était ensevelie l'année même de la fondation de Saint-Joseph d'Avila ; elle se représentait les scènes touchantes de cette vie que l'amour de Dieu, la piété filiale, le zèle des âmes et la haine de soi-même avaient rendue si saintement héroïque ; elle croyait entendre l'écho des flagellations de Catherine et de ses ardentes prières ; elle cherchait la trace de ses larmes, de son sang ; elle bénissait Dieu du lien que sa Providence avait formé entre cette grande âme et le Carmel en lui inspirant le dessein de fonder, avant de mourir, le monastère destiné dans la pensée de Dieu à devenir le gardien de son tombeau ; enfin, toujours aussi humble, aussi petite à ses propres yeux, Thérèse pleurait aux pieds du Seigneur et protestait que ses péchés l'avaient rendue indigne de connaître une telle sainte. « J'avais tant désiré la voir ! s'écrie-t-elle. Hélas !
« je ne le méritais pas... Quelle confusion j'éprouve en-
« core lorsque j'y songe ! Celle qui avait passé là sa vie
« dans une si rigoureuse pénitence était femme comme
« moi, élevée plus délicatement à cause de sa naissance,

« moins pécheresse sans comparaison, enfin bien moins
 « favorisée de grâces extraordinaires entre lesquelles je
 « compte celle de n'avoir pas été précipitée en enfer pour
 « toutes mes fautes. » Le divin Maître, touché de l'humilité de notre Sainte, ne la laissa point partir sans la consoler : il lui montra dans la gloire des cieus celle qu'elle se croyait indigne de voir sous son vêtement de chair. Catherine lui apparut resplendissante de lumière et accompagnée par les anges : « Thérèse, lui dit-elle, ne te lasse point de fonder des monastères : poursuis ton œuvre avec ardeur (1). »

Ce fut donc sous la bénédiction de Catherine que la sainte Mère et ses compagnes arrivèrent, le lendemain matin, à Villeneuve de la Xara. On était au premier Dimanche de Carême, 21 Février 1580, et l'heure de la grand'messe approchait. Les cloches de la ville, toutes en branle, annoncèrent aux neuf solitaires de Sainte-Anne que leurs vœux seraient bientôt comblés. Celles-ci se mirent en prière, tandis que les petits enfants de Villeneuve, rangés en bon ordre, allaient, comme les anges de la cité, à la rencontre de la Sainte. Dès qu'ils l'aperçurent, ils s'agenouillèrent pour être bénis ; puis, tête nue, les mains jointes, gaves et recueillis, ils lui formèrent cortège et l'amènèrent aux portes de la ville où l'attendaient le docteur Ervias avec son clergé, les notables, les dames, les confréries. On la conduisit d'abord à l'église principale de la ville où l'on chanta le *Te Deum* ; puis la procession, s'organisant avec une nouvelle pompe, traversa Villeneuve et atteignit l'ermitage Sainte-Anne situé à l'autre extrémité. Croix et

(1) *Hist. Gén. des Carmes.*

bannières marchaient en tête, ensuite la statue de Notre-Dame sur un brancard orné de verdure, les Carmes Déchaussés du couvent de Notre-Dame du Secours, les religieux de Saint-François, enfin, près du Très-Saint-Sacrement, Thérèse et ses filles, revêtues de leurs manteaux et cachées sous leurs grands voiles. « L'allégresse du « peuple était si vive, raconte notre Sainte, que j'en « étais tout émue. Comme le trajet à parcourir était long, « on avait dressé beaucoup de reposoirs ; la procession s'y « arrêta et l'on chanta des couplets. Nous étions en « dévotion d'entendre ainsi louer notre grand Dieu et de « voir quel cas on faisait, pour l'amour de lui, de sept « pauvres petites Carmélites (1). »

La grand'messe fut célébrée dans la chapelle de l'ermitage Sainte-Anne ; le docteur Ervias déposa le Très-Saint-Sacrement dans le tabernacle ; puis la Sainte se rendit à la petite maison où l'attendaient, à genoux près du seuil, les neuf solitaires. Leurs visages amaigris, leur humble maintien, leur recueillement, la pauvreté de leurs vêtements disaient assez qu'elles étaient vraiment formées aux pratiques de la vie religieuse. Sans se contenter de ces apparences, la sainte Mère examina leur esprit. Elle les trouva toutes si dociles sous sa main, si bien disposées à se dépouiller de leurs habitudes particulières pour suivre la règle du Carmel, qu'elle les admit au bonheur de revêtir les livrées de Notre-Dame. Il n'y eut à l'ermitage dès le premier jour qu'un cœur et qu'une âme.

Villeneuve de la Xara reçut bientôt aussi la récom-

(1) En plus des quatre religieuses destinées à la fondation, Thérèse était accompagnée de la sœur Anne de Saint-Barthélemy et de la sœur Béatrix de Jésus.

pense de sa dévotion pour l'Ordre béni de Marie. Une grande sécheresse désolait la contrée ; depuis cinq mois on n'avait pas vu tomber une goutte de pluie ; les terres ensemencées devenaient dures comme le roc, et le pauvre monde, dit la chronique, se mourait d'affliction dans l'attente d'une année de famine. Or, dès que la procession eut quitté Sainte-Anne, les joyeux rayons du soleil, qui avaient encore embelli la fête, commencèrent à pâlir ; les nuages montèrent à l'horizon ; le soir même, une pluie torrentielle pénétrait le sol : le peuple ravi criait au miracle et revenait en foule vers l'ermitage remercier la bonne Mère Thérèse, car certainement, disait-on, ce sont ses prières qui nous ont obtenu ce bienheureux déluge. Elle se rendit au parloir et reçut ces braves gens ; mais leur rappelant, avec une aimable délicatesse, leur chaleureux accueil du matin, elle leur dit que le Ciel bénissait leur piété et qu'il ne fallait point voir autre chose dans une faveur dont elle se réjouissait avec eux.

La sainte Mère demeura deux mois à Villeneuve, cherchant les moyens de transformer la maisonnette en monastère. Tout y était si pauvre, si étroit, qu'il fallait un courage de Carmélite pour accepter une pareille résidence. Les cellules avaient des sarments pour cloison et pour porte des nattes ; une coquille servait de bénitier ; deux morceaux de bois croisés tenaient lieu de crucifix. Les herbes du jardin formaient l'ordinaire de la nourriture. L'eau même manquait ou du moins on ne pouvait s'en procurer qu'avec des efforts très-pénibles, tant le puits était profond et incommode. Thérèse commença par remédier à ce dernier inconvénient : elle fit établir un tour et une margelle pour

puiser l'eau sans danger. « Un jour, rapporte la sœur Anne de Saint-Barthélemy, pendant que la Sainte surveillait ce travail, l'ouvrier qui lui parlait oublia d'attacher le tour et le voilà en mouvement. Comme Dieu aimait notre Mère, il voulut lui donner des mérites. Le tour frappa son bras malade et le blessa de nouveau. Il s'y forma bientôt un tel abcès que, si Dieu par sa grâce n'y eût mis ordre, il n'y aurait point eu de remède. Déjà nous attendions la mort lorsque l'abcès s'ouvrit. Ce martyr de notre sainte Mère, ajoute la bonne sœur Anne, devenait celui de toutes ses filles et le mien en particulier (1). »

L'heure du départ sonna au milieu de ces souffrances et de ces travaux. L'obéissance du P. Ange de Salazar rappelait Thérèse à Tolède, sitôt après la fête de saint Joseph ; de plus on l'attendait à Valladolid pour concerter une Fondation avec M^{sr} Alvaro de Mendoza, désireux de placer son nouvel évêché sous la garde d'un autre Saint-Joseph d'Avila. La Sainte, affligée de laisser le Carmel de Villeneuve dans une situation aussi précaire, sonda le cœur de ses filles avant de les quitter : Auront-elles la force de supporter un pareil dénûment ? Si elles en doutent, qu'elles le disent franchement : leur Mère les dispersera dans ses autres couvents où, avec l'austérité de la règle, elles trouveront au moins le nécessaire. Les religieuses répondirent qu'elles persévéraient avec joie, en ce lieu, jusqu'à la mort. Thérèse, émue de leurs généreuses dispositions, les embrassa les larmes aux yeux ; puis elle leur assigna leurs charges et leurs emplois. Elle nomma Marie des Martyrs Prieure ;

(1) *Autobiographie.*

Elvire du Saint-Ange, Maîtresse des novices; Anne de Saint-Augustin, la confidente privilégiée du divin Maître, pourvoyeuse, portière et sacristine. Elle comptait sur la prière toute puissante de cette dernière pour soutenir au besoin le couvent par des miracles, et, lui donnant une statuette de l'Enfant Jésus, elle lui dit de recourir à lui dans les nécessités pressantes comme dans les moindres embarras. « Ayez la foi, ma fille, ajouta-t-elle, et rien ne vous manquera. »

Pleine de confiance dans la parole de la Sainte, Anne de Saint-Augustin, qui depuis longtemps honorait particulièrement les mystères de l'enfance du Sauveur, reçut la statuette avec une profonde dévotion. Déclarant au « cher petit Jésus qu'il avait la charge de Grand Procureur du Monastère », elle mit à ses pieds un réal : « Je ne vous le donne pas, Divin Enfant, lui dit-elle, mais je le place à intérêt entre les mains de votre Providence, afin que, sur ce capital, vous me donniez, au nom de notre Mère, votre bien-aimée Thérèse, l'argent dont j'aurai besoin. » Une assistance continuelle et souvent miraculeuse fut la réponse de l'Enfant Jésus. Un jour, un ouvrier réclame six ducats qui lui sont dus : Anne de Saint-Augustin n'a pas seulement un maravedis ; son Procureur l'envoie au jardin où, dans le creux d'une pierre, elle trouve, en plus de ses six ducats, une petite somme qui assure le pain quotidien de la Communauté durant quelque temps. Une autre fois, on manque de vivres et de vêtements : « Petit Jésus, s'écrie Anne de Saint-Augustin, nous sommes vos épouses : qui prendra soin de nous, si ce n'est vous ? » Ou bien, c'est le dénûment de la chapelle qui l'afflige : son Bien-Aimé n'a pas de ciboire ; la statue de Notre-Dame n'a que des hail-

lons pour parure ; sainte Anne, la patronne de la maison, n'y est représentée que par une petite image : autant de plaintes portées à l'Enfant Jésus, autant de prodiges qu'il opère pour les apaiser, montrant ainsi, dit l'historien du Carmel, combien il aimait à être prié au nom de sa chère Thérèse et à multiplier les grâces en sa faveur.

La Fondation de Villeneuve souffrit donc peu de l'absence de notre Sainte (1). Elle, au contraire, ne s'éloignait que pour rencontrer des croix plus rudes encore. Six jours de marche la ramenèrent à Tolède que son itinéraire lui assignait comme première halte. Elle espérait y passer en solitude la Semaine-Sainte et les fêtes de Pâques ; mais le Jeudi-Saint une nouvelle attaque de paralysie mit ses jours en danger. Les mois d'Avril et de Mai s'écoulèrent sans qu'il lui fût possible de poursuivre sa route. Une fièvre ardente et de violents maux de cœur suivirent la crise. Elle refusa néanmoins de garder le lit dès qu'elle eut recouvré l'usage de ses membres. « Habi-
« tuée comme je le suis à toujours souffrir, disait-elle au
« P. Gratien, alors même que je sens un grand mal, il me
« semble que je puis le porter debout. » Elle rassurait ses
filles inquiètes ou ses amis affligés de sa situation : « Ce n'est
« plus rien maintenant ; seulement il y a faiblesse, et il ne
« peut en être autrement après le mois terrible que j'ai passé.
« Dieu veut me faire payer la santé que j'ai eue à Mala-
« gon, à Villeneuve et sur les chemins : jamais je n'avais été

(1) Ajoutons à ces dons miraculeux le secours apporté au temps de la moisson par les bons habitants de Villeneuve. Leurs récoltes furent abondantes et ils n'oublièrent pas qu'ils devaient à la Sainte la pluie qui les avait fécondées. Ils se réunirent pour offrir au monastère cent mesures de blé.

« si bien, du moins depuis longues années. Maintenant il
« importe peu en quel état je sois. »

Un second appel du P. Ange de Salazar lui montra cependant qu'elle avait encore besoin de demander des forces au Seigneur : ignorant ses souffrances, le P. Ange la pria d'arriver le plus tôt possible à Valladolid pour s'occuper de la Fondation de Palencia. Elle préféra se faire violence et obéir plutôt que de différer une œuvre où la conviaient à la fois la gloire de Dieu, le bien de l'Ordre et la reconnaissance envers son ancien évêque. Le P. Balthazar Alvarez, le guide austère, saintement dévoué de ses premières années de vie parfaite, devenu Provincial de la Compagnie, arriva sur ces entrefaites à Tolède. Le Ciel ménageait à son apôtre la joie de contempler en pleine maturité la moisson dont il avait labouré les sillons, à Thérèse le bonheur de s'agenouiller une dernière fois aux pieds du père vénéré « auquel son âme devait le plus en cette vie. » Notre Sainte lui parla de la Fondation projetée par M^{sr} de Mendoza et de plusieurs autres qu'elle avait en perspective. Le P. Balthazar l'encouragea, la bénit, l'exhortant à travailler sans relâche, quoi qu'il lui en coûtât, à l'extension de son Ordre.

Le 7 Juin, la sainte Mère sortit du couvent de Tolède (1). Avant de quitter la ville, elle se rendit, accompagnée du P. Gratien, chez le Grand Inquisiteur, M^{sr} l'archevêque de Quiroga, pour solliciter la permission de fonder à Madrid après Palencia. L'archevêque, sans régler l'affaire sur-le-champ, promit de s'en occuper et témoigna par ses égards l'extrême respect qu'il portait à notre Sainte. « Un

(1) *Boll.*, n° 875.

mot encore, ma Mère, lui dit-il, lorsqu'elle voulut se retirer : louez Dieu des grâces qu'il vous a faites. J'ai lu en entier le livre que l'Inquisition vous a pris (il parlait du livre de sa Vie) ; d'autres théologiens l'ont examiné comme moi : non seulement nous n'y avons trouvé rien à reprendre, mais j'en ai été si édifié que je vous prie de me considérer comme votre serviteur et celui de votre Réforme (1). »

L'humilité de Thérèse la mettait au-dessus de pareils éloges. Elle remercia le Grand Inquisiteur de sa bienveillance, et, si un élan de joie jeta son cœur dans celui de Dieu, ce fut surtout pour le bénir de ce qu'il avait regardé sa petitesse, protégé sa faiblesse et préservé son esprit des illusions qu'elle avait toujours redoutées.

Une semaine de fatigues dans son lourd chariot, à travers les monts et les ramifications du Guadarrama, la conduisit à Ségovie. Dieu voulait que ce voyage fût vraiment un chemin de la croix, que chaque halte en fût marquée par de nouveaux sacrifices. Le premier courrier lui apporta les adieux de don Laurent de Cepeda. Le pieux gentilhomme, sans être malade, se croyait près de sa dernière heure, et, privé de la présence de Thérèse, il s'abandonnait sans réserve à ses tristes pressentiments. Elle lui répondit par des encouragements et des reproches : D'où lui vient une pareille idée ? D'ailleurs n'a-t-il pas Dieu pour ami, et cet ami véritable manquera-t-il jamais à lui ou à ses enfants ? « Je ne puis me rendre près de vous, pour-
« suit-elle ; mais vous, je voudrais que vous veniez me
« rejoindre. Laissez-moi du moins vous dire que vous

(1) *Boll.*, n° 1535. *Hist. Gén. des Carmes*, t. II, liv. V, ch. VII.

« ne faites pas bien de rester si longtemps sans aller à
 « Saint-Joseph : c'est si près! Un peu d'exercice vous
 « serait salulaire et vous ne seriez pas toujours seul...
 « Par charité, faites ce que je vous dis et donnez-moi de
 « vos nouvelles. Je reste dans l'angoisse jusqu'à ce que
 « j'en aie reçu (1). »

Huit jours après, toujours à Ségovie, Thérèse filait paisiblement durant la récréation lorsque les sœurs remarquèrent l'altération subite de son visage. Pâle, émue, elle se lève et marche droit au chœur où elle s'abîme dans la prière. La Communauté, qui l'a suivie, prie avec elle et se demande quel glaive a transpercé son âme. On l'apprit bientôt. Elle venait de voir don Laurent expirer sous ses yeux, comme si elle eût été présente à la Serna. A peine agenouillée devant le tabernacle, le divin Maître lui montra la gloire de ce frère bien-aimé qui avait à peine traversé les flammes du Purgatoire. Peu de jours après, une seconde apparition confirma la première (2). La mort de don Laurent n'en était pas moins un grand deuil : le Carmel perdait un généreux bienfaiteur ; trois pauvres enfants restaient orphelins, et, si la Sainte souriait en regardant le ciel, elle pleurait le vide laissé sur la terre, le père absent, l'ami, le confident disparu. « Je vois bien, ma chère
 « Mère, écrit-elle à Marie de Saint-Joseph, que Notre-
 « Seigneur ne veut pas me laisser longtemps sans douleur.
 « Vous saurez qu'il lui a plu de rappeler à lui son cher et
 « bon serviteur Laurent de Cepeda. Il a été pris d'un
 « vomissement de sang si violent qu'en moins de six heures

(1) Ségovie, 15 Juin, 19 Juin 1530.

(2) La Sainte, au moment de recevoir la communion, vit saint Joseph d'un côté du prêtre et de l'autre don Laurent, rayonnant de bonheur.

« il a été suffoqué. Il est mort en pleine connaissance (1),
« se recommandant à Notre-Seigneur. Deux jours aupa-
« ravant, il avait communié. On pouvait dire de lui qu'il
« priaient continuellement, car il se tenait toujours en la
« présence de Dieu. Puis-je mieux payer de retour sa
« grande affection pour moi qu'en me réjouissant, comme
« je le fais, de ce qu'il est sorti de cette misérable vie et
« entré dans le repos du Seigneur? Ne pensez pas que
« ce soit là une manière de parler; non vraiment: je
« jouis de son bonheur, j'en suis moi-même heureuse.
« Ses pauvres enfants seuls me font de la peine; mais Dieu
« les assistera en faveur de leur père. »

Les affaires de la succession obligèrent Thérèse de se rendre à Avila. Le testament de don Laurent partageait sa fortune entre ses enfants et le Carmel de Saint-Joseph. Dépositaire de ses intentions, la Sainte entendait les respecter et les faire remplir avec un soin aussi religieux que désintéressé. Les droits des orphelins ne lui étaient pas moins chers que les intérêts de son couvent, et, pour concilier les uns et les autres, il devait lui en coûter bien des sollicitudes. Pressée alors de poursuivre sa route, elle pourvut aux choses urgentes, laissa Thérésita entre les mains des religieuses de Saint-Joseph, prit avec elle son neveu François et partit pour Médine: « J'emmène avec
« moi mon neveu François, lisons-nous dans une lettre
« du 6 Août. Il a des écritures à passer à Valladolid. Jus-
« qu'à ce que sa position se dessine, lui et moi, nous n'au-
« rons pas peu à souffrir. Si l'on ne me disait que je rends
« un véritable service à Dieu en prenant en main la cause

(1) La Mère Marie de Saint-Joseph dit que don Laurent voulut être revêtu de l'habit des Carmes sur son lit de mort.

« de ces deux enfants, la répugnance que j'éprouve à
« m'occuper d'affaires m'eût déjà portée à tout laisser là. »

Un deuil de l'âme après celui du cœur l'attendait à Médine : elle y apprit la sainte mort du P. Balthazar Alvarez. Pendant plus d'une heure elle fondit en larmes. « Mère, osa lui demander une de ses filles, pourquoi pleurez-vous ainsi, vous qui, d'ordinaire, supportez avec tant de courage les événements malheureux de ce monde? — Ah ! ma fille, répondit-elle, je pleure la grande perte que l'Eglise vient de faire pour le présent comme pour l'avenir (1). » Et les mains jointes, elle demeura immobile deux longues heures dans l'extase et dans la prière.

L'une des religieuses de Médine était alors atteinte d'un affreux érépipèle qui résistait à tous les remèdes. Le mal couvrait tout son visage, et, comme il existait déjà depuis longtemps, on redoutait la gangrène durant les grandes chaleurs. On n'avait point parlé d'elle à la Sainte ; mais un jour, ne pouvant résister au désir de voir sa Mère, la pauvre malade se leva et se rendit à la récréation. « Jésus ! ma fille, qu'est-ce que vous avez ? s'écria Thérèse. » La sœur, honteuse de sa laideur, balbutia quelques mots. La sainte Mère lui prit la tête entre ses mains et la caressa doucement : « Ayez confiance, murmura-t-elle à voix basse, n'en dites rien, j'espère que Notre-Seigneur vous guérira. » Au même instant l'érépipèle disparut à la vue des religieuses et devant Thérèse elle-même qui, toute confuse, demandait qu'on allât remercier Dieu (2).

(1) On sait quelle place tient le P. Balthazar Alvarez parmi les hommes éminents de la Compagnie de Jésus, et l'estime que Bossuet faisait de sa doctrine mystique.

(2) *Boll.* n° 880. — Actes de la canonisation, *Boll.*, n° 1100.

Elle poursuivit sa route, brisée de fatigue, épuisée par la fièvre, Chaque journée de marche lui était un martyre. Arrivée le 15 Août à Valladolid, elle tomba si dangereusement malade qu'on désespéra de ses jours. Les prières de ses filles obtinrent encore une fois sa guérison, si l'on peut appeler de ce nom l'état maladif qui lui était ordinaire et qui, s'accroissant de plus en plus, lui permettait de dire : « Pour moi, c'est aller mieux que de n'être pas plus mal. » En outre, sa convalescence fut accompagnée d'épreuves intérieures, d'une sorte d'affaiblissement moral contre lequel son énergie se crut un instant incapable de réagir. Beaucoup d'âmes accablées sous le poids d'une santé éprouvée pourront trouver une consolation dans ces aveux de la grande Sainte :

« Vraiment je ne puis voir sans étonnement, sans tristesse, et sans m'en plaindre à Notre-Seigneur, combien la pauvre âme participe aux maladies du corps et subit le contre-coup de ses infirmités. C'est là, me semble-t-il, l'un des plus grands tourments, l'une des plus pénibles misères de cette vie, quand l'esprit n'a pas assez de ferveur pour prendre le dessus. Sans doute, c'est quelque chose d'être malade, d'endurer de violentes douleurs ; mais je regarde cela comme rien lorsque l'âme reste courageuse et qu'elle bénit le Seigneur en recevant l'épreuve de sa main. Mais souffrir beaucoup d'un côté, de l'autre ne pouvoir rien faire, c'est terrible, surtout pour une âme qui, depuis longtemps, sent en elle de grands désirs de ne prendre aucun repos extérieur ou intérieur, afin de mieux se dévouer au service de Dieu. A cela je ne vois d'autre remède que la patience, la connaissance de notre misère, l'humilité, l'abandon à la volonté divine.

« Qu'elle fasse de nous ce qu'elle voudra, comme elle
 « voudra. Voilà dans quel état je me trouvais à Valladolid,
 « convalescente, mais si faible que j'avais perdu cette
 « confiance que Dieu me donne d'ordinaire pour entre-
 « prendre une Fondation : tout me paraissait impos-
 « sible (1). »

L'ardente Prieure de Valladolid, Marie-Baptiste, ne comprenait rien à une situation si nouvelle pour la sainte Mère, et, avec moins de discrétion que de zèle, elle la pressait de se rendre à Palencia. Un ancien ami, le P. Jérôme Ripalda, joignit ses instances à celles de Marie-Baptiste. « Il me dit, racontait Thérèse l'année suivante, « que ma lâcheté venait de mon grand âge. Quant à moi, « je voyais bien qu'elle ne venait point de là, et la preuve, « c'est qu'aujourd'hui, étant plus vieille, je ne sens plus « le même abattement. » Seul, le divin Maître pouvait lui donner la force de travailler à sa vigne : elle ne cessait de le lui dire et le suppliait, « puisqu'il la laissait en exil, de permettre qu'elle lui rendît au moins quelque petit service. »

Elle fut exaucée à l'heure toujours préférée du Seigneur pour combler ses désirs. Après l'avoir reçu dans la sainte Communion, elle l'entendit prononcer ces paroles sur un ton de doux reproche : « *Que crains-tu, ma fille? Quand donc t'ai-je manqué? Je suis maintenant le même avec toi que par le passé. Ne t'arrête pas; poursuis les Fondations.* » Aussitôt la grâce triompha. « Je suis toujours le même avec toi, » avait dit Jésus. C'était le réveil de toutes les saintes joies de sa vie. Elle

(1) *Fondations*, ch. XXIX.

se souvint que, si Thérèse ne pouvait rien, Thérèse avec Jésus, *Thérèse de Jésus* pouvait tout. En vain lui dit-on ensuite que Palencia était une ville pauvre où ses religieuses manqueraient du nécessaire : sa confiance ne fut pas ébranlée, et, le jour des Saints-Innocents, malgré le froid et un brouillard qui rendit la journée presque aussi obscure que la nuit, elle traversa la courte distance, quatre lieues environ, qui sépare Palencia de Valladolid. Un bon chanoine, Reynoso, prévenu de son arrivée, lui avait préparé un asile dans une maison qu'on lui prêtait jusqu'à la Saint-Jean. Le lendemain matin, la première messe fut célébrée sans bruit : dès que l'Ami divin reposait sous son toit, Thérèse était tranquille.

Palencia témoigna, du reste, aux Carmélites un enthousiasme aussi grand que Villeneuve de la Xara. L'évêque les visita le premier, s'informa de leurs nécessités urgentes et y pourvut largement, promettant en outre de leur donner chaque année la provision de blé. Après lui son peuple, « pauvre des biens de la terre, mais noble de sentiments, » accourut avec d'autres offrandes. Le gouverneur de la ville, qui d'abord avait refusé son consentement, se laissa lui-même entraîner par le courant général. La sainte Mère députa vers lui le P. Grattien. « Allez, allez, mon Père, si'écra le gouverneur en l'apercevant, faites tout ce que vous voudrez. Pour s'avancer ainsi, la Mère Thérèse doit être pourvue de quelque arrêt du Conseil Royal de Sa Majesté notre Dieu, en vertu duquel elle nous fait faire ce qu'elle veut, bien que nous ne le voulions pas. »

Les difficultés sérieuses ne se présentèrent que pour l'achat d'une maison. M^{gr} Alvaro de Mendoza offrait aux

Carmélites de s'établir près d'une grande chapelle appelée Notre-Dame de la Rue. Le Chapitre leur donnait droit d'y ouvrir une grille et d'assister aux messes et aux cérémonies très-nombreuses en ce lieu de pèlerinage ; mais les habitations voisines étaient si petites qu'avec trois ou quatre on formerait à peine un couvent bien étroit. Après plusieurs jours d'incertitude, parce que ces maisons lui déplaissaient, Thérèse résolut de les acquérir sur le conseil du divin Maître : « *On ne sait pas*, lui dit-il, *combien je suis offensé ici et votre Fondation y remédiera* (1). » Le chanoine Reynoso et l'un de ses amis, le chanoine Salinas, se chargèrent de toutes les démarches, de toutes les dépenses nécessaires : ils voulurent même servir de caution pour le contrat de vente, et, leurs modestes fortunes n'y suffisant pas, ils eurent recours au Vicaire-Général, don Prudencio. « Par une heureuse rencontre, celui-ci sortait monté sur sa mule quand il vit venir les chanoines. Il leur demanda où ils allaient. — Chez vous, lui répondirent-ils, vous prier de servir avec nous de caution aux Carmélites et de signer leur contrat. — Il en rit de bon cœur : Quoi ! c'est de cette façon que vous me proposez de répondre pour une somme si considérable ! Et sur le champ, sans descendre de sa mule, il donna sa signature (2). »

Reynoso et Salinas n'arrêtèrent point là leurs services : après avoir payé les bâtiments, ils les firent réparer à leurs frais. La Sainte, émue jusqu'au fond de l'âme d'un

(1) Notre-Seigneur s'exprimait ainsi, dit Ribera, parce que, la chapelle de Notre-Dame n'étant qu'un ermitage, on y entraît librement et souvent des gens s'y rassemblaient pour des veilles profanes.

(2) *Fondations*, chap. XXIX.

tel dévouement, les nommait « les deux saints amis de la Vierge » et sa reconnaissance envers eux allait jusqu'à la vénération. « Je n'ai, disait-elle, qu'à me reposer et à les laisser travailler. » En réalité, aucune Fondation ne lui donna moins de peine. Quand les chanoines eurent achevé leurs préparatifs, ils organisèrent avec leur évêque une fête splendide à laquelle tout Palencia prit part (1). On vit la ville en réjouissance et les rues jonchées de fleurs sous les pas des Carmélites qui sortaient de leur maison d'emprunt et se rendaient au monastère. Des chœurs de musiciens chantaient les gloires de la Reine du Carmel. M^{sr} Alvaro de Mendoza, venu exprès de Valladolid, portait le Saint-Sacrement, précédé d'un long cortège où chaque famille avait envoyé ses représentants. Thérèse, à l'abri des regards sous son voile, versait des larmes d'action de grâce. « Non, je n'ai jamais rien vu de « pareil, écrivait-elle ensuite, et je ne saurais assez en « bénir Dieu. Quelle charité! quel cœur! quelle piété dans « le peuple de cette ville! Assurément c'est chose rare en « ce monde et qui rappelle le temps de la primitive Eglise : « nous arrivions sans rentes, sans pouvoir même nous « fournir le nécessaire, et, au lieu de nous repousser, ces « braves gens s'écriaient qu'en nous mettant à leur « charge, Dieu leur faisait une très-grande grâce (2). »

La Sainte reconnut encore la délicatesse de ce bon peuple de Palencia dans le choix du nom donné à l'ermitage devenu la chapelle du couvent. Les habitants ne pouvaient abandonner le vocable de Notre-Dame de la Rue qu'ils vénéraient depuis des siècles. D'un autre côté, con-

(1) Cette fête eut lieu un jour de l'Octave du Saint-Sacrement en 1584.

(2) *Lettres et Fondations*, ch. XXIX.

naissant la dévotion particulière de la Sainte envers le père nourricier de Jésus, ils avisèrent, dit le chroniqueur, de marier une seconde fois saint Joseph à Notre-Dame, et le monastère s'appela : Saint-Joseph de Notre-Dame de la Rue.

Thérèse unit toutes ses filles à sa reconnaissance envers l'évêque, les deux chanoines et la ville de Palencia. Elle fit écrire par ses compagnes le récit détaillé de la Fondation et l'envoya aux autres Carmels. Elle qui cachait si bien ses propres peines dans les œuvres laborieuses, aimait à publier celles des autres et à voir bénir le Ciel du zèle de ses serviteurs. « Quant à moi, ajoutait-elle aux relations des sœurs, je ne suis plus bonne à rien. Toute ma part d'action se réduit désormais au bruit que fait Thérèse de Jésus. »

Sans bruit pourtant, dans le silence de sa cellule, la sainte Mère venait de prendre une part active à une affaire plus importante encore. La Cour de Rome ayant accordé le bref de séparation entre les deux Observances, le P. Jean de las Cuevas (1), mandataire du Saint-Siège et délégué du Roi, avait convoqué le Chapitre Général des Déchaussés à Alcalá de Henarez (2), afin de statuer défini-

(1) Le P. Jean de Las Cuevas appartenait à l'Ordre de Saint-Dominique comme le P. Hernandez, le P. Bannez, le P. Ybanez, le P. Baron et tant d'autres que la Providence avait associés comme protecteurs et comme guides aux travaux, aux douleurs et enfin au triomphe de notre Sainte. On comprend que Thérèse, par reconnaissance autant que par profonde estime, « affectionnât ses filles à l'Ordre de Saint-Dominique. » La santa Madre las aficionaba (sus monjas) a la religion de santo Domingo por la seguridad de la doctrina que profesa esta sagrada Religion. (Vic. de la Fuente, t. II. *Inf.*, n° 64.)

(2) Nous avons dit plus haut que Grégoire XIII avait accordé le bref de séparation le 27 juin 1580. Les archevêques de Séville et de Tolède, l'évêque de Palencia et le chargé d'affaires de la Chambre Apostolique,

tivement la situation extérieure, le gouvernement, les règles du jeune Carmel. L'influence de la Sainte sur le Chapitre et du Chapitre sur les destinées de la Réforme nous obligent de nous y arrêter.

spécialement et nommément désignés, devaient pourvoir par eux-mêmes ou par des délégués à l'exécution du bref et mettre les Carmes Déchaussés en jouissance de leurs droits et privilèges. Le bref ne fut remis à Philippe II que le 15 Août et, l'archevêque de Séville étant mort, le roi pria Grégoire XIII de nommer à sa place le Père Dominicain Hernandez, l'ancien Visiteur de Castille. A l'arrivée du nouveau bref, le P. Hernandez mourut. Philippe écrivit au mois d'Octobre une seconde lettre et le Pape désigna pour le même Office un autre Dominicain, le P. Jean de las Cuevas, Prieur de Talavera. Celui-ci convoqua le Chapitre d'Alcala.

CHAPITRE XXIX.

Le Chapitre d'Alcala. — Nicolas Doria. — Le P. Gratien Provincial. — Soria.

Une lettre circulaire du P. Jean de las Cuevas, en date du 1^{er} Février 1581, avait annoncé aux monastères de la Réforme que le Chapitre s'ouvrirait le 3 Mars. Tous les Prieurs devaient s'y rendre avec leurs Assistants; on invitait aussi les Carmélites à envoyer leurs observations sur les choses importantes qu'elles désireraient soumettre aux Pères Capitulaires; mais ce que le Commissaire Apostolique leur demandait avant tout, c'était d'attirer les bénédictions du Ciel sur l'assemblée par la ferveur de leurs oraisons.

Consultée la première et d'une manière toute spéciale, Thérèse se recueillit devant Dieu : elle regarda son œuvre sans illusion comme sans faiblesse. Avait-elle réalisé les plans du divin Maître? Les saintes traditions de l'Ordre avaient-elles repris leur vie au sein du jeune Carmel et l'esprit apostolique qui devait donner une sève nouvelle à

ce rameau renaissant circulait-il largement à travers les âmes? Aimait-on l'oraison, la solitude, la pénitence? Les cœurs étaient-ils unis par la charité, humbles, obéissants? A toutes ces demandes la sainte Mère pouvait répondre par des actions de grâces. Oui, ses filles remplassaient vaillamment leur apostolat de la prière et de l'expiation. Jésus trouvait un délicieux asile dans leur fidélité, et, dans leur ardeur généreuse, des larmes ou même du sang pour laver les crimes des pécheurs. Une autre question plus grave, plus redoutable se présentait ensuite à l'esprit de la Sainte. Une vie si parfaite résisterait-elle à l'épreuve du temps? N'y avait-il pas à craindre que sa perfection même ne rendît inévitable une décadence prochaine? Non, avec la grâce de Dieu, se disait-elle encore, si l'on se contente de garder ce que nous avons établi, d'observer nos lois, austères sans doute, mais tempérées par la prudence et vivifiées par un esprit de liberté, de charité, de sainte joie qui les adoucit. Vingt années d'expérience ont prouvé que les santés peuvent soutenir nos jeûnes et nos abstinences, que les âmes sont heureuses dans notre sévère clôture et ne désirent rien au-delà de ce qu'elles y trouvent. Au contraire, si le zèle indiscret dont la Sainte n'avait cessé de surveiller et de réprimer les saillies, venait à l'emporter sur la modération, si de nouvelles Constitutions modifiaient les anciennes dans un sens rigoureux, si l'on retranchait sur le strict nécessaire accordé aux exigences de la nature, alors on serait à la veille d'un relâchement effrayant. On se fatigue, on s'épuise, on se tue, « et puis après viennent les tentations. » Les tempéraments ruinés réclament des soins; les cœurs trop durement comprimés

s'affaissent ou se révoltent : c'est une loi de réaction à laquelle les excès ne peuvent se soustraire. Thérèse ne s'y trompait pas : le danger était là.

Les Constitutions, rédigées à Saint-Joseph d'Avila et revêtues ensuite de la double approbation du Saint-Siège et du Père Général, allaient être examinées par le Chapitre. Pie IV, dans sa bulle d'approbation de 1566, laissait à la Réformatrice le droit de changer ses statuts, de les abroger, d'en retrancher ou d'y ajouter ce qu'elle jugerait opportun. Indispensable au début de la Réforme, cette latitude devait avoir un terme. Thérèse en avait très rarement usé, grâce à la justesse de son premier coup d'œil. Heureuse d'apprendre que le bref de Grégoire XIV transmettait son droit de législation au Chapitre d'Alcala, elle vit l'heure de donner aux Constitutions la stabilité qui leur manquait encore et de trancher nettement avec les ferveurs exagérées dont elle redoutait les conséquences. Elle écrivit dans ce sens au religieux le mieux capable de la comprendre. Du 15 Février au 1^{er} Mars, des lettres multipliées (1) portèrent ses remarques plus judicieuses et plus pratiques les unes que les autres au P. Gratien déjà arrivé à Alcala. En même temps elle s'adressait directement au Président du Chapitre pour le prier de regarder ce Père comme le représentant des Carmélites et de bien vouloir traiter avec lui des choses qui les concernaient.

(1) Parmi ces lettres, trois ou quatre seulement nous sont parvenues entières. Les originaux des autres se sont égarés et les éditeurs n'en ont publié que des fragments. Quelle perte dans cette partie la plus intéressante de la collection ! Peut-être ce qui est perdu était-il beaucoup plus important que ce qui nous reste. (Vicente de la Fuente, t. II, p. 275.)

« En ce qui regarde les religieuses, dit-elle, je puis
« avoir voix au Chapitre. J'ai vu sortir bien des inconvé-
« nients de choses qui semblaient insignifiantes, et, si
« quelques-unes de mes observations paraissent avoir peu
« d'importance, à mes yeux elles en ont beaucoup. »

Elle annonce ensuite un mémoire détaillé, malheureusement perdu ; il est facile cependant d'en saisir l'ensemble par les lignes qui l'accompagnent :

« Si le Père Commissaire a le pouvoir de corriger nos
« Constitutions et d'en ajouter quelques-unes bien enten-
« dues, je voudrais qu'il n'ajoutât ou ne retranchât rien
« en dehors de ce que nous demandons... Je voudrais aussi
« que l'on fît imprimer ces Constitutions, car les exem-
« plaires varient. Il y a telle Prieure qui, sans comprendre
« la gravité de ce qu'elle fait, retranche ou ajoute, lors-
« qu'elle les transcrit, ce qu'elle juge à propos. Qu'on le
« défende formellement. On dit que le Chapitre doit mul-
« tiplier les prescriptions relatives à l'Office divin et
« ordonner deux fêtes par semaine : mon avis, que je
« vous soumets, serait d'exempter les religieuses de tous
« ces changements et de les laisser réciter leur Office sui-
« vant leurs rubriques ordinaires.

« Pour le vêtement, que l'on ne spécifie point si les
« chausses seront d'étoffe ou de bure ni les toques de
« chanvre de premier ou de second brin : ces petits dé-
« tails suggèrent à quelques bonnes âmes des scrupules
« qui n'en finissent point.

« Pour les jeûnes, qu'on autorise le pain à la collation
« de carême. Il suffit d'observer la loi de l'Eglise sans en
« mettre une autre par dessus. C'est une source de trou-
« bles pour les religieuses et cela nuit à la santé de plu-

« sieurs qui pensent avoir les forces de faire l'un et l'autre
« et qui, en réalité, ne l'ont point. »

Les exagérations et les scrupules écartés, elle insiste avec vigueur sur les points essentiels à la régularité du cloître. Elle rappelle le bref encore récent de Grégoire XIII qui défend aux religieuses, en général, de sortir sous aucun prétexte dans la partie extérieure de leur chapelle. L'ouverture des grilles du parloir, la question des revenus, les prières et messes pour les trépassés, la ponctualité qui doit régner même dans les infirmeries, tout est discuté en peu de mots. Elle en vient au spirituel, et la tendresse de la Mère se retrouve sous la sagesse de la Fondatrice :

« Je ne crains rien tant que de voir mes filles perdre
« cette grande joie de l'âme dans laquelle Notre-Seigneur
« les a maintenues jusqu'ici. Je sais ce que c'est qu'une
« religieuse mécontente; et tant qu'elles ne donnent pas
« occasion de les resserrer davantage, on ne doit pas exi-
« ger d'elles plus qu'elles n'ont promis... Il y a de grandes
« misères dans d'autres monastères où l'on manque de
« cette liberté intérieure. Une âme contrainte ne peut
« pas bien servir Dieu et le démon la tente par là, tandis
« que, lorsque la liberté existe, on ne songe le plus sou-
« vent ni à la rechercher, ni même à en user (1). »

Elle n'oubliait pas non plus l'autre portion de sa famille, les Carmes Déchaussés; mais son rôle à leur égard était tout différent. Ils avaient leurs Constitutions particulières : à eux de les revoir et de les modifier suivant le sentiment général de leur assemblée. Un seul mot échappa du cœur de la sainte Mère : ce fut encore pour demander aux Supé-

(1) Ces dernières lignes manquent dans nos éditions françaises. Voir Vic. de la Fuente, t. II, p. 277.

rieurs de la prudence, de la largeur de vues, et, dans l'administration temporelle, beaucoup d'ordre et de charité (1).

Avant de passer aux délibérations réglementaires, le Chapitre devait en premier lieu élire son Provincial; ce choix intéressait autant les Carmélites que les Carmes. Thérèse surtout en voyait l'immense importance. La Réforme comptait un nombre relativement considérable de religieux éminents en talents et en vertus. Après son cher petit saint, l'humble Jean de la Croix, après les deux austères colonnes de l'Observance, le P. Antoine et le P. Mariano, la Sainte vénérail parmi ses fils de pieux orateurs comme le P. Grégoire de Nazianze, de grands religieux comme le P. Augustin des Rois, Prieur de Grenade, ou le P. Gabriel de l'Assomption, ancien Prieur de la Roda, des hommes de zèle et de dévouement comme le P. Jean de Jésus-Marie : mais aucun d'eux ne lui semblait propre à exercer la charge difficile et délicate de premier Provincial. Saint Jean de la Croix, tout consommé en sainteté, était fait pour la contemplation et pour la direction des âmes, non pour le maniement des affaires; les autres s'y entendaient moins encore, ou bien, malgré des qualités très-réelles, il leur manquait quelques-unes des choses indispensables à un supérieur dont l'autorité devait

(1) « Les Pères Capitulants ne devraient pas oublier d'intimer aux Prieurs par un précepte de donner aux religieux une nourriture convenable, ... plus abondante que celle qu'on leur sert ordinairement. Si dans toutes leurs maisons on n'y remédie, on verra où cela conduira. Jamais Dieu ne manquera de donner le nécessaire; mais, si les Prieurs donnent peu à leurs religieux, il leur donnera peu. Pour l'amour de Dieu, que Votre Paternité recommande aussi la propreté : décidément je voudrais qu'elle fût ordonnée par une constitution. »

s'exercer en Espagne sans limites et sans contrôle. On devine donc sur quelle tête reposaient les désirs et les espérances de Thérèse. « Jamais personne ne nous gouvernera comme mon Père Gratien, lui écrit-elle. Je me suis attendrie en entendant Votre Paternité nous dire que vous serez toujours du côté des Carmélites. Au moins vous serez toujours leur vrai Père et certes vous le leur devez bien. Oh! quels souhaits forment-elles pour que vous soyez nommé Provincial. Anne de Saint-Barthélemy dit que, malgré votre envie de fuir le fardeau, les prières de nos sœurs vont être assez puissantes pour vous l'imposer. » Mais, comme la foi doit toujours avoir le dernier mot, aux vœux éclairés de la Fondatrice succède l'*amen* de la Sainte : « Que le Seigneur conduise tout pour sa plus grande gloire! Le reste importe peu, bien que l'on ait beaucoup à souffrir... Si, après tant de prières, Dieu permet qu'un autre soit élu, ce sera pour le mieux : ses jugements sont un abîme; qu'il soit à jamais béni. »

La première résistance que Thérèse eut à vaincre fut celle du P. Gratien. Une trop dure expérience lui avait appris le poids des charges pour qu'il pût les envisager de nouveau sans frémir. Il conjura la sainte Mère de ne pas songer à lui. « Venons à l'envie que vous m'exprimez de n'être point élu par le Chapitre, lui répondit-elle. Sachez, mon Père, que, si moi-même j'ai quelquefois désiré de vous voir au repos, ce désir, je le sens, m'était inspiré bien plutôt par la grande affection que je vous porte dans le Seigneur que par la pensée du bien de l'Ordre. Et néanmoins, quand il faut me prononcer, le bien général l'emporte encore. Plaise à Dieu,

« mon Père, qu'il n'arrive pas à nos maisons un aussi grand malheur que celui d'être privées de votre gouvernement ! »

Elle exprima aussi nettement la même pensée au P. Jean de las Cuevas et à tous les religieux de la Réforme qui la consultèrent. Le P. Mariano voulait donner sa voix au P. Antoine : elle traita son idée de tentation et « le chapitra longuement. » Un seul autre nom lui parut digne d'être présenté aux Pères Capitulants après celui du P. Gratien. « Si vous n'êtes pas élu, écrit-elle à ce dernier, et que le P. Nicolas le soit à votre place, les choses iront bien, pourvu que vous soyez toujours à côté de lui : vous suppléerez à ce qui lui manque. Je ne sais pas comment, en conscience, on pourrait donner son suffrage à d'autres qu'à l'un de vous deux ; mais je vois clairement que, sous tous les rapports, il vaudrait infiniment mieux que vous ayez vous même la charge : alors vous prendriez le P. Nicolas pour compagnon. Il serait très-utile, du moins dans les commencements, qu'il fût avec vous : c'est un homme de bon conseil et *qui ne vous donnera rien à souffrir* (1). »

La sainte Mère devait perdre trop vite, hélas ! l'illusion contenue dans ce dernier mot. Déjà ses efforts (on dirait presque son industrie, si l'expression n'était incompatible avec sa manière d'agir), ses instances du moins, pour obtenir que les deux religieux travaillassent ensemble et d'un commun accord au bien de la Réforme, montrent qu'elle connaissait ce qui manquait peut-être à l'un et ce qui faisait défaut certainement à l'autre. La vie intime du

(1) Lettres de Février et Mars 1581.

P. Gratien n'était que douceur et charité (1) : voilà pourquoi Thérèse le préférait à tous pour le gouvernement d'un Ordre assez austère pour se passer de la sévérité outrée d'un premier Supérieur (2). Néanmoins si la bonté est la puissance par excellence, elle doit prendre garde, sous peine de perdre son prestige et ses moyens d'action, de dégénérer en faiblesse. Le frêle tempérament du P. Gratien, son âme délicate et très-sensible l'exposaient à franchir parfois la limite : il avait besoin d'un appui, d'un cœur dévoué qui le consolât dans ses heures d'épreuve et qui sût lui donner le courage de maintenir ses résolutions, lorsque leur exécution soulevait des difficultés. C'était le rôle que la sainte Mère avait rempli près de lui durant les pénibles luttes des années précédentes : c'était celui qu'elle offrait maintenant au P. Nicolas.

Descendant des célèbres Doria de la république génoise, entré dans l'Ordre depuis quatre ans à peine (3), avec la maturité de l'âge, le P. Nicolas de Jésus-Marie y jouissait d'une grande réputation de sagesse et de vertu : sagesse qui touchait, il est vrai, à la prudence du siècle par son habileté, vertu froide, inflexible, qu'il était plus facile d'estimer que d'aimer. Homme éminent, d'ailleurs, et fervent religieux, il joignait à sa rigueur naturelle des qualités remarquables, et notre Sainte, n'ayant eu jusqu'alors avec lui que des rapports très-rares, l'appréciait plutôt en

(1) Quelques voix austères l'accusaient déjà d'être même doux à l'excès envers lui-même. Les lettres de sainte Thérèse, dit Vicente de la Fuente, suffiraient à prouver le contraire.

(2) « Croyez-moi, mon Père, notre Règle ne s'accommode pas de personnes austères; elle l'est assez par elle-même. » Cité plus haut, p. 170.

(3) Novice en 1577 au couvent de Notre-Dame du Secours, il avait fait profession en 1578 au couvent de Séville.

consultant l'opinion générale que son jugement personnel. Ce qu'elle avait pu constater par elle-même, c'était le zèle de l'Observance, la perspicacité, l'énergie de ce Père ; et n'étaient-ce pas précisément les qualités nécessaires au compagnon du P. Gratien ? Le coup d'œil investigateur de l'Assistant découvrirait ce qu'ignorerait l'indulgence du Supérieur ; le courage du premier soutiendrait le second au milieu des labeurs et des amertumes de la charge ; et, d'autre part, dans un commerce aussi doux, aussi aimable que celui du P. Gratien, le P. Nicolas se dépouillerait de sa raideur. Ou bien, si le choix du Chapitre intervertissait les rôles, les mêmes avantages se retrouveraient encore dans leur alliance : le P. Nicolas Provincial subirait l'influence du P. Gratien Assistant ; le Carmel se dilaterait, se fortifierait sous leur commune direction. Voilà le plan vraiment maternel de Thérèse. Par malheur, il supposait un fondement qui n'existait pas : une grande abnégation de ses vues personnelles chez le P. Nicolas.

Après avoir exposé ses pensées selon les lumières qu'elle avait reçues de Dieu, la Sainte ne songea plus qu'à joindre ses prières à celles de ses filles, tandis que les Pères se rassemblaient à Alcalá dans leur couvent de Saint-Cyrille. Le 3 Mars, le P. Jean de las Cuevas ouvrit solennellement le Chapitre en présence d'un illustre ami de Thérèse, don Louis Hurtado de Mendoza, de plusieurs dignitaires ecclésiastiques et de titulaires de l'Université d'Alcalá qui voulurent donner au Carmel Réformé ce témoignage de leur profonde sympathie. Les religieux de Saint-Cyrille, profès et novices, assistèrent aussi à cette première séance où le Président proclama la bulle de Grégoire XIII en vertu de laquelle lui, Commissaire Apostolique, pronon-

çait et publiait la séparation de la Province des Carmes Déchaussés d'avec toutes les autres de l'Observance Mitigée. « Appelons ce jour un jour d'accord et non de division, ajouta-t-il dans le discours qui suivit la lecture du bref : car aujourd'hui les frères ne se séparent que pour mieux conserver entre eux l'union et la paix (1). »

Le lendemain 4 Mars devait avoir lieu l'élection du Provincial. Le P. Jean de las Cuevas chanta le matin la messe du Saint-Esprit devant l'assemblée de la veille, puis un jeune frère, « qui déclamait de fort bonne grâce, récita une brillante oraison latine, composée par le P. Mariano pour saluer le printemps du Carmel après les frimas et les intempéries de la persécution (2). » Les Pères se retirèrent ensuite dans la salle du Chapitre. Quand ils rentrèrent vers midi dans l'église où les attendaient leurs nombreux amis, le P. Jérôme Gratien marchait modestement près du Commissaire Apostolique ; les religieux chantaient le *Te Deum*. Sainte Thérèse avait été exaucée : le P. Gratien était Provincial.

Les Pères Nicolas de Jésus-Marie, Antoine de Jésus, Jean de la Croix, Gabriel de l'Assomption et Ambroise Mariano partageaient les autres charges : les quatre premiers comme Définitors, le dernier comme Secrétaire. Des courriers partirent porter ces nouvelles à la Cour de Madrid et à Palencia, tandis que, par ordre du Roi, Alcalá se préparait à fêter, le lendemain, dans des réjouissances publiques, l'élection du nouveau Provincial. Le dimanche 5 Mars, le lundi, fête de saint Cyrille de Jérusalem, patron du monastère, ce ne furent que proces-

(1) *Hist. Gén. des Carmes.*

(2) *Ibid.*

sions, harangues, compliments. Philippe II envoya même deux de ses officiers saluer le P. Gratien : ils furent chargés de reporter à leur maître les humbles remerciements du Chapitre et la promesse que le Carmel Réformé n'oublierait jamais ce qu'il devait à sa très-catholique Majesté. De jour et de nuit des religieux se succéderaient afin de prier sans interruption pour la famille royale et la prospérité du royaume ; une messe serait dite chaque jour aux intentions du Roi et chaque semaine Carmes et Carmélites offriraient pour lui au Seigneur le mérite de l'un de leurs exercices de pénitence. Thérèse n'eût pu mieux dire : le P. Gratien entendait comme elle les devoirs de la reconnaissance.

Enfin le 7 Mars commença l'examen des Constitutions. On prit d'abord celles des religieuses et l'on donna lecture des avis de Thérèse sur les légers changements qu'elle trouvait opportuns. Un respect vraiment filial, non moins que l'admiration pour la sagesse parfaite de ses règlements, ne permit point au Chapitre d'émettre d'autres pensées que les siennes. Son œuvre si nette, si simple et si complète, à laquelle par humilité elle donnait le nom de *Constitutions du P. Rubeo* (1), ne fut ni altérée, ni modifiée, mais approuvée solennellement par le Chapitre d'Alcala. On y joignit seulement quelques prescriptions de détail et un article essentiel sur le nouveau mode de gouvernement créé dans l'Ordre par le dernier bref. Les Constitutions des Carmélites s'appelèrent dès lors *Consti-*

(1) Sainte Thérèse appelait ses Constitutions « Constitutions du P. Rubeo », parce que le P. Rubeo les avait approuvées. « Accepter cette dénomination serait confondre la valeur juridique avec l'origine même de l'œuvre. » Vic. de la Fuente, t. I, p. 253.

tutions du Chapitre d'Alcala. Les filles de sainte Thérèse ne peuvent s'y tromper, elles ont les preuves en main : observant aujourd'hui encore les mêmes statuts, elles obéissent à leur Mère, elles exécutent de point en point ce qu'elle a voulu, ce qu'elle a réglé pour la gloire de Dieu et le bien de leurs âmes (1).

Les religieux corrigèrent ensuite leurs propres Constitutions rédigées par le P. Gratien. Le 13, elles furent publiées ; le 17, après avoir écrit au Révérendissime Père Général pour lui demander la confirmation du Provincial et lui rendre compte des actes de l'assemblée, le P. Jean de las Cuevas remit tous ses pouvoirs au P. Gratien et ferma le Chapitre qu'il avait présidé à l'édification de tous ses membres.

De ferventes actions de grâces montèrent alors vers le Ciel de chaque couvent de la Réforme : il y eut, dit-on, de grandes réjouissances composées sans doute du chant de pieux cantiques, de longues prières et même de récréations extraordinaires, car, selon l'aimable chroniqueur que nous aimons à citer, « on se réjouit autant que le permettait la modestie religieuse. » Les Mitigés honorèrent leur défaite par leur silence : le P. Ange de Salazar, gracieusement remercié de ses bons services par Thérèse et par le P. Gratien, ne contribua pas peu à

(1) Si l'on veut conserver exclusivement le titre de Constitutions primitives au premier écrit rédigé par sainte Thérèse à Saint-Joseph d'Avila, ces Constitutions ne gouvernent plus que le couvent de l'Inage fondé à Alcala par la Mère Marie de Jésus. On se souvient que sainte Thérèse l'avait visité pour le sauver d'une ruine imminente : elle y laissa ses premières Constitutions que l'on y a religieusement conservées. En les rapprochant des Constitutions d'Alcala, on reconnaît que le fond est identique. Voir le texte de ce précieux écrit dans Vic. de la Fuente, t. I, p. 273.

éveiller parmi les siens cet esprit d'union. Le P. Général montra de son côté beaucoup de douceur et de bienveillance. C'était la paix universelle, paix solide et durable, les deux branches du Carmel étaient pour toujours réconciliées.

Tandis que ses heureux enfants chantaient et se félicitaient les uns les autres, la sainte Mère épanchait sa reconnaissance dans le cœur du Seigneur. Depuis plus de vingt-cinq ans, sa vie n'avait été que peines, travaux, persécutions. « Dieu seul, dit elle, en a connu toute l'amertume, et seul aussi il comprend l'immense joie qui remplit mon âme en voyant le terme de tant de souffrances. Je voudrais que le monde entier remerciât le Ciel avec moi... Maintenant nous sommes tous en paix, Carmes Chaussés ou Déchaussés, et rien ne nous empêche de servir Notre-Seigneur. Ainsi donc, mes frères et mes sœurs, hâtons-nous de nous dévouer pour l'honneur de sa divine Majesté qui a si bien exaucé nos prières. »

La première à donner l'exemple, Thérèse, confiant le Carmel de Palencia aux bontés paternelles de M^{sr} Alvaro et du chanoine Reynoso, se rendit à Soria où l'attendait le nouvel évêque d'Osma, M^{sr} Velasquez. Il lui offrait, en son propre nom, une église voûtée, bien bâtie, et, au nom d'une noble dame, dona Béatrix de Beaumont, une maison proche de l'église et des revenus. Dans de semblables conditions les choses allèrent d'elles-mêmes : ce fut presque, au dire de la Sainte, un voyage d'agrément. M^{sr} Velasquez envoya un de ses serviteurs la chercher à Palencia avec sept religieuses ; le P. Nicolas et un autre Carme l'accompagnèrent. On chemina sur des routes unies,

au bord de rivières qui charmaient la vue et tempéraient la chaleur du jour. Le soleil de Juin dorait ces belles campagnes ; tout était joie pour les yeux, joie pour le cœur, et le plus grand plaisir encore c'était d'entendre les villageois parler de leur saint évêque avec un enthousiasme qui ravissait sa fille spirituelle. On racontait par exemple qu'il menait une vie aussi rude et aussi pauvre que celle du dernier des laboureurs, qu'il passait son temps à évangéliser son troupeau et voyageait à pied pour entendre le long de la route ceux qui désiraient recourir à lui. On remarquait aussi qu'il jeûnait souvent, qu'il priait beaucoup et que, s'il était dur envers lui-même, il avait des entrailles de père pour tous ses enfants. C'est un saint, disait-on, et Thérèse qui en savait plus long, pensait de même.

Le pieux évêque attendait les Carmélites à Soria : il les bénit par une fenêtre lorsqu'elles passèrent devant sa résidence, escortées de la noblesse et suivies du peuple qui les acclamait comme des anges du ciel ; puis il alla les recevoir dans la maison de la fondatrice. Les secours spirituels et temporels abondèrent dès le premier jour : Thérèse y vit une raison d'établir le monastère, avec un soin tout particulier, sur le pied d'une stricte observance et d'une profonde humilité. Elle lui donna comme Prieure une religieuse fervente, mais très-ignorante des choses humaines. Catherine du Christ ne savait pas écrire. « En revanche, disait la Sainte, elle sait beaucoup aimer Dieu et elle a de grandes vertus : il ne lui en faut pas davantage pour être une bonne Prieure. » Les relations des Carmélites avec leur fondatrice furent réglées de manière à ne manquer ni à la reconnaissance, ni à la

régularité. Dona Béatrix, issue de la famille royale de Navarre, vivait très-retirée depuis son veuvage ; mais elle avait de brillantes amies qui eussent cherché volontiers au Carmel, dans les entretiens des sœurs, leur meilleur passe-temps. Thérèse prévint l'écueil, elle l'évita sans affliger personne et en édifiant tout le monde (1).

Soria l'avait trop bien accueillie pour la posséder longtemps. Dieu ne pouvait non plus la laisser manquer de « ce pain délicieux de la tribulation que l'on préfère à toute autre nourriture, quand on y a goûté une fois de bon cœur. » Des nouvelles fâcheuses lui arrivèrent de Médina del Campo et d'Avila. La fondatrice du couvent de Médina, dona Hélène de Quiroga, nièce du Grand Inquisiteur, l'archevêque de Tolède et mère de la jeune sœur Hiéronyme de l'Incarnation, voulait prendre l'habit du Carmel, malgré l'opposition de deux de ses enfants établis dans le monde et le mécontentement de l'archevêque. La Prieure, pressée d'un côté par dona Hélène, de l'autre arrêtée par la défense de M^{sr} de Quiroga, en appelait à la Sainte.

Au monastère de Saint-Joseph d'Avila les ressources manquaient, et, par un douloureux contraste, ce berceau

(1) En quittant Soria, la Sainte remit à la Mère Catherine une instruction écrite et détaillée sur divers points d'observance que la situation particulière du monastère l'exposait à enfreindre. Puis elle ajouta : « Soyez fidèles à donner à M^{me} Beatrix de Beaumont-Navarre, votre fondatrice, tous les témoignages possibles de votre reconnaissance, et tâchez de la contenter en tout ce qui dépendra de vous. Cela est très-juste. Avec sa vertu, elle vous aidera plutôt à observer la règle. Toutes les fois que vous recevrez quelques filles, que ce soit avec son agrément, et n'entreprenez rien d'important sans sa participation ; ce sera le moyen de ne pas vous tromper, car elle est très-prudente. » Vic. de la Fuente, t, I, p. 528.

de la Réforme semblait avoir perdu la ferveur qui ne cessait de croître dans les autres maisons. On y demandait des dispenses multipliées que le chapelain, l'abbé Julien, accordait trop aisément. Le P. Nicolas avait tenté d'y remédier sans rien obtenir : tous les cœurs étaient restés fermés devant lui. La sainte Mère seule saurait les ouvrir et les gagner une seconde fois au parfait amour de Jésus. On le lui dit, elle le comprit et se hâta de partir, non pour prendre le gouvernement de la maison, charge qu'elle estimait de plus en plus au-dessus de ses forces, mais pour vivre au milieu de ses premières filles, confondue dans leurs rangs, leur montrant par son exemple que, même avec de grandes infirmités, on peut encore porter joyeusement et fidèlement le joug de la religion. C'était là du moins son rêve : elle espérait de la bonté de Dieu et de la charité du P. Gratien que personne n'y mettrait obstacle.

Après avoir raconté tant d'autres voyages, dirons-nous encore les épreuves de la route de Soria à Avila, les saccades du chariot sur le bord des précipices? Plus on avançait, plus les ramifications du Guadarrama se resserraient. On prenait des guides qui, après avoir reçu leur salaire, s'en allaient dès qu'ils apercevaient un passage difficile (1). D'heureuses rencontres compensèrent ces ennuis, heureuses pour Thérèse, plus heureuses encore pour nous, car nous leur devons peut-être ses deux meilleurs historiens. Au moment de son départ de Soria, elle reçut d'abord la visite d'un Père Jésuite qu'elle aimait particulièrement comme le fils spirituel du P. Balthazar

(1) *Fondations*, ch. XXX.

Alvarez : le P. François de Ribera (1). Celui-ci avait eu des relations antérieures avec elle; il l'avait même confessée; mais cette dernière entrevue, dit-il, produisit en lui une impression extraordinaire. Dieu lui donna de la comprendre, de saisir en quelque sorte le caractère, les traits de sa sainteté et d'en garder au fond du cœur une image ineffaçable qu'il peindra bientôt moins en artiste qu'en témoin consciencieux, scrupuleusement exact.

A peu de distance, à Osma, où elle arrivait sur les huit heures du soir, Thérèse se vit saluée près de la porte de l'hôtellerie par un religieux couvert du sombre froc des Hiéronymites. C'était son second biographe, le P. Diego de Yepes (2), le futur évêque de Tarazona. Le lendemain il vint lui rendre visite; elle ne lui avait rien dit le premier jour et son silence inquiétait le bon religieux : il se demandait si elle avait oublié son ancien confesseur de Tolède ou bien si, pour un motif inconnu, sa présence en ce lieu lui était désagréable. « Ni l'un ni l'autre, répondit-elle, quand il lui exprima ses craintes; seulement, en vous voyant, je me suis troublée à la pensée que vous

(1) Le Père de Ribera, « théologien très-grave, » selon Benoît XIV, d'une grande érudition et d'une vertu plus grande encore, réunissait toutes les qualités désirables pour un historien, sauf peut-être l'onction du style, le charme du récit. Les Bollandistes ont dit assez quelle place doit tenir son travail dans la critique historique en l'insérant à la suite de leur commentaire.

(2) Yepes écrivit quinze ans après Ribera : il profita du travail de son devancier et des informations juridiques du procès de la canonisation : il put ainsi rapporter « plus de faits ou plus de circonstances du même fait. » (L'abbé Boucher). Mais il se perd souvent dans de longues digressions où le directeur de conscience, le pasteur des âmes, et l'admirateur enthousiaste de la Sainte se retrouve plus que l'historien.

deviez être ici en pénitence. » « C'était vrai, poursuit-il dans son récit. J'ai eu, du reste, bien d'autres preuves de sa connaissance surnaturelle de choses qu'elle ne pouvait savoir différemment. J'ai fait aussi l'expérience qu'elle pénétrait mes dispositions intérieures si bien que je lui dis une fois : « Ma Mère, je crains presque de vous parler, il me semble que vous lisez au fond de mon cœur, et, lorsque je viens vous voir, je voudrais m'être d'abord confessé. » Elle sourit ; son silence me dit assez que par humilité elle n'affirmait rien, mais qu'elle n'osait nier pour ne pas mentir. »

Le P. Yepes eut le bonheur de lui donner la communion dans l'église d'Osma, « et là, dit-il, je remarquai deux choses que je n'aurais jamais découvertes à travers les grilles de ses couvents. Quand elle s'approcha de la table sainte, son teint décoloré par la pénitence, l'âge et les maladies et qui semblait être plutôt de terre que de chair, devint si beau, si transparent, une si grande majesté se répandit sur ses traits que je me sentis transporté de dévotion. Ensuite je m'aperçus avec surprise qu'il s'exhalait de sa bouche et de ses vêtements des parfums délicieux (1). J'interrogeai sa compagne, la sœur Anne de Saint-Barthélemy, et je lui demandai quelles étaient ces odeurs dont la sainte Mère se permettait d'user. Elle me répondit que, non-seulement elle ne s'en servait jamais, mais qu'elle les fuyait, parce que tout parfum lui donnait d'intolérables douleurs de tête. »

(1) Yepes avait eu un premier mouvement d'incrédulité qui nous surprend chez lui : « Scandalisé, dit-il, qu'une personne si sainte et si pénitente usât de choses semblables, je pris mes informations, etc. » Extrait de sa lettre au frère Louis de Léon.

Ces deux prodiges accrurent encore la vénération de Yepes pour la sainte Mère ; comme Ribera, il conserva fidèlement le souvenir de toutes ces choses afin de les publier devant Dieu et devant les hommes, quand l'heure en serait venue.

Après s'être reposée huit jours à Ségovie, Thérèse arriva, le 6 Septembre, à Avila. On l'attendait, non en tremblant, mais avec l'assurance que son retour rétablirait l'ordre dans le spirituel comme dans le temporel. C'était en réalité ce que toutes les religieuses désiraient. Depuis la fin du triennat de la Mère Marie de Saint-Jérôme, le gouvernement avait passé aux mains d'une jeune Prieure, sans expérience, la Mère Marie du Christ. Don François de Salcedo, le grand bienfaiteur du monastère, était mort, léguant à la Communauté un patrimoine que ses libéralités avaient considérablement amoindri. Néanmoins le bruit se répandit que les Carmélites de Saint-Joseph étaient devenues riches, tandis qu'au fond elles ne possédaient presque rien (1). Les aumônes de la ville cessèrent aussitôt. Le legs de don Laurent de Cepeda ne leur profita pas davantage : car il avait stipulé qu'on en consacrerait la meilleure partie à bâtir une chapelle pour sa sépulture. Ajoutons à ces difficultés matérielles le trouble intérieur produit par deux ou trois pauvres sœurs, tourmentées de scrupules et que le bon abbé Julien ne s'entendait pas à conduire. En de telles conjonctures, on comprendra comment la tristesse, le malaise, l'ennui s'étaient glissés dans la petite retraite du Seigneur : après l'ennui, les maladies ; avec les maladies, le relâchement. A peine la sainte

(1) « Ce que don François nous a laissé ne suffit pas même à nous donner le repas du soir. » *Lettres*.

Mère eut-elle paru au milieu de ses filles que chacune retrouva la force de garder la Règle et de se dévouer au travail nécessaire pour gagner le pain quotidien : on eût dit une résurrection générale.

Plus heureuse encore que les autres, Thérèse ne commandait rien que par son exemple et donnait d'abord celui de l'obéissance envers la Mère Marie du Christ. Celle-ci se hâta d'écrire en secret au P. Provincial ; elle le pria d'agréer sa démission et de mettre la Sainte à sa place. Sans perdre de temps, dès le 10 Septembre, le P. Gratien arrivait au couvent de Saint-Joseph. Il déposa l'ancienne Prieure, selon sa demande, et réunit le Chapitre pour procéder à une nouvelle élection. « Notre sainte Mère, raconte-t-il lui-même, remporta du premier coup tous les suffrages. Quand elle se vit élue, elle voulut, de la meilleure grâce du monde, se fâcher contre nous, disant qu'il était temps de la laisser en repos et cherchant mille bonnes raisons afin de nous obliger à choisir une autre Prieure. Je lui commandai de baiser la terre, puisqu'elle s'excusait ainsi, et, dès quelle fut prosternée, j'entonnai le *Te Deum*. » Les religieuses le poursuivirent et, triomphantes, menèrent Thérèse au chœur, à la chaire priorale (1).

Son élection la fixait à Avila, seul bonheur qu'elle eût volontiers envié durant tant d'années de voyages où chaque départ forcé renouvelait ses sacrifices. D'accord avec elle, Dieu, lui épargnant les joies, lui réservait les peines, et, à l'heure présente, il y avait moins de douceur que de tristesse dans ce retour sur le sol natal. « Il en coûte à mon cœur, avouait-elle au P. Gratien, de vivre

(1) Additions du P. Gratien à la *Vie de la Sainte* de Ribera, citées par Vic. de la Fuente, partie supplémentaire du manuscrit de Julien d'Avila.

« en ce pays où je ne retrouve plus mes fidèles amis
« d'autrefois ni mon frère Laurent. Le pire encore, ce
« sont les rapports inévitables avec ceux qui survivent...
« Mais je regarderai le reste comme rien, s'il m'est donné
« de remettre ici tout en bon train. »

Elle y réussit au-delà de ses espérances. Le couvent de Saint-Joseph retrouva bientôt la ferveur qu'il n'a plus perdue et qui, de nos jours encore, transpire à travers son enceinte, et pénètre délicieusement l'âme du pèlerin d'Avila. *Felix culpa!* s'écrie l'un des historiens de Thérèse. Heureuse faiblesse des premières Carmélites qui leur valut la présence et les soins de leur Mère ! Heureux mal qui leur mérita d'être guéries par ses mains ! Quant à elle, toujours maîtresse de ses impressions, elle ne laissa soupçonner à personne autre qu'au P. Provincial le grand vide qu'elle sentait en son âme, et qui n'était au fond que *le mal du pays* si connu des Saints, le désir, l'envie du ciel. La perte de ceux qui l'avaient devancée, le poids de l'âge, son détachement croissant des choses d'ici-bas, tout contribuait à lui rendre la vie une solitude aride et désolée, où *l'absence de Dieu* la faisait languir. En même temps, sous ses pas croissaient les épines de la dernière heure, des souffrances intimes, déchirantes, que le Seigneur avait réservées jusqu'alors pour consommer, après le martyre de son âme, celui de son cœur.

« J'aime ma famille plus que moi-même, ma patrie plus que ma famille, le genre humain plus que ma patrie, Dieu par dessus toutes choses », a dit une âme de saint. Ce qui ressort à chaque instant de la vie de Thérèse, c'est la même charité parfaite dans un ordre semblable. Elle aime sa famille, ses amis plus qu'elle-même, le Carmel plus que

sa famille, la sainte Eglise, les âmes, plus que le Carmel, et Dieu en tout, Dieu par dessus tout. Et elle aime avec une ardeur que les années ne cessent d'accroître, avec une générosité qui ne trouve de repos que dans le don complet d'elle-même, une force qu'aucune épreuve ne peut ébranler. Mais tous ces amours divinisés par la grâce laissaient son cœur aussi sensible qu'il était grand et généreux : autant d'êtres aimés, autant de portes ouvertes à la douleur qui ne frappe aucun d'eux sans la toucher d'une manière plus intime que si elle eût été personnellement éprouvée. C'est ce que nous appelons le martyre de son cœur. Il avait commencé presque avec sa vie : il allait atteindre ses dernières limites avant sa mort.

On a vu que le testament de Laurent de Cepeda léguait aux Carmélites de Saint-Joseph une somme importante destinée à bâtir une chapelle sous le vocable de Saint-Laurent. Le reste de son bien retournait à ses trois enfants. L'aîné était alors en Amérique ; les deux autres, François et Thérésita n'avaient en Espagne d'autre appui que leur tante, et, « pour la gloire de Dieu, elle prit leurs affaires en main. » Il lui était facile de s'arranger de Thérésita : l'aimable et douce enfant ne voulait qu'un héritage, la croix du Seigneur ; sa petite cellule était son paradis, et le voile noir la seule parure qu'elle ambitionnât. Dans un premier transport de douleur, son frère François avait manifesté aussi le désir de prendre l'habit de Carme Déchaussé. Cette velléité ne dura guère ; un court séjour chez des cousins et amis « en fit un autre homme. » Il revint uniquement préoccupé de ses intérêts, de l'administration de ses biens, et saisi de peur chaque fois qu'il apercevait un Carme ou une Carmélite, sa tante la pre-

mière, tant il craignait que leur vue ne lui donnât des remords (1).

Thérèse cependant ne l'abandonna point : il parlait de mariage ; elle guida son choix et eut la consolation de lui trouver une alliance très-honorable. Il épousa une jeune fille de Madrid, âgée de quinze ans, alliée aux plus nobles familles d'Espagne, dona Orofrisia de Mendoza y Castilla. Par malheur, si la jeune fille était charmante, pieuse et bonne, elle avait pour mère une femme aussi intéressée qu'habile à diriger ses affaires. François subit son influence et l'un et l'autre demandèrent à la Sainte des choses que sa conscience lui défendait d'accorder. La belle-mère prétendit même faire casser le testament de don Laurent et annuler le legs en faveur du couvent. De là des tracasseries, des ennuis de tout genre, et la peine délicate pour Thérèse de soutenir les droits de sa maison contre l'enfant de son frère.

Ce n'était rien encore près des angoisses qui lui vinrent d'un autre côté. Jeanne de Ahumada, affolée de douleur, lui écrivit que l'honneur de sa fille Béatrix était perdu par la calomnie et que, pour échapper à la honte, elles devraient toutes les deux quitter leur petite ville d'Albe. Jeanne affirmait que ces bruits injurieux n'étaient que mensonges, mais mensonges ourdis de telle sorte et par une personne de si haut crédit qu'il était impossible d'en prouver la fausseté. Thérèse appela près d'elle à Avila la mère désolée et sa pauvre enfant afin de les relever l'une et l'autre par sa tendresse et de les aider de ses conseils. Elle tremblait qu'il n'y eût en réalité, sinon faute, du moins imprudence

(1) Valladolid, 20 Novembre 1530.

dans la conduite de sa nièce. Son grand air, sa beauté, sa conversation brillante, n'étaient-ce pas autant de dons dangereux et la vanité ne les mettait-elle pas trop souvent en jeu ? Sous l'empire de ces craintes, Thérèse épanchait sa douleur près du P. Gratien : « Plaise à Dieu que vous
« puissiez trouver quelque remède à l'affaire de Béatrix.
« Je souffre bien pour elle. Quant à l'honneur, il est déjà
« perdu : je m'y sou mets, quoiqu'il m'en coûte ; mais je
« voudrais sauver les âmes, je voudrais voir cette chère
« famille s'éloigner d'Albe. Dépourvue de ressources
« comme elle l'est, le pourra-t-elle ? Que Dieu lui vienne
« en aide !... Après tout, personne dans Albe n'a le droit
« de traiter ma sœur aussi mal. C'est à cause de sa pau-
« vreté qu'on a pour elle si peu d'égards. Dieu le permet
« afin qu'elle souffre de toutes manières et qu'elle soit
« vraiment martyre en cette vie. »

Ainsi le vieux sang des Cepeda et des Ahumada brûlait encore dans les veines de la Sainte en face de la honte qui s'imprimait sur un nom sans tache ; mais, se rappelant bientôt qu'elle ne portait plus que celui de Jésus, elle acceptait le calice de l'humiliation. Dieu voulut qu'elle l'épuisât avant de la consoler, puis, lorsqu'elle en eut savouré l'amertume, lorsqu'elle eut apaisé les ressentiments de Jeanne et ouvert les yeux de Béatrix sur le néant, les périls des joies du monde, la calomnie fut découverte et l'innocence de la jeune fille glorieusement vengée. Thérèse eut alors l'espoir de lui donner l'habit et de lui assurer près d'elle le bonheur de la vie et de l'éternité. Béatrix s'y refusa ; ébranlée, désabusée, elle était encore trop attachée au monde pour lui dire adieu. Sa sainte tante ne put briser ses liens que du haut du ciel.

Les épines ne croissaient pas seulement au sein de la famille. Le Carmel avait les siennes. Dona Hélène de Quiroga, en frappant avec des instances de plus en plus vives à la porte du Carmel de Médine, continuait à provoquer contre la Réforme entière le mécontentement de l'archevêque de Tolède. Sa qualité de Grand Inquisiteur ne permettait point qu'on s'exposât à perdre sans retour ses bonnes grâces, et, même cette considération mise à part, Thérèse n'eût voulu, pour rien au monde, manquer au respect et à la reconnaissance qu'elle lui devait. D'un autre côté, si la vocation de dona Hélène était sérieuse et bénie de Dieu, devait-on l'engager à y renoncer? La conjoncture était délicate : il fallut le tact, la prudence et surtout la droiture de Thérèse pour en sortir.

De prime abord, elle condamna le dessein de cette dame. « Et ne croyez pas, écrit-elle au confesseur de l'Archevêque, le licencié Ruiz de la Pena, ne croyez pas que ce soit parce que son Eminence s'y oppose, non, mais parce que l'ordre que commande la charité ne serait pas observé. Ayant de petits enfants à élever et une bru si jeune encore, il me semble que dona Hélène rendra plus de gloire à Dieu en restant près d'eux qu'en les abandonnant (1). » Voilà son premier jugement ; la défense du Cardinal ne fait que le confirmer. « Maintenant, poursuit-elle, connaissant la défense du Cardinal, il faudrait que je perde la raison pour l'enfreindre. » Mais dona Hélène de Quiroga ne se déclare point vaincue. Il y a vingt ans qu'elle implore la grâce de se consacrer à Notre-Seigneur. Dès le commencement

(1) Soria, 30 Ju'n 1581.

de son veuvage, elle a prononcé le vœu de se renfermer dans un monastère lorsque ses enfants n'auront plus besoin d'elle. Grâce à Dieu, deux de ses fils sont prêtres, sa plus jeune fille Hiéronyme l'attend au monastère de Médina, ses deux aînés sont établis dans le monde, deux autres ont rejoint leur père au ciel : sa mission est donc achevée, car elle n'a jamais entendu y comprendre l'éducation de ses petits-enfants que leurs parents élèveront pieusement. Si Thérèse ne cède point, elle ira frapper à la porte des Franciscaines et celles-ci la recevront par charité.

La sainte Mère s'attendrit, elle ne peut oublier les générosités de sa bienfaitrice ; revenant humblement sur sa première décision, elle écrit encore au confesseur de l'Archevêque de Tolède qui continue à lui servir d'intermédiaire près de son Eminence : « Dona Hélène me
« dit que, si nous refusons de la recevoir parmi nous, elle
« entrera chez les Franciscaines. Cela me désole, car je
« crains qu'elle n'y soit pas contente. Je crois son esprit
« plus conforme à notre Ordre qu'à celui de Saint-Fran-
« çois. Puis elle a chez nous l'une de ses filles, et elle
« serait moins loin de ses autres enfants. Je vous sup-
« plie, Monsieur, de recommander cette affaire à Notre-
« Seigneur et de m'obtenir une réponse de Monseigneur
« le Cardinal. La pauvre dame est extrêmement affligée,
« et, comme je l'aime beaucoup, je sens bien sa peine,
« d'autant plus que je n'y vois pas de remède (1). » Le
remède ne pouvait venir que de Mgr de Quiroga : on
l'obtint contre toute espérance. Avec l'autorisation de

(1) Avila, 13 Septembre 1581.

son oncle, dona Hélène reçut l'habit du Carmel au monastère de Médina, le 14 Octobre 1581. Elle y devint une humble et grande religieuse sous le nom de sœur Hélène de Jésus.

Au milieu des embarras qui avaient précédé cette réception, la sainte Mère se vit ravir une jeune sœur aimée entre toutes ses filles, la petite Casilde, l'intrépide enfant qui s'était dérobée avec tant de courage, dès l'âge de douze ans, aux caresses de son fiancé et aux baisers de sa mère. Depuis lors, c'est-à-dire durant sept années, elle avait été le trésor et la joie du couvent de Valladolid : à chacun de ses voyages, Thérèse constatait ses progrès dans l'oraison, dans l'humilité, l'obéissance. Naïve et gaie comme on l'est à son âge, elle portait en riant les rigueurs de la vie du cloître : on eût dit un petit oiseau gazouillant dans un buisson d'épines. Nul caractère n'était mieux fait pour plaire à notre Sainte qui l'admirait, l'aimait comme un autre saint Jean et reposait sur sa tête de lointaines espérances. Dieu en demanda le sacrifice. Au mois de Septembre 1581, la famille de Casilde obtint du Pape un bref qui obligeait la jeune sœur de passer, avec le titre d'Abbesse, à la tête du couvent des Franciscaines de Burgos. On avait allégué près du Saint-Siège l'ébranlement de sa santé épuisée par la règle austère qu'elle avait embrassée dès l'enfance. Peut-être aussi les nobles Padilla, malgré leurs sentiments chrétiens, ne pouvaient-ils se résoudre à voir leur nom caché sous l'humble voile d'une petite Carmélite qu'aucun privilège ne distinguait de ses compagnes. La crosse abbatiale lui rendait du moins son rang de naissance jusqu'au fond du cloître, et le dénûment du séraphique pauvre d'Assise effrayait moins pour

elle ces grands du monde que l'égalité absolue établie parmi ses filles par la Mère Thérèse.

Quoi qu'il en soit, ce coup si imprévu blessa notre Sainte au vif dans son amour maternel : il fallut qu'elle joignît les mains et élevât son cœur vers Dieu, adorant les jugements impénétrables de Celui qui aimait Casilde infiniment plus qu'elle ne l'aimait elle-même et qui veillait sur le bien de l'Ordre avec sa toute-puissante Providence. Non seulement elle se résigna, mais elle consola le chef de la famille, le P. Gratien, consterné de cette perte. « Pour l'amour de Notre-Seigneur, mon Père, « n'en ayez point de peine. Croyez-le, Dieu tirera de cet « événement quelque bien auquel nous ne nous attendons « pas, ou il s'en servira pour nous préserver de quelque « autre mal. C'est la pauvre petite que je plains de tout « mon cœur, et elle le mérite bien. Notre souverain Roi « ne veut pas sans doute que nous cherchions de l'hon- « neur près des princes de la terre, mais avec les pauvres « et les petits comme étaient les apôtres. Ne nous trou- « blons donc pas. Que la volonté de Dieu soit faite ; mais « que sa divine Majesté me préserve de ces grands sei- « gneurs qui peuvent tout et qui ont de si étranges idées. « Cette pauvre enfant n'a pas compris ce qu'on lui faisait « faire : elle s'est du moins bien trompée, si elle se figure « qu'elle nous reviendra, car je ne crois pas possible de « la reprendre... Oui, elle me fait pitié, ma pauvre « Casilde, car c'était vraiment une grande chose que son « affection pour notre Ordre... Dieu soit avec elle (1) ! »

(1) Avila, 28 Septembre 1581. — Cette lettre donnée à une date antérieure par les anciens éditeurs ne remonte évidemment qu'à cette époque. Voir Vic. de la Fuente, t. II, p. 298. *Lettre* 349.

Dieu exauça la prière de Thérèse : il n'abandonna point Casilde, et, suivant les prévisions de la Sainte, ce grand sacrifice eut son dédommagement et sa récompense. La jeune Abbesse, arrachée malgré elle à sa chère solitude du Carmel, en porta la ferveur au monastère de Saint-Louis de Burgos. Elle fit de ses Franciscaines Mitigées autant de filles de sainte Thérèse, non par l'habit ni la profession, mais par l'esprit religieux ; et, fidèle au souvenir, à l'amour de sa séraphique Mère jusqu'au delà de la mort, elle eut le bonheur d'unir son témoignage à celui des Carmélites au procès de la canonisation.

Il faut avancer encore dans ce champ des dernières douleurs. Au-dessus de celles que nous venons de dire, en planait une autre plus sombre, plus amère, à demi couverte de nuages que notre Sainte osait à peine sonder, tant il y avait là pour elle d'angoisse ! C'était une indicible inquiétude qu'elle cachait à tout le monde et qu'elle eût même voulu ne point s'avouer. Nous venons de la voir, au Chapitre d'Alcala, mettre tout en œuvre pour unir les mains du P. Gratien et du P. Nicolas dans les labeurs du gouvernement. Or, à peine ce dernier avait-il reçu de sa confiance et du suffrage des Pères la charge de Premier Définiteur et d'Assistant que son caractère se dessina sous un nouveau jour. Rigide observateur de la Règle, il scrutait du regard les actions, les démarches, les paroles de son Provincial, et, les pesant en face des siennes, il ne craignait pas de lui infliger, même en public, d'injustes censures (1). Tandis que la sainte Mère conjurait le P. Gratien de ménager ses forces, de modérer ses abstinences, lui l'accusait

(1) Vic. de la Fuente, t. II, p. 316.

de mener une vie trop molle, d'introduire le relâchement par son exemple. Ces critiques devenaient encore plus pénibles lorsqu'elles passaient de la conduite privée du Provincial à ses actes d'autorité. Thérèse, interdite d'abord, puis consternée, s'écriait douloureusement qu'elle ne comprenait rien « à de certaines saintetés. » Non, en effet, elle ne pouvait comprendre une sainteté incomplète, qui semblait étouffer le cœur ou plutôt à laquelle le cœur lui-même manquait, une sainteté mêlée d'une rigueur extrême que le P. Nicolas tenait de sa race, de son éducation première, et qui jetait je ne sais quoi de sec, de dur sur ses plus belles vertus. Cette sainteté froide, sévère, toujours armée de réglemens, de principes érigés en systèmes, n'était point de la famille de Thérèse : la justice n'y embrassait point, comme dans l'âme de la séraphique Mère, la miséricorde et la douceur.

Malheureusement, les qualités incontestables du P. Nicolas, son austérité, les exagérations même de son zèle lui donnèrent bientôt un ascendant immense sur la plupart des religieux. Le contraste qu'il avait soin d'établir entre ses maximes rigoureuses et celles du P. Gratien, devint la condamnation de ce dernier. On murmura tout bas, bien bas, car on savait de quelle confiance l'honorait la sainte Mère; on murmura que la douceur du Provincial affadirait le sel de l'observance; on blâma ses procédés; on lui reprocha jusqu'aux succès de ses prédications. Ce n'étaient que des bruits sourds, l'écho affaibli des reproches indiscrets de l'Assistant; mais évidemment le parti de celui-ci se formait dans l'ombre, il grossissait chaque jour.

A trois siècles de distance, quand le regard embrasse la

suite des événements, les situations, les caractères, on rend justice à qui de droit, et aujourd'hui elle est rendue au P. Gratien ; mais à l'heure du conflit, surtout quand on y est mêlé par la force des choses, il est souvent bien difficile de distinguer de quel côté la raison l'emporte ; et les fils de sainte Thérèse sont plus à plaindre qu'à blâmer d'avoir subi l'influence du sévère et insinuant Doria. Nous n'avons pas à dire ici les excès de rigueur où il les entraîna envers le P. Gratien, pas plus que ceux où ils se portèrent même envers saint Jean de la Croix. Thérèse ne devait point voir ces jours d'épreuve que Dieu permit pour la gloire de ses saints : elle en eut du moins le pressentiment, elle en connut les premières amertumes, elle en souffrit au point de s'écrier : « Oh ! si l'on épargnait mon *Sancta Sanctorum* (1), je m'estimerais heureuse que tous les coups tombent sur moi ! » Et pour son cœur de fondatrice et de mère, ce fut la plus cruelle de ses dernières douleurs.

(1) Ainsi, aux yeux de sainte Thérèse, le P. Gratien était le *Sancta Sanctorum*, l'âme, le soutien de la Réforme des Carmes Déchaussés. Il avait admirablement compris la pensée de la sainte Réformatrice, et, dans son gouvernement, il n'en cherchait que l'application. Le grand tort du P. Nicolas fut, au contraire, de se renfermer dans ses idées propres. Avec de bonnes intentions sans doute, mais un zèle indiscret, il voulut réorganiser le Carmel sur un nouveau plan, et, mettant au service de ses projets, de ses vues absolues, son inflexibilité naturelle, il ne craignit point de sévir contre ceux que Thérèse avait laissés après elle comme les gardiens de son œuvre, saint Jean de la Croix, le P. Gratien, la Mère Marie de Saint-Joseph, la Mère Anne de Jésus. Hâtons-nous de dire que le Carmel, le vrai Carmel de sainte Thérèse, est sorti triomphant de cette crise redoutable. V. *Hist. de saint Jean de la Croix*. — *Hist. de la Mère Anne de Jésus*.

CHAPITRE XXX.

Burgos.

Le Chapitre d'Alcala ouvre une nouvelle période dans l'histoire du Carmel Réformé. Après les années laborieuses de la semence et de la germination, après la pénible crise d'une croissance en lutte contre tant d'obstacles, arrivait l'heure d'étendre ses rameaux sur le monde entier, afin que partout « les petits oiseaux du ciel, les âmes appelées à la vie solitaire, pussent y trouver leur repos (1). »

Il était juste qu'ayant soutenu presque à elle seule le combat, la sainte Mère vît au moins les premières lueurs du triomphe, et qu'à travers ses douleurs intimes elle aperçût la grandeur et la fécondité de l'œuvre qui lui avait coûté si cher. Les derniers mois de l'année 1581 furent remplis de projets de fondation exécutés pour la plupart au commencement de l'année suivante. Les Carmes

(1) Yepes.

Déchaussés s'établirent presque simultanément à Valladolid et à Salamanque ; ils passèrent en Portugal où le P. Mariano « se fit adorer (1). » Du Portugal, avec le peuple navigateur, ils s'élancèrent vers la Guinée porter la parole de Dieu là où le trafic humain ne cherchait que des mines d'or (2). Sans sortir encore de l'Espagne, les Carmélites étaient entraînées par le même courant : on préparait toujours la Fondation de Madrid, la plus urgente de toutes, au jugement de Thérèse, on en proposait une autre à Pampelune, une troisième à Ciudad Rodrigo, une quatrième à Orduna (3). Le Père Provincial soumettait ces derniers plans à la sainte Mère, et Thérèse priaît avant de rien conclure lorsqu'elle vit arriver ensemble, au couvent de Saint-Joseph, le P. Jean de la Croix chargé de demander des Carmélites pour Grenade, et un messager, de l'autre extrémité de l'Espagne, qui la conjurait de partir sans délai pour Burgos.

A Grenade comme à Burgos on voulait la Sainte en personne. Le long voyage du P. Jean de la Croix, venu tout exprès de l'Andalousie pour la remmener avec lui, montrait assez quel prix il attachait à sa présence. Thérèse, de son côté, eût aimé à suivre son petit saint, afin de s'embraser mutuellement de l'amour de Dieu le long du chemin ; mais ce projet parut irréalisable. On était au milieu de Novembre. Vieille, usée, plus malade que de coutume

(1) *Hist. Gén. des Carmes.*

(2) Ces premiers apôtres du Carmel eurent la gloire de donner leur vie pour prix de leur sacrifice. Ils périrent dans un naufrage ; d'autres prirent leur place et se partagèrent ensuite l'Amérique et les missions européennes de l'Angleterre, de l'Irlande et de la Pologne. — *Hist. Gén. des Carmes*, t. II, liv. V, ch. XXIV.

(3) *Boll.* n° 942.

durant l'hiver, notre Sainte, en acceptant à la fois les deux dernières Fondations, crut devoir en charger deux Prieures expérimentées. La Mère Anne de Jésus se trouvait désignée pour celle de Grenade par son grand mérite comme par le crédit dont elle jouissait en Andalousie, depuis qu'elle gouvernait le monastère de Véas. Sur l'avis de Thérèse, le P. Gratien remit donc son obédience au P. Jean de la Croix. La Mère Anne la reçut en tremblant et s'écria d'abord qu'il était impossible de fonder un couvent sans la sainte Mère, « qu'elle-même ne valait rien pour rien, et qu'elle ne pouvait supporter la pensée de se voir chargée d'une œuvre où sa Mère ne serait pas tout en tout (1). » Le P. Jean de la Croix triompha d'une humilité à laquelle sa direction sans doute n'était pas étrangère. Anne de Jésus se soumit et le Ciel bénit son obéissance. Arrivée à Grenade avec ses compagnes (2), le 20 Janvier 1582, elle fut reçue sous le toit hospitalier de dona Anne de Penalosa. Le lendemain, on leur dit la messe dans la même demeure. Après avoir supporté quelques mois de gêne, elles achetèrent une maison et la Providence leur fournit le reste. Quant à la ferveur, elle fut grande dès le premier jour et ne cessa de croître autour de la vaillante Mère (3).

Tranquille du côté de Grenade, Thérèse tourna ses préoccupations vers Burgos. Il y avait près de six ans que les Pères Jésuites l'engageaient à conduire un nouvel

(1) Manrique.

(2) La Mère Marie du Christ, la sœur Antoinette du Saint-Esprit (l'une des quatre premières Carmélites), la sœur Béatrix de Jésus, etc.

(3) Vaillante : ainsi la qualifiaient ses filles. V. Lett. du 30 Mai 1582. V. sur la Fondation de Grenade le récit de la Mère Anne de Jésus. Appendice du *Livre des Fondations*. Edition du P. Bouix.

essaim de Carmélites sur les hauteurs de la vieille cité des princes de Castille, « et les raisons qu'ils me présentaient pour m'y décider, dit-elle, m'en donnaient le désir ; « mais toutes les épreuves de notre Ordre, puis nos autres « Fondations m'empêchèrent longtemps de m'occuper de « celle-ci. L'an 1580, je me trouvais à Valladolid au « moment du passage de don Christophe Vela, ancien « évêque des Canaries, récemment nommé à l'archevêché « de Burgos : il se rendait à son nouveau siège. J'eus « recours à M^{sr} Alvaro de Mendoza qui aime tant notre « Ordre et qui prend nos affaires à cœur comme si elles « étaient les siennes, surtout quand c'est moi qui les lui « recommande. Je le suppliai de parler en notre nom à « l'Archevêque et de lui demander la permission de nous « établir à Burgos. Il me le promit bien volontiers, car il « sait comment Notre-Seigneur est servi dans nos maisons « et il est tout heureux quand il en voit fonder une de « plus. L'Archevêque n'entra point dans Valladolid : il « descendit au monastère voisin de Saint-Jérôme où l'attendait l'évêque de Palencia. M^{sr} Alvaro lui fit une « grande fête et le revêtit de son manteau dans une cérémonie très-solennelle (1). C'est alors qu'il traita notre « affaire. L'archevêque répondit qu'il accorderait son consentement avec plaisir, qu'il connaissait déjà le genre de « vie des Carmélites et qu'il avait même désiré les établir « aux Canaries, dans sa ville épiscopale, etc... M^{sr} Alvaro

(1) La Sainte parle ici du pallium métropolitain. Voici sa phrase dans sa simplicité originale :

No quiso el arzobispo entrar en Valladolid, sino poso en el monasterio de San Geronimo a donde le hizo mucha fiesta el obispo de Palencia, y se fue a comer con el, y darle un cinto, o no se que ceremonia, que lo habia de hacer obispo.

« me transmet cette réponse ; il ajouta que je n'avais pas
 « autre chose à attendre, et que je ne devais plus me
 « mettre en peine de la permission, le Concile de Trente
 « n'exigeant point qu'on l'eût par écrit (1). »

Peu de temps après, l'archevêque, sans revenir encore sur sa parole, écrivit à l'évêque de Palencia que ses protégées avaient aussi besoin du consentement de la ville et qu'il était douteux qu'on pût l'obtenir. Une pieuse veuve de Burgos, dona Catherine de Tolosa, s'en chargea néanmoins, aidée du fils d'une de ses amies, le régidor Alphonse Manrique. Les démarches furent longues et épineuses : Thérèse, occupée ailleurs, n'y prit aucune part directe et ne comptait plus sur le succès lorsque le messenger de dona Catherine arriva sur les pas de saint Jean de la Croix. Il apportait l'autorisation du gouverneur de Burgos ; dona Catherine y joignait une lettre pressante. Il faut se hâter, disait-elle, de peur qu'il ne s'élève des obstacles insurmontables. Trois Ordres différents cherchent à s'établir aussi dans la ville. L'Archevêque s'y oppose parce qu'il craint que ces nouvelles maisons ne nuisent aux anciennes. Si nous nous laissons devancer, notre entreprise échouera. »

La Sainte avait démêlé la première une certaine hésitation dans la conduite de don Christophe (2). Elle comprit qu'il n'y avait pas de temps à perdre ; mais, pensant-elle, « la Prieure de Palencia terminera l'affaire ; il m'est
 « presque impossible en cette saison, et malade comme je
 « le suis, d'entreprendre un si long voyage ; d'ailleurs,
 « quand j'aurais le courage de partir, le Père Provin-
 « cial ne me le permettrait pas. Ainsi j'étais bien décidée

(1) *Fond.*, ch. XXXI.

(2) V. *Lettre* du 13 Juillet 1581 à don Jérôme Reynoso.

« à ne point y aller, lorsque Notre-Seigneur me dit : *Ne
« tiens pas compte de ces froids : je suis la véritable cha-
« leur. Le démon réunit tous ses efforts pour empêcher
« cette Fondation : de ton côté, travaille donc à la faire
« réussir. Ne manque pas de t'y rendre en personne : ta
« présence sera très-nécessaire.* Aussitôt je changeai de
« sentiment. Si la nature frissonne parfois lorsque quelque
« peine se présente, au fond du cœur, je garde la résolu-
« tion de tout souffrir pour notre grand Dieu. Je le con-
« jure de ne pas prendre garde aux répugnances de ma
« faiblesse, mais de me commander toujours ce qu'il lui
« plaît, car, aidée de sa grâce, je ne manquerai pas de le
« faire. »

Depuis le Chapitre d'Alcala, au lieu d'être accompagnée par Julien d'Avila et un autre ecclésiastique séculier, la Sainte voyageait avec deux religieux de l'Ordre. Cette fois le P. Gratien, la voyant s'engager dans de mauvais chemins, par une saison si rigoureuse et avec tant d'infirmités, se réserva l'honneur de la suivre. Avant de partir, il lui demanda si elle avait reçu par écrit l'autorisation de l'archevêque. « Non, répondit-elle; mais cela n'a pas d'importance. Je sais de Burgos que l'on s'est entendu avec lui. Il a paru heureux d'apprendre que la ville nous donnait son consentement, et ce qu'il a dit précédemment à l'évêque de Palencia ne nous laisse aucun doute. » Sans insister davantage, le P. Gratien fixa le départ aux premiers jours de l'an 1582.

Le 2 Janvier, Thérèse sortit du monastère de Saint-Joseph avec sa nièce Thérésita, la sœur Anne de Saint-Barthélemy, une autre converse et la Mère Thomassine de Saint Jean-Baptiste, professe d'Albe. La sainte Mère ne devait plus

revoir les murs d'Avila ; mais, avant d'entrer dans la joie du Seigneur, elle allait tresser sa couronne de triomphe, couronne de roses et d'épines, dit l'historien des Carmes (1), que le divin Maître posa sur la tête de sa bien-aimée servante comme pour lui donner avec lui un trait de plus de ressemblance, en la conduisant à la mort sous un diadème de sacrifices et de douleurs.

Une bise glaciale soulevait des torrents de neige sous les pas des voyageurs. On mit trois jours à franchir la route de Medina del Campo où l'on demeura près d'une semaine. La sainte Mère souffrait tellement d'une inflammation de la gorge qu'elle ne pouvait rien avaler sans que le sang jaillît de la plaie qui s'y était formée. Elle n'y prenait point garde, et s'occupait des autres, surtout de sa pauvre petite Thérésita dont la frêle santé devait aussi ressentir les inconvénients de ce rude voyage. Elle ne l'avait emmenée qu'afin de la soustraire aux poursuites de ses parents, toujours en discussion contre le testament de Laurent de Cepeda.

La Prieure de Médina, la Mère Alberte Baptiste, était en danger de mort d'une pleurésie accompagnée de fièvre violente. « Jésus! ma fille, lui dit la sainte Mère en la bénissant, comment pouvez-vous être malade quand je viens vous voir? Levez-vous, je vous prie, et venez dîner avec moi. Vous êtes bien maintenant. » La Mère Alberte se leva, la fièvre et la douleur de côté

(1) « La dernière Fondation que notre sainte Mère Thérèse a faite fut la couronne de toutes les autres, une couronne de roses et d'épines tout ensemble : une couronne de roses à cause de la très suave odeur que la Sainte a répandue en cette dernière action, une couronne d'épines à raison des grands travaux que cette entreprise lui a coûtés. » *Hist. Gén. des Carmes*, t. II, Liv. V, ch. XV.

avaient disparu dès que la main de la sainte Mère l'avait touchée. Elle descendit au réfectoire et dîna près de Thérèse ; le jour même, elle reprit ses occupations ordinaires, et, le lendemain, le médecin qui la soignait, le docteur Polanco, émerveillé du prodige, affirmait que cette guérison était absolument miraculeuse (1).

Le 9 Janvier, la petite compagnie se remit en route et arriva péniblement à Valladolid. Notre pauvre Sainte, brûlée de fièvre, ne dormait ni jour ni nuit. Une nouvelle attaque de paralysie menaça de l'arrêter entièrement. A force de courage, elle se releva et partit. On gagna Palencia : ni le froid ni la neige n'empêchèrent le bon peuple de cette ville, qui se disait tout entier le serviteur et l'ami de la Mère Thérèse, de la recevoir en triomphe. La foule portait presque son chariot ; lorsqu'elle voulut en sortir, on se précipita sur elle pour la voir, l'entendre, toucher ses vêtements, demander sa bénédiction ; elle se réfugia, non sans peine, dans son monastère, au chant du *Te Deum* et au son des cloches. Les Carmélites, de leur côté, avaient orné leur cloître et dressé partout des autels à la Sainte-Vierge, à saint Joseph et aux autres Saints aimés particulièrement de leur Mère. Elles espéraient la garder au milieu d'elles jusqu'à ce que sa santé se fût raffermie ; mais en vain lui dit-on la difficulté des chemins, le terrible climat de Burgos exposé sur ses rochers de granit aux plus rudes frimas du Nord. Rien ne put la retenir. « *Achève ton voyage, ma fille, et ne crains rien*, lui disait Notre-Seigneur : *je suis avec toi.* »

Thérèse nous raconte encore avec sa bonne grâce

(1) Voir *Actes de la Canonisation*. — *Boll.*, n° 1104.

ordinaire une partie des incidents qui suivirent. « Nous eûmes à courir bien des dangers. Nulle part le péril ne fut plus effrayant qu'à quelques lieues de Burgos, dans un endroit appelé les Ponts (1). L'eau des rivières était si haute que par moments elle couvrait tout et l'on ne voyait plus ni route, ni chaussée, ni le moindre petit sentier pour marcher, mais seulement de l'eau, partout de l'eau, et à droite et à gauche deux abîmes. Il y avait vraiment de la témérité à avancer, surtout en chariot, car, pour peu que l'on s'écartât du chemin devenu invisible, il fallait périr. » Que fait notre Sainte avec ses maladies et ses soixante-sept ans? Elle a grand soin de le taire, ses historiens heureusement ne l'ont pas oublié. Elle se tourne vers ses compagnes qui tremblent et demandent à se confesser avant de passer. « Courage, mes filles, leur dit-elle avec un joyeux sourire, mais d'une langue embarrassée par la paralysie, puisque nous travaillons pour la gloire de Dieu, quel plus grand bonheur pouvons-nous désirer que de mourir ici martyres de son amour? Laissez-moi, je veux marcher la première. Si le courant m'emporte, vous retourneriez à l'hôtellerie. » Cela dit, elle avance. Au milieu de la chaussée, le pied lui manque, elle se voit sur le point d'être engloutie, son Bien-Aimé la soutient. « Ah! Seigneur, s'écrie-t-elle avec la délicate familiarité de son langage, quand cesserez-vous de semer ainsi les difficultés sous nos pas? — *Ne te plains point, ma fille.* lui répond le divin Maître : *c'est ainsi que je traite mes amis.* — Eh! Seigneur, c'est aussi pour cela que vous en

(1) L'Arlanzon est grossi en cet endroit du cours de plusieurs autres rivières au milieu desquelles s'enlâce une route étroite.

avez si peu ! » Elle arriva bientôt à l'autre côté du passage terrible ; ses compagnes, encouragées par son exemple, la rejoignirent. Un peu plus loin, elles eurent le bonheur d'entendre la messe et de communier ; au contact de l'hostie, la langue de la Sainte se délia.

Ailleurs, les chariots s'enfoncèrent dans la boue : impossible d'en sortir sans recourir à de nouveaux expédients. On prend les mules de l'un pour les atteler à l'autre ; on met pied à terre pour tirer, pousser l'équipage. Le P. Gratien préside à toute cette manœuvre avec un grand calme ⁽¹⁾ et la petite communauté ambulante reste paisible sous le regard de Dieu.

Le 26 Janvier, elle atteignit les portes de Burgos. Le Père Provincial la conduisit d'abord au monastère de Saint-Augustin vénérer le célèbre crucifix, objet du même culte aujourd'hui dans la cathédrale. « L'histoire de ce crucifix, est toute miraculeuse. On le tenait pour un ouvrage du disciple Nicodème et d'un bois dont la plante ne croissait pas sur la terre. On ajoutait qu'après des vicissitudes inconnues, les vents avaient poussé la sainte image des bords de la Palestine dans le golfe de Biscaye où un marchand de Burgos la trouva flottante sur les eaux. La tradition lui attribuait beaucoup de prodiges dont voici le plus touchant : on avait placé sur la tête du Christ une couronne d'or, mais cette tête sacrée la secoua, ne voulant être couronnée que d'épines, et le riche diadème resta à ses pieds ⁽²⁾. »

(1) « La présence du Père Provincial me soulageait beaucoup ; il prenait soin de tout. Il est d'un caractère si calme que rien ne le trouble. » *Fond.*, ch. XXXI.

(2) Ozanam. *Pèlerinage au pays du Cid.*

Si notre Sainte connut ce dernier trait, elle dut protester au pied de la sainte image que le choix du Seigneur était aussi le sien. Toute sa vie, en effet, n'avait-elle pas fui l'éclat, même l'éclat de la vertu, pour se réfugier dans les voies austères de la souffrance ou dans les ombres bénies de l'humble et douce simplicité ?

Au sortir du monastère de Saint-Augustin, les Carmélites allèrent droit à la maison de dona Catherine de Tolosa. La pluie qui tombait à torrents et les ténèbres du soir protégèrent leur marche : elles passèrent inaperçues à travers la ville, malgré leurs manteaux blancs. Dona Catherine était la femme forte, la sainte veuve des Ecritures. Mère de sept enfants, son honneur et sa joie, elle avait déjà donné quatre filles au Carmel, elle allait lui offrir la cinquième, et ses deux fils devaient bientôt suivre l'exemple de leurs sœurs en prenant le même habit aux monastères de Pastrana et de Palencia. Ce n'était donc point une demeure étrangère que la sienne : Thérèse s'y trouverait en famille et pourrait y attendre en paix les moyens d'acheter une maison. Dona Catherine la conduisit dans le bel appartement qu'elle lui avait préparé. Près de cet appartement, elle lui montra une salle où les Pères Jésuites avaient célébré la messe durant les deux premières années de leur établissement à Burgos. Elle lui dit que le P. Gratien, avec la permission de l'archevêque, y offrirait le Saint Sacrifice, et que les sœurs auraient ainsi la consolation d'y assister chaque matin en gardant la clôture.

Sans prendre le temps d'écouter les remerciements des Carmélites émues de sa générosité et de ses attentions, dona Catherine, voyant les habits de la Sainte ruisselants

de pluie, l'entraîna près d'un grand feu. Cette réaction subite redoubla la fièvre de Thérèse ; elle passa une mauvaise nuit, et, le lendemain matin, elle ne pouvait plus quitter son lit ni même remuer la tête.

Le P. Gratien, descendu chez l'un de ses anciens disciples d'Alcala, le docteur Manso, alla de bonne heure solliciter une audience de l'archevêque, afin de lui offrir les hommages de la sainte Fondatrice, trop malade pour écrire. Pendant ce temps les membres du Conseil de la ville se présentèrent chez dona Catherine, demandant à complimenter la Mère Thérèse et à la remercier de sa prompt venue. Avec eux arrivèrent les parents du chanoine Salinas et plusieurs autres familles qui avaient reçu, soit du chanoine, soit d'autres personnes de qualité, des lettres de recommandation en faveur des Carmélites. La Sainte essaya encore de se lever : ses membres raidis et sa tête paralysée s'y refusèrent. Sans se déconcerter, elle fait transporter son lit près d'une petite fenêtre grillée ouvrant sur un corridor ; elle attache à cette fenêtre un voile noir, et de là entretient ses visiteurs avec une bonne grâce et des accents de gratitude qui ne leur permettent point de s'offenser d'une si étrange réception.

Jusque là tout allait bien, car Thérèse comptait pour rien ses souffrances : elle croyait l'œuvre en bonne voie. Mais bientôt le P. Gratien revint, « rapportant au lieu de licences, de sévères reproches. » L'archevêque s'était montré aussi mécontent de leur arrivée que s'il ne leur eût point permis de venir. En vain le P. Gratien lui avait-il rappelé les promesses données par lui à l'évêque de Palencia. Il n'obtint que ces mots : « Je ne consentirai jamais à laisser les Carmélites s'établir à Burgos, si

elles n'ont d'abord une maison en propre et des moyens de subsistance ; si elles n'ont rien, elles peuvent s'en retourner. » Oui, « les chemins étaient bons et le temps favorable. » D'ailleurs, en la meilleure saison, Thérèse n'eût pas songé davantage à lâcher prise aussi vite. Achever une demeure sur-le-champ, c'était impossible, et avoir des revenus, plus impossible encore. Il fallait prendre patience, vivre au jour le jour, lutter par la prière, s'aider de bons conseils et fléchir peu à peu le prélat qui n'était certainement retenu par aucune disposition malveillante, mais plutôt par une grande prudence. La Sainte essaya de persuader ces choses au P. Gratiën. « Du reste, dit-elle, lui ne s'était point ému, et même il paraissait content. Dieu le permit pour m'épargner la peine de le voir fâché de ce que je n'avais pas suivi son conseil en demandant par écrit le consentement de l'Archevêque. »

Les parents et les amis du chanoine Salinas, parmi lesquels se trouvaient deux chanoines de Burgos, accoururent à la première nouvelle de ces difficultés. Ils allèrent même se jeter aux pieds de leur archevêque et le supplièrent de laisser au moins dire la messe dans l'ancienne chapelle des Jésuites. « Non, répondit-il, la salle est trop humide et la rue trop bruyante. » La sainte Mère dut se résigner, les dimanches et jours de fête, à conduire ses filles dans une église voisine. « Pour moi, dit-elle, ce n'était « qu'une petite épreuve ; mais l'une de nos sœurs en avait « tant de peine qu'elle ne pouvait mettre le pied dans la rue « sans être prise d'un grand tremblement. » Cette petite épreuve lui fut plus d'une fois assez pénible. Un matin, rencontrant près d'un ruisseau une femme qui lui barrait le

chemin, elle la pria doucement de lui permettre de passer. La pauvrese la repoussa d'un rude coup de main et la jeta dans la boue en la traitant d'hypocrite. Les religieuses qui suivaient la Sainte s'indignèrent. « Laissez donc en paix cette bonne femme, s'écria Thérèse : elle a bien dit et bien fait : voilà tout ce que je mérite. » Un autre jour, tandis qu'elle priait dans le bas d'une église remplie de peuple, quelques hommes voulurent traverser l'endroit où elle se tenait à genoux ; et, comme elle ne se levait pas assez vite à leur gré, ils la poussèrent du pied et la firent tomber à terre. Elle rit de sa mésaventure, rapporte Anne de Saint Barthélemy, témoin du fait. C'était avec la même gaîté de cœur qu'elle acceptait ses autres ennuis.

Le 6 Février, elle écrit à la Mère Marie de Saint-Joseph : « Nous sommes à Burgos depuis douze jours, ma « chère fille, et la Fondation n'est pas même commencée. « Il y a bien des contradictions, un peu dans le genre de « celles que nous avons essayées chez vous. Je vois par « là que Dieu sera servi comme il faut dans ce monas- « tère, et je suis persuadée que tout est pour le mieux. « Les difficultés que l'on nous oppose servent à faire con- « naître ici les Carmélites Déchaussés. Si nous étions en- « trées sans obstacle dans cette grande ville, on n'aurait « pas seulement pensé à nous. Mais le bruit et les embar- « ras de notre arrivée, loin de nous nuire, nous ont tirées « de l'oubli, et déjà plusieurs demoiselles nous demandent « de les recevoir dès que nous serons établies. »

De fait, si Thérèse ne s'était jamais trouvée en face d'une opposition plus formelle que celle de l'archevêque de Burgos, jamais aussi elle n'avait rencontré dans une ville inconnue de plus nombreuses et plus vives sympathies.

Les amis, pour emprunter son langage, lui venaient de toutes parts avec un dévouement qui la touchait au fond de l'âme. Le P. Gratien, la voyant toujours malade, lui amena un autre de ses anciens condisciples devenu médecin, le licencié Aguiar. Celui-ci, non content de lui offrir ses soins, voulut la servir « en tout ce qui dépendait de sa bonne volonté, » et, comme « il avait l'esprit solide, un excellent jugement », il se rendit bientôt très-utile. Le mois de Mars approchait : les prédications de carême réclamaient le P. Gratien. Découragé de l'insuccès de ses démarches, affligé de l'état de la sainte Mère, il était tenté d'abandonner la Fondation et de remmener les religieuses. Thérèse ne put se rendre à son avis. Le divin Maître venait de lui dire : « *Allons, Thérèse, maintenant tiens ferme* (1). » Elle était assurée du triomphe. Elle conjura le Père Provincial d'aller prêcher à Valladolid et de la laisser sans inquiétude avec ses filles à Burgos. Le Père répondit qu'il y consentirait, si elles pouvaient entendre la messe sans traverser les rues, mais que ces sorties forcées étaient trop incommodes avec leurs sandales, leur costume et la curiosité publique.

En cette extrémité, la Sainte tenta elle-même de fléchir l'archevêque et se rendit près de lui. Ses filles, pendant ce temps, se mirent en prière et prirent la discipline les unes après les autres, « de manière qu'il y en eût toujours une se flagellant tant que la Mère négociait avec le prélat (2). » Dieu permit qu'elle n'obtint rien, et elle ne savait plus comment rassurer le Père Provincial, lorsque le licencié Aguiar lui vint en aide. Il offrit de demander à son col-

(1) Ahora, Teresa, ten fuerte.

(2) Ribera.

lègue, Ferdinand de Matanza, administrateur de l'hôpital de la Conception, de loger les Carmélites près de la chapelle particulière des malades. Le projet sourit au P. Gratien. L'administrateur, bon serviteur de Dieu, s'y prêta volontiers ; mais, comme l'hospice était rempli du haut en bas, il ne put céder « qu'un misérable réduit sous le toit dont personne ne voulait, tant il était malpropre et incommode ; de plus, on le disait hanté par les esprits. » De semblables considérations effrayaient peu la Sainte. Ce pauvre galetas touchait à la demeure du divin Maître : elle ne demandait rien de plus, et, s'arrachant aux soins de dona Catherine, elle échangea d'un cœur joyeux son vaste et bel appartement pour la mansarde de l'hôpital. La pieuse veuve ne l'y abandonna pas : elle la visita chaque jour et continua de pourvoir à sa subsistance comme si elle l'eût encore logée chez elle (1).

Quand le P. Gratien vit la petite Communauté en clôture sous la garde du Très-Saint Sacrement, il s'éloigna, quoique toujours peiné du présent et inquiet de l'avenir. « Son départ me soulagea beaucoup, nous dit Thérèse, car ma grande peine venait de la sienne... Je comptais toujours sur le succès ; mais je n'arrivais point à ranimer ses espérances. Avant de nous quitter, il nous recommanda

(1) Comme contraste aux générosités de dona Catherine, une autre veuve qui avait loué un appartement dans le même hospice poursuivit les Carmélites de ses taquineries. Elle refusa de leur prêter pour quelques jours une chambre qu'elle ne devait occuper que dans six mois, et, non contente de son refus, elle fit barricader ses portes comme si elle eût craint une dévastation. De leur côté, les confrères de l'hôpital s'imaginèrent, sans ombre d'apparence, que la Sainte avait dessein d'en acheter la propriété, et ils lui firent signer devant notaire un acte par lequel elle s'engageait à déménager à la première invitation qu'on lui en ferait.

« de chercher une maison et de l'acheter, ce qui n'était pas facile. »

Les Carmélites passèrent un mois à l'hôpital. Le docteur Pierre Manso leur servait de père spirituel, le licencié Aguiar de médecin, d'homme d'affaires, de conseiller, de protecteur. En retour de leurs services, l'un et l'autre sollicitaient la faveur de s'entretenir à loisir avec la sainte Mère. Le premier lui parlait théologie, le second abordait les questions de la vie pratique, et tous les deux charmés, émerveillés, s'écriaient que jamais ils n'avaient éprouvé la même dévotion que lorsqu'ils avaient le bonheur de l'entendre. « Quand j'approchais d'elle, dit le docteur Manso, je me sentais pénétré d'un si profond respect que je me disais intérieurement : Oui vraiment, c'est bien à une grande sainte, à une grande amie du Seigneur que je vais parler. Et je frémisais en moi-même, et, de révérence, mes cheveux se dressaient sur ma tête en face de cette vénérable Mère Thérèse que je considérais déjà comme un pilier de l'Eglise de Dieu. » Le bon licencié y allait plus simplement : il interrogeait la Sainte sur les longs travaux de sa vie et la suivait avec un intérêt croissant de Fondation en Fondation. « Bientôt il y eut entre nous tant d'intimité, rapporte-t-il, qu'elle me conta toutes ses peines. A la fin, elle me confia sa vie entière, sauf ses révélations et les faveurs que Dieu lui avait faites dont elle ne me dit jamais un mot. Je ne puis exprimer quel profit mon âme a retiré de nos entretiens (1). »

Un autre visiteur, le maître des postes, François de Cuevas, sans être admis à la même intimité, vénérait Thé-

(1) *Informations*. — Vic. de la Fuente, t. II.

rèse aussi profondément. Les pauvres de l'hospice demandaient avec instance qu'elle descendît dans leurs salles. Les nombreuses Communautés de Burgos l'envoyaient prier de leur faire la grâce de venir les voir. Avant d'enlever la Sainte de cette terre, Dieu soulevait le voile de sa vie obscure et cachée : il permettait au monde de la regarder, de l'entendre, de toucher du doigt les merveilles de ce sanctuaire jusqu'alors inaccessible. A son insu, le digne archevêque n'était, avec ses résistances opiniâtres, qu'un instrument providentiel, en maintenant de force la Sainte au grand jour.

Elle se prêta d'abord au désir des pauvres malades. Quoique très-souffrante, elle les visitait chaque jour et y revenait plusieurs fois lorsqu'elle en trouvait quelques-uns de plus accablés. « Quand la sainte Mère Thérèse est là, disaient-ils, nous ne souffrons pas. La voir nous soulage. » Un jour elle entendit de loin les grands cris arrachés à un malheureux par des douleurs aiguës : il se tut à son approche ; mais elle le reprit avec douceur : « Pourquoi donc, mon pauvre enfant, criez-vous si haut ? Ne voulez-vous pas souffrir de bon cœur pour l'amour de Dieu ? » Elle pria quelques instants près de son lit et le laissa délivré de son tourment.

Une autre fois, ses filles, désolées de ses maux de cœur et de son manque d'appétit, dirent à dona Catherine que la Sainte avait exprimé l'envie de manger une orange douce. Dona Catherine lui en envoya bien vite de très-fines. Elle sourit en les voyant, et, les coulant dans sa manche, se hâta de descendre à la salle des malades où elle les distribua jusqu'à la dernière. « Que faites-vous, ma Mère ? s'écrièrent les religieuses. Ces oranges

étaient pour vous et vous ne pouvez prendre autre chose! — Oh! répondit-elle, c'était pour mes chers pauvres et non pour moi que je les désirais. Me voici soulagée par le plaisir que je leur ai procuré. » Le lendemain, comme on lui offrait de beaux limous, elle ajoutait encore : « Dieu soit béni ! c'est pour mes pauvres qu'il me les donne. » Quand elle rentrait dans sa mansarde, ses compagnes se plaignaient qu'elle fût plus mal logée que tous les indigents. L'air entrait par les fentes du toit, et ses mauvaises nuits se passaient sur un lit étroit et incommodé. « Pauvre Mère, murmurait-on autour d'elle, pourquoi faut-il vous voir en ce réduit avec la fièvre et la plaie que vous avez à la gorge ! » Mais elle arrêtait leurs plaintes, et, sans accepter la compassion pour elle-même, relevait les cœurs vers la croix de Jésus : « N'ayez point de peine pour votre Mère, mes filles. Rappelez-vous que Notre-Seigneur a souffert bien davantage quand il a bu le fiel et le vinaigre, et voyez si mon lit n'est pas délicieux près du sien. »

La même charité la fit se rendre aux vœux des religieuses de Burgos. Elle visita l'un après l'autre chacun de leurs monastères où son passage produisit de grands changements. Il s'échappait de toute sa personne comme une vertu secrète qui pénétrait les âmes et les attirait à Dieu. On se sentait épris, rien qu'en la voyant, de l'amour de la pauvreté, du sacrifice, de la souffrance et surtout de cette simplicité ravissante qui donnait un si grand charme à sa vertu. Tant de petites affectations de langage et de costume, de superfluités, de derniers attachements au monde disparurent de ces monastères après son passage que le fait devint public et notoire dans Burgos. Nulle

part la chose ne fut plus sensible qu'au couvent royal des Bernardines de las Huelgas. Nous laissons parler un témoin oculaire : « La sainte Mère Thérèse de Jésus entra une seule fois en cette maison ; son habit, sa pauvreté, son humilité, son esprit religieux, sa parole franche et ouverte, les conseils qu'elle voulut bien donner sur la rigueur dont les religieuses doivent user envers elles-mêmes pour plaire à Dieu, produisirent une impression telle que cette seule visite réforma le monastère entier (1). »

Ces saintes occupations ne laissaient point Thérèse perdre de vue sa grande affaire. Elle y travaillait avec le concours du licencié qui parcourait Burgos en tous sens cherchant toujours une maison. De son côté, dona Catherine de Tolosa s'entendit avec ses filles les Carmélites de Palencia : celles-ci renoncèrent en faveur du nouveau couvent à leur part de l'héritage maternel qui passa aussitôt aux mains de la Sainte. Si dona Catherine n'avait écouté que son cœur, elle y aurait joint d'autres dons ; mais, obligée de songer à l'avenir de ses trois jeunes enfants restés près d'elle, poursuivie par les plaintes de sa famille, de ses amis, qui lui reprochaient sa générosité et l'accusaient de prendre le chemin de l'enfer avec ses aumônes inconsidérées, elle dut abandonner à la Providence le soin d'achever sa bonne œuvre. « Il lui fallut tout son dévouement pour ne pas s'éloigner de nous, raconte Thérèse. Je voyais ce qu'elle souffrait et j'en étais navrée ; le plus souvent, elle essayait de me cacher ses peines, mais elle ne pouvait toujours y réussir, surtout quand on s'attaquait à sa

(1) Dép. du docteur Manso. — *Informations*. Vic. de la Fuente, t. II.

« conscience. Cependant elle n'agissait que d'après le
« conseil de théologiens très-éclairés, et, si elle s'était
« écartée de leurs avis, je n'aurais jamais rien accepté
« d'elle, dût mon refus empêcher non pas une, mais mille
« fondations. » Dona Catherine subit l'épreuve avec
patience, calmant les uns, supportant les autres, méritant
chaque jour une plus grande part de la reconnaissance et
de l'affection de la sainte Mère qui admirait dans sa noble
amie l'intrépidité de la foi relevant encore le courage
naturel d'une vraie fille de gentilhomme (1).

Les choses allaient donc lentement au milieu de ces
embarras multiples. Les religieuses conjuraient saint Jo-
seph de leur donner une maison pour sa fête; or, l'avant-
veille le licencié Aguiar déclara tristement à la Sainte
qu'après avoir cherché comme il l'avait fait, il croyait
impossible d'en trouver une dans Burgos. A cette déclara-
tion imprévue, la Sainte se souvint tout à coup d'un
gentilhomme, don Jean Mansino, qui cherchait à vendre
son domaine. On lui en avait fait un si triste tableau qu'elle
en était dégoutée d'avance : « mais, dit-elle au licencié, ne
pourrions-nous pas l'acheter faute de mieux et le revendre
dès qu'une occasion avantageuse se présenterait ailleurs? »
Le licencié, qui ne connaissait point cette demeure, courut
la voir malgré le mauvais temps. Il revint enchanté prier
la Sainte de la visiter à son tour. Elle s'y rendit dans la
journée et ne put comprendre comment on l'avait éloignée
jusque-là d'une pareille acquisition. Le jardin, la vue, les
eaux, sans parler de l'édifice pourvu même d'une cha-
pelle, tout y était fait pour ravir les yeux et réjouir le

(1) Ella es muy hija de algo.

cœur. On eût dit que Notre-Seigneur avait préparé ce nid charmant pour ses bien-aimées Carmélites. Le bon licencié, sans perdre une minute, passa le contrat. « Le propriétaire était absent, raconte-t-il; mais je m'entendis en secret avec un ecclésiastique auquel il avait laissé pouvoir de vendre. Celui-ci me parla de treize cents ducats. Comme la Sainte était si pauvre, elle prenait garde à l'argent : elle trouva que c'était trop cher. « *Quoi! pour de l'argent tu t'arrêtes!* » lui dit Notre-Seigneur (1)... Et le marché fut conclu. » Un notaire se trouva près de la porte juste au moment nécessaire. Les écritures furent passées en un clin d'œil avant les premières vêpres du « véritable Père » saint Joseph. La nouvelle se répandit aussitôt dans Burgos, et la maison dont personne ne voulait la veille, devint l'objet de l'envie générale. Il semblait qu'on ne l'eût jamais vue, bien qu'elle dominât les bords fréquentés de l'Arlanzon. Trois Communautés qui l'avaient dédaignée, offraient à présent de la payer double prix; le propriétaire, heureux d'avoir vendu aux Carmélites, signifia que le contrat engageait son honneur (2).

Cette fois Thérèse se croyait au bout de ses peines : elle envoya prévenir l'archevêque qui parut satisfait et répondit que « la Mère Thérèse lui devait ce beau domaine, car elle n'aurait jamais si bien rencontré, s'il eût tenu moins ferme avec elle. » La Sainte prit ces paroles pour un consentement. « J'écrivis aussitôt à Monseigneur pour « le remercier et je lui dis que je disposerais au plus tôt « la maison à nous recevoir afin qu'il pût mettre aussi le

(1) En dineros te detienes?

(2) Voir *Fond.* — *Informations.* — Vic. de la Fuente, t. II.

« comble à ses faveurs. Je me hâtai d'autant plus que l'on
« cherchait à retarder notre changement de demeure sous
« prétexte de je ne sais quelles écritures. Ainsi, quoique
« le locataire ne dût point déménager sur-le-champ, nous
« primes pour nous un appartement séparé. A peine éta-
« blies, on nous dit que l'archevêque en était très-fâché.
« Je l'adoucis de mon mieux, et il est si bon que ses mé-
« contentements passent vite. Il visita notre maison, il en
« parut content, il se montra fort gracieux avec nous,
« mais ne nous laissa encore que des espérances. C'était
« moins sa faute, je crois, que celle de son grand-vicaire...
« D'un autre côté, nous eûmes aussi bien des ennuis avant
« d'achever de passer les actes. Tantôt on nous deman-
« dait des cautions, tantôt de l'argent comptant. Oh! que
« de tracasseries!... » Comme ces tracasseries n'étaient
que les filets du démon et qu'avec la grâce de Dieu elle
finissait par les rompre, la chère Sainte ajoutait bien vite
avec son bon et fin sourire : « Vraiment le diable qui nous
« fait la guerre ici est un diable bien sot ; il ne sait pas
« faire ses affaires ; on dirait qu'il croit nous prendre
« comme des mouches dans des toiles d'araignée (1). »

Sans perdre de temps à s'affliger outre mesure de tant de petites misères, Thérèse travaillait. Les ouvriers remplissaient la maison : elle laissait le licencié dépenser son dévouement en les surveillant et ne quittait guère sa cellule. « Je m'en plaignais quelquefois, dit l'excellent Aguiar, car son absence me privait d'une grande consolation. — Licencié, me répondit-elle un jour, ne savez-vous pas que ma correspondance me prend du temps et

(1) *Informations.* — Vic. de la Fuente, t. II, n° 50.

qu'il m'en faut encore pour écrire l'histoire de cette Fondation à la suite des autres. Aujourd'hui même je suis en train de raconter ce que vous faites pour nous. Je dis que votre charité ne vous laisse prendre ni nourriture ni repos, lorsque nous avons besoin de vos services, et que nous vous devons bien de la reconnaissance, en attendant que Dieu vous récompense lui-même. »

La sainte Mère achevait donc le livre des Fondations. Il est probable qu'elle s'occupait aussi de son dernier écrit : *Manière de visiter les couvents* (1). Le P. Gratien, chargé par ses fonctions de Provincial de la visite régulière des monastères de Carmélites, lui avait demandé une sorte de manuel qui pût le guider lui et ses successeurs dans cette partie la plus délicate peut-être de sa tâche. Thérèse eut peine à lui obéir. Elle le fit avec répugnance, mais avec sa simplicité ordinaire, et un autre chef-d'œuvre de sagesse surnaturelle, de prudence, de bon sens compléta les Constitutions en devenant en quelque sorte leur sanction.

La correspondance achevait de remplir ses journées laborieuses. Au milieu de ses lettres multipliées, il y en avait une qu'elle remettait de jour en jour à écrire. L'archevêque demeurait inébranlable, et il s'agissait d'employer contre lui une arme décisive en priant l'évêque de Palencia de lui demander compte de ses anciennes promesses. Cette

(1) Modo de visitar los conventos de religiosas. L'original se conserve à l'Escurial, écrit entièrement de la main de la Sainte. Ce précieux autographe se compose de 21 feuilles doubles in-4°. La première page est restée en blanc : la Sainte n'y a mis que ces mots : *Jesus es mi esperanza*. Un papier collé au-dessous contient sa signature : *Teresa de J. H. S. Vic. de la Fuente, t. I, p. 289.*

sorte de contrainte n'était point du goût de la sainte Mère. Elle souffrait assez déjà d'avoir entendu dire à M^{re} Vêla : « La mort de Jésus-Christ a changé des ennemis en amis ; au contraire, d'amis que nous étions, l'évêque de Palencia et moi, votre arrivée, Mère Thérèse, nous a rendus ennemis (1). » Elle épuisa donc tous les autres moyens avant d'épancher sa peine aux pieds de Monseigneur Alvaro de Mendoza ; enfin elle le pria de parler en sa faveur. Monseigneur Alvaro, mécontent de ce qu'il avait appris auparavant, lui envoya une lettre ouverte pour l'archevêque ; cette lettre était conçue en termes si forts que l'on eût tout perdu en la donnant. « Je la gardai, sur
 « l'avis du docteur Manso, dit la Sainte, et j'écrivis de
 « nouveau à l'évêque de Palencia. Je le suppliai de m'en-
 « voyer une seconde lettre pleine d'amitié pour l'arche-
 « vêque. Il fit ce que je désirais, non sans qu'il lui en
 « coûtât beaucoup, mais pour la gloire de Dieu et pour
 « me rendre service. Il m'a dit depuis que tout ce qu'il
 « avait fait pour l'Ordre n'était rien à ses yeux en compa-
 « raison de cette lettre. Enfin l'archevêque la reçut ; il en
 « fut enchanté et non moins content des paroles du doc-
 « teur Manso qui la lui présenta. Sur-le-champ il nous
 « envoya nos licences par l'entremise du bon Ferdinand
 « de Matanza. Celui-ci nous arriva transporté de joie. Ce
 « jour-là nos sœurs étaient de plus en plus découragées.
 « Catherine de Tolosa s'abandonnait à une telle tristesse
 « que je ne pouvais la consoler. Moi-même, depuis la
 « nuit précédente, j'avais perdu la confiance qui m'avait
 « soutenue jusqu'alors : comme si Notre-Seigneur eût

(1) A ces mots Thérèse répondit humblement : « Vous voyez par là ce que je suis, Monseigneur. »

« voulu nous éprouver plus que jamais avant de nous
« contenter. »

Le lendemain 18 Avril, dès l'aurore, le Saint-Sacrifice était offert dans la petite chapelle et le divin Maître prenait possession de son tabernacle. Catherine de Tolosa pleurait de joie ; les Carmélites bénissaient le Seigneur ; Burgos s'unit spontanément à leur allégresse. Des chœurs de musiciens vinrent d'eux-mêmes chanter de beaux morceaux pendant que le Prieur des Dominicains célébrait la grand'messe. Pour comble de surprise et de bonheur, l'archevêque monta en chaire : il exprima le regret des retards apportés à la Fondation et la profonde vénération que lui inspirait la sainte Mère (1). Pendant ce temps, Thérèse, ravie en Dieu, s'écriait du fond de son cœur :
« Seigneur, à quoi prétendent vos servantes, si ce n'est
« à vous servir et à se voir prisonnières par amour pour
« vous dans ce lieu d'où elles ne sortiront plus ? O Jésus,
« mon divin époux, vraiment homme et vraiment Dieu,
« est-ce peu de chose de vous appartenir ? Soyez béni à
« jamais. Amen ! Amen ! »

La sainte Mère et ses filles rentrèrent dans la solitude et la clôture « comme de pauvres petits poissons qu'un coup de filet aurait jetés sur le rivage et qui parviendraient à sauter de nouveau dans l'eau. » Un mois après, un terrible accident menaça de les arracher violemment de leur paisible asile. Le 24 Mai, fête de l'Ascension, l'Arlanzón, grossi par des pluies continuelles, déborda tout à coup et se changea en torrent furieux. Le faubourg de Vega, où était situé le monastère, devint bientôt une mer

(1) Yepes.

immense et houleuse dont les flots déracinaient les arbres, déterraient les morts, ébranlaient les maisons, creusaient le pied des collines et roulaient avec un vacarme effrayant tous ces décombres. Les habitants s'enfuirent sur les hauteurs de la ville, criant aux Carmélites de les suivre. La Sainte se contenta de transporter le Très-Saint-Sacrement dans la chambre la plus haute et d'y réunir la Communauté sous la garde du Seigneur.

La journée se passa en prière. Le torrent grossissait toujours; il frappait le monastère de ses vagues menaçantes; par moments l'édifice s'ébranlait. L'eau envahit le premier étage; un froid glacial saisit les pauvres religieuses suspendues au-dessus de l'abîme sur un frêle plancher que chaque secousse semblait fendre. Thérèse seule ne tremblait point; mais son âme était navrée. Allait-elle voir périr misérablement ses filles bien-aimées? Ignorant la situation particulière du faubourg Vega au pied des collines où coule l'Arlanzon, elle n'avait pu prévoir dès le matin quelle serait la gravité du péril, et, n'ayant personne pour lui donner conseil, elle s'était crue obligée de respecter les lois sacrées de la clôture. A présent que devenir? Impossible d'appeler du secours: elles sont abandonnées au milieu des flots; Dieu seul peut les entendre. Son regard plein de larmes s'arrête sur la sœur Anne de Saint-Barthélemy qui recommence sans cesse des litanies, sur Thérésita qui frissonne et qui demande au Ciel la grâce de ne point mourir sans avoir prononcé ses vœux. Elle offre leur vie avec la sienne, elle s'abandonne au bon plaisir de Dieu; mais, joint à la maladie qui, depuis plusieurs jours, la retenait au lit, l'excès de sa tristesse la fait défaillir. « Ma fille, dit-elle à

« la sœur Anne, voyez s'il ne reste pas un peu de pain et donnez-m'en un morceau : je me sens bien faible. » Il était près de minuit, et, depuis la veille, elle n'avait rien pris. « Je pleurais de l'entendre, raconte la sœur Anne. Que faire? Le pain était sous l'eau. Une novice très-robuste s'y jeta : elle en avait jusqu'à la ceinture. Enfin elle saisit un pain et nous en donnâmes à notre Sainte » qui ne sut point au prix de quel dévouement on le lui présentait.

Dans la nuit, la crue des eaux s'arrêta et Burgos, qui songeait avec angoisse au sort des Carmélites, tenta un sauvetage jusqu'alors impossible. De hardis nageurs s'élançèrent au milieu du torrent; ils brisèrent les portes du rez-de-chaussée et l'eau, qui s'était amoncelée à l'intérieur de la maison, s'écoula en suivant la décroissance de l'inondation. Il resta tant de pierres et de débris qu'il fallut, rapporte la sœur Anne, plus de huit charretées pour nous en débarrasser.

C'était la dernière scène de l'histoire des Fondations (1). Ouverte vingt ans auparavant dans les rumeurs d'Avila, elle se ferme un soir d'orage, après une longue journée de persécutions et de peines soulevées par l'ennemi invisible, furieux des victoires de la Sainte. Mais, loin d'ébranler l'œuvre qu'il voulait détruire, il l'avait affermie. Sur le roc de l'épreuve on n'élève que du solide : le Carmel Réformé qui comptait alors seize couvents de Carmélites et quatorze de religieux, va traverser les siècles en multipliant ses monastères sous tous les climats (2), fidèle à

(1) La Sainte avait achevé son récit probablement avant l'inondation. C'est la sœur Anne de Saint-Barthélemy qui nous en a conservé les détails dans sa propre autobiographie.

(2) Au commencement de ce siècle la province d'Espagne comptait à

l'esprit de sa Mère ; et à l'abri de ses cloîtres, dans le silence, dans la joie du Seigneur, des âmes heureuses, bien heureuses, usant de la liberté que Thérèse leur a si péniblement conquise, vivront de prière et de pénitence, d'amour et de sacrifices, pour que Dieu soit mieux aimé et qu'il y ait au ciel plus d'élus.

elle seule 212 maisons de Carmes et de Carmélites de la première règle. Nous ne sommes pas au temps de dresser de nouvelles statistiques. Nous dirons seulement que la France, pour sa part, ne renferme pas moins de 108 monastères de filles de sainte Thérèse.

CHAPITRE XXXI.

La Sainte.

L'intrépidité de Thérèse devant l'inondation grandit encore son nom dans Burgos. L'archevêque et son peuple attribuèrent à sa présence au milieu des flots leur rapide décroissance qui avait sauvé la ville d'un péril imminent : tous à l'envi la nommaient leur Sainte. Un Père Carme osa rapporter le bruit populaire aux oreilles de Thérèse. « Mon fils, répondit-elle, quand j'étais jeune, on m'a dit que j'étais belle, et je l'ai cru ; plus tard, on m'a trouvé de la prudence, et je l'ai cru encore trop facilement : aussi me suis-je confessée de ces deux vanités-là. Quant à ce que l'on ajoute aujourd'hui, je vous assure que je ne me suis jamais fait illusion au point d'être tentée une seule fois de le croire. »

C'est un miracle, a dit saint Bernard, d'être tenu pour saint dans l'estime d'autrui et de rester dans sa propre estime un pauvre pécheur et un serviteur inutile. Ce

miracle grandissant en proportion de la sainteté qu'il cache à elle-même, ne pouvons-nous dire que nous sommes ici en face du plus grand miracle de la vie de sainte Thérèse?

Peut-être les chapitres qui précèdent auront-ils éveillé pendant chez quelques-uns de nos lecteurs un sentiment de surprise. Ils connaissaient la Sainte par son célèbre cantique, ou par sa devise : « Souffrir ou mourir », ou par quelque autre parole sortie de son cœur enflammé ; ils l'avaient vue telle que la peinture la représente d'ordinaire, en extase dans son oratoire ou rayonnante de gloire près de sa table d'écrivain. Et depuis quinze ans, dans cette dernière période de sa vie, féconde au prix de tant de travaux et de douleurs, nous la suivons d'affaires en affaires, de ville en ville, sans avoir plus qu'elle le temps de faire halte, sans pouvoir nous reposer à ses pieds, devant son crucifix, des vicissitudes qui remplissent ses jours. Est-ce donc là sainte Thérèse, dira-t-on ? Cette Fondatrice intrépide, cette femme vraiment forte, dont la lampe ne s'éteint point, qui veille nuit et jour au bien de sa maison, qui soutient l'âme de ses enfants, la nourrit du pain de la doctrine et la couvre du vêtement de la charité ; ce cœur d'apôtre toujours brûlant, toujours prêt à tous les dévouements, enfin cette *pauvre vieille*, si aimable avec ses soixante-sept ans, est admirable sans doute ; mais est-ce sainte Thérèse qui ainsi « voyage, bâtit, travaille, parle, agit, sourit comme tout le monde ? » Oui, c'est elle, et, loin de déconcerter une piété éclairée, cette simplicité parfaite qui la laisse extérieurement à notre niveau doit nous ravir et nous encourager à marcher sur ses traces ; car notre Sainte n'est pas seulement une sainte admirable : par cer-

tains côtés, sa sainteté nous échappe; par beaucoup d'autres, elle est un modèle, nous oserons dire, à la portée de tous.

Si Dieu a béni nos désirs, on a pu l'entrevoir à chaque page de ce livre; mais l'heure est venue de le mettre mieux en lumière. Arrivés au déclin de son existence, il faut nous recueillir comme dans les ombres du soir, rassembler des traits épars, des souvenirs auxquels le récit des faits n'a pas donné de place, et laisser autant que possible la céleste figure de la Sainte se dégager du cadre extérieur au milieu duquel nous avons dû jusqu'ici l'esquisser.

Le premier don que Thérèse avait reçu du Ciel, c'était celui d'un esprit droit. Cet esprit droit, ferme, élevé, qui la guidait dans les actions ordinaires de la vie, la conduisit de même dans le chemin de la perfection. Elle eut dans sa jeunesse ses heures de défaillance: nous en avons entendu l'aveu exagéré par son humilité; elle n'eut jamais ses moments d'erreur. Elle voyait toujours devant elle le but à atteindre; elle y marchait en ligne directe. Par suite, pas de tâtonnements, de temps perdu en essais infructueux. Elle saisit d'abord l'essentiel de la loi du Sauveur: « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toutes vos forces; vous aimerez vos frères pour l'amour de Dieu. » Elle s'empare du précepte divin, elle s'en pénètre tout entière, elle en fait l'âme de son âme, et, comme la sainteté n'est que l'épanouissement parfait de ces deux amours, comme la charité ne grandit point sans faire grandir avec elle les autres vertus dont elle est la base ou le rayonnement, Thérèse de Jésus devient une très-grande sainte parce qu'elle aime Dieu

comme il veut être aimé et qu'en Dieu et pour Dieu elle aime son prochain comme il doit l'être.

« Seigneur, s'écriait-elle souvent, que d'autres vous servent mieux que moi et que vous leur réserviez au ciel plus de bonheur, oh ! je le veux bien ; mais qu'il y en ait qui vous aiment davantage, je ne sais si je pourrais le souffrir (1). » Pour comprendre quelque chose des ardeurs qui la consomment, il faut l'entendre prier. Plus d'une fois, après la sainte communion, son cœur « prêt à éclater » s'épancha dans des pages publiées après sa mort sous le titre d'Exclamations. Ce sont des cris, en effet, des cris accompagnés de larmes, de douces effusions, d'une tendresse de dévotion mêlée d'une divine énergie ; c'est la langue de l'amour humble et brûlant qui devait être presque toujours le ton de ses prières. Écoutons un instant.

Elle gémit d'abord avec le prophète de la longueur de l'exil ; « O ma vie, ma vie, comment peux-tu te soutenir, « absente de la véritable vie ? Qu'est-ce qui te console, ô « mon âme, au milieu de la mer orageuse de ce monde ? « Je pleure sur moi et mes pleurs redoublent au souvenir « du temps où j'ai vécu sans pleurer.

« Il me semble, Seigneur, que mon âme se repose, « quand elle pense quelle sera sa joie, si par votre misé-
« ricorde vous lui accordez le bonheur de vous posséder
« un jour. Mais je voudrais d'abord qu'elle vous servît,
« puisque c'est en la servant que vous lui avez acquis le
« bonheur qu'elle espère. Que ferai-je donc, mon Seigneur ?
« Que ferai-je pour vous, mon Dieu ? Oh ! que mes désirs

(1) Ribera, l. IV.

« se sont tard enflammés et que vous vous êtes hâté au
« contraire de m'appeler, de m'enchaîner ! »

Plus souvent encore, elle pleure sur l'égarement de ses frères, les pauvres pécheurs ; il semble qu'avec « son très-doux, très-compatissant Sauveur Jésus » (1), elle succombe sous le poids des iniquités du monde. « O mon Dieu, mon
« Dieu, que je souffre, lorsque je considère ce qui doit se
« passer dans une âme qui, après avoir été toujours ici
« bas entourée, chérie, servie, adulée, fêtée, se voit au
« moment de rendre le dernier soupir, perdue pour jamais !
« Alors la saisissent les vérités de la foi qu'elle chassait
« de son souvenir ; elle ne peut plus leur échapper, et elle
« se sent enlevée aux plaisirs qu'il lui semble avoir à
« peine effleurés. O tourments sans fin ! O tourments sans
« fin ! comment ne vous craignent point ces pauvres
« insensés qui ne peuvent seulement passer une nuit sur
« un lit un peu dur ? Oh ! quel aveuglement ! O mon Dieu,
« quelle douleur ! Ah ! puisque, dans l'excès de leur égare-
« ment, ils ne veulent pas venir à vous, Seigneur, venez
« à eux, je vous le demande en leur nom. C'est en guéris-
« sant les plaies les plus profondes que doit se révéler
« toute la grandeur de votre divine compassion. »

Sa voix devient de plus en plus suppliante ; entre la justice du Seigneur qu'elle veut satisfaire et son immense pitié pour les pécheurs s'élève une lutte inexprimable. « O Seigneur, faites éclater votre toute-puissance ; maniez
« festez votre miséricorde. Qu'elle est grande, mon Dieu,
« seul Maître véritable, qu'elle est grande la demande que
« je vous fais, lorsque je vous supplie d'aimer ceux qui ne

(1) Piadoso y amoroso Señor de mi alma.

« vous aiment point, d'ouvrir à ceux qui ne frappent pas
 « à la porte de votre cœur, de guérir ceux qui, non-seule-
 « ment se plaisent à être malades, mais travaillent à
 « augmenter leurs maladies. Mais vous dites, Seigneur,
 « que vous êtes venu chercher les pécheurs : les voici, les
 « vrais pécheurs ; n'écoutez que votre bonté. »

Et si le Seigneur n'est pas vaincu, comment résisterait-il à ce dernier appel ? « Mon Dieu, ayez pitié de ceux qui
 « n'ont pas pitié d'eux-mêmes. Lazare ne vous demanda
 « pas de le ressusciter. Vous avez fait ce miracle à la
 « prière d'une femme pécheresse : en voici une à vos
 « pieds, plus pécheresse encore. Faites resplendir votre
 « miséricorde ; oui, je vous le demande pour ceux qui
 « refusent de vous le demander. Ne regardez pas notre
 « aveuglement ; voyez plutôt le sang que votre divin Fils
 « a répandu pour nous. »

Ses larmes deviennent encore plus amères, lorsqu'elle voit, au-dessus des âmes perdues, son Dieu outragé.

« O Dieu de mon âme, que nous sommes prompts à
 « vous offenser ! Que dites-vous, Seigneur ? Les douleurs
 « de la mort m'ont environné ! Oh ! quelle terrible chose
 « est le péché qui cause à Dieu tant de douleurs ! Mon
 « Dieu, et ces douleurs, comme elles vous environnent
 « aujourd'hui ! Où pouvons-nous aller que l'on ne vous
 « tourmente ? O Ami véritable, qu'il est ingrat celui qui
 « vous trahit ! O vrais chrétiens, venez pleurer avec votre
 « Dieu, car les larmes de compassion qu'il a répandues
 « sur la tombe de Lazare, n'étaient pas pour lui seul, mais
 « pour tous les pécheurs qui, appelés à grands cris par le
 « Seigneur leur Maître, refuseraient de ressusciter et
 « resteraient dans leurs tombeaux. »

Après ces gémissements, ce chant plaintif de l'exil, de la vallée des pleurs, viennent les accents de l'espérance, les secrets divins de l'amour : elle ose dire à son Dieu combien elle l'aime, combien elle veut l'aimer, combien elle désire qu'il soit aimé, adoré, glorifié ; elle s'unit aux bienheureux qui le contemplant dans la lumière éternelle ; elle s'élançe elle-même vers le ciel ; puis bientôt elle redescend dans son néant, et l'on sent que son cœur n'est vraiment à l'aise que lorsqu'il se tient attendri, humilié aux pieds du Bien-Aimé, s'oubliant entièrement pour ne penser qu'à lui et s'immoler pour lui.

« Ici-bas, lui dit-elle, je veux à jamais confesser mes
 « péchés et publier vos miséricordes, je veux vous appe-
 « ler de mes soupirs : c'est là mon cantique de louanges.
 « Un jour viendra, je l'espère, où ma gloire toute seule
 « vous chantera, car alors mon âme ne sentira plus
 « l'amertume de la componction. Jusque là, c'est dans
 « l'attente et le silence que sera ma force. J'aime mieux
 « vivre et mourir en travaillant pour la vie éternelle que
 « de posséder toutes les créatures et tous les biens de ce
 « monde. O mon Dieu, je vous en conjure, faites croître
 « de plus en plus le martyre de mon âme en la blessant
 « de votre amour, ou faites-le cesser en vous donnant à
 « elle dans le ciel. »

C'est donc son grand cri *ou souffrir ou mourir* qui revient en dernier terme. Et cet amour si brûlant, si tendre, si fort, est aussi l'amour le plus pur, le plus désintéressé. « Si je vous aime, vous le savez, Seigneur, ce
 « n'est point pour le ciel que vous m'avez promis ; si je
 « crains de vous offenser, ce n'est point pour l'enfer dont
 « je serais menacée : ce qui m'attire vers vous, Seigneur,

« c'est vous, c'est vous seul, c'est de vous voir, ô mon
 « Seigneur Jésus, cloué sur la croix, le corps meurtri,
 « dans les angoisses de la mort. Et votre amour s'est tel-
 « lement emparé de mon cœur que, lors même qu'il n'y
 « aurait point de ciel, je vous aimerais ; lors même qu'il
 « n'y aurait pas d'enfer, je vous craindrais. Vous n'avez
 « rien à me donner pour provoquer mon amour, car,
 « n'espérant pas ce que j'espère, je vous aimerais comme
 « je vous aime. (1). »

Mais hâtons-nous de l'ajouter avec elle, ni les pensées les plus élevées, ni même les sentiments les plus nobles, les plus délicats, ne constituent encore le véritable amour. « L'amour de Dieu, nous a-t-elle dit déjà, n'est point dans les larmes, les goûts ni la tendresse : aimer Dieu, c'est le servir dans la justice, la force, l'humilité. » C'est ainsi qu'elle savait l'aimer. « Jamais assez pour lui, s'écriait-elle, jamais trop de travaux, jamais trop de douleurs. » Et plus une œuvre était difficile, pénible, plus elle l'embrassait avec joie ; plus elle y sacrifiait son repos et sa satisfaction, plus elle était contente. On a beaucoup parlé de son courage, de sa force d'âme vraiment étonnante qui, au dire de ses contemporains, faisait d'elle « un grand homme » ; peut-être sur ce point a-t-on laissé trop large part à la nature. Aux ardeurs natives de

(1) Cet acte d'amour si beau en lui-même, attribué par les Bollandistes et d'autres auteurs à saint François Xavier, est rendu à sainte Thérèse par la critique contemporaine. Au moment où ces lignes sont écrites, le docteur Francisco Herrero y Bayona, dignitaire de l'église métropolitaine de Valladolid, fait agréer à l'Université de Salamanque, pour le concours ouvert à l'occasion du troisième centenaire de notre Sainte, le sujet suivant : Raisons prouvant que l'acte *No me mueve*, etc., est bien de la sainte Mère Thérèse de Jésus.

l'Avilaise, elle joignait une énergie patiente qu'elle ne tenait ni de son sang, ni de sa race, et sa force était essentiellement la force de l'amour. Aussi ne craignait-elle rien en ce monde que ce que saint Ignace appelle dans son profond langage « le mal de Dieu. » Dans une circonstance délicate, des personnes de haut rang voulurent la contraindre, par des menaces, à lui accorder une chose qu'elle avait cru devoir leur refuser. C'était la méconnaître : ce que la bienveillance, la complaisance, l'amitié n'avaient pu obtenir, la frayeur ne le lui arracherait point. « Pour m'obliger à céder, répondit-elle, il faudrait m'en faire un devoir de conscience : hormis le péché, je n'ai peur de rien. »

Elle n'appréhendait même pas ces délaissements intérieurs, ces abandons apparents de Dieu auxquels les âmes les plus ferventes, à raison de l'ardeur de leur amour, sont souvent si sensibles. Elle en souffrait, et à quel degré quelquefois ! mais elle aimait jusqu'à cette douleur. « Ma « fille, écrivait-elle à une âme ainsi éprouvée, comprenez « bien que le divin Maître est de ceux qui paient les « grands services rendus par des souffrances, et il ne « pourrait mieux les rétribuer, puisque c'est par là qu'on « acquiert le véritable amour. Laissez-le agir dans votre « âme comme il lui plaît. Mettez votre gloire à porter sa « croix ; n'attachez pas de prix aux douceurs, aux conso- « lations. Il ne convient qu'aux simples soldats de vouloir « être payés par jour ; *servez gratuitement comme les* « *grands seigneurs servent le Roi* et que Celui du ciel « soit toujours avec vous (1). »

(1) A Eléonore de la Miséricorde, Janvier 1582. A l'appui de ses aroles, elle apportait l'exemple d'une sainte âme qu'elle avait connue. Cette sainte, dit-elle, donna pour l'amour de Dieu tout ce qu'elle pos-

Si l'amour de Dieu est généreux, intrépide, « il veille aussi sans cesse, et, dans le sommeil même, il ne dort point (1). » Le cœur de Thérèse ne connaissait pas le repos. A défaut de grandes choses, quand les circonstances l'empêchaient de les rechercher, elle recueillait les moindres. Malade, elle quittait son lit pour balayer l'oratoire, orner les ermitages de fleurs, accompagnant ces humbles offrandes d'une fervente prière qui disait à Jésus combien elle eût voulu être capable de lui donner davantage. Elle profitait même des occasions, en apparence propres à la distraire. Ainsi laissait-elle volontiers l'oraison pour consoler une âme affligée ou assister ses sœurs, certaine que son sacrifice serait agréable à Celui qui nous a dit : « Je tiendrai comme fait à moi-même ce que vous ferez à l'un de ces petits qui m'appartiennent (2). »

« O mon Jésus, lui disait-elle alors en s'arrachant de l'oratoire, qu'il est grand l'amour que vous portez aux enfants des hommes, puisque le meilleur service que l'on puisse vous rendre, c'est de vous abandonner pour leur faire du bien. »

Cet amour tendre et solide, ardent et pratique, se nourrissait des grandes pensées de la foi. Dieu la préserva de

« séduisait en ce monde. Il ne lui restait plus qu'une couverture, elle la donna encore; aussitôt Dieu lui envoya de grandes peines intérieures, de grandes sécheresses. Elle s'en plaignait à Notre-Seigneur et lui disait : Vraiment, Seigneur, vous avez une charmante manière d'agir : après m'avoir tout pris, vous voilà parti. *Donoso sois, Señor ! despues a que me habeis dejado sin nada os me vais !* » On attribue cette parole à Marie Diaz. Nous avons peine à croire qu'elle n'ait pas gagné quelque chose à passer par la plume de notre Sainte : il semble l'entendre elle-même.

(1) *Imitation*, Liv. II, Ch. V.

(2) *Fondations*, Ch. V.

l'épreuve douloureuse qu'il n'a pas épargnée à tant d'autres saints, à sainte Chantal, par exemple, dont les dernières années se consumèrent dans un martyre secret où la tentation du doute, toujours vaincue et toujours renaissante, tint la plus large place (1). La foi de Thérèse ne connut jamais une heure de trouble; son regard intérieur se reposait sur « la Vérité infinie en laquelle sont contenues toutes les vérités » (2), avec un calme, une simplicité qui n'avaient d'égale que l'énergie de ses convictions.

« Cette parole de nos Saints Livres, dit-elle quelque part en citant un texte de l'Écriture, j'avoue que je ne puis la comprendre et c'est pour moi un vrai bonheur. » Pourquoi? « Parce que l'âme, poursuit-elle, est mieux élevée vers Dieu et saisie d'un sentiment d'adoration plus profond par les mystères qui la surpassent que par les choses accessibles à son bas et faible entendement (3). »

« Seigneur, s'écrie-t-elle encore, mon Seigneur bien-aimé, si misérable que je sois, je crois fermement que vous pouvez ce que vous voulez; plus les merveilles que j'entends raconter de vous sont grandes, plus je considère que vous pouvez en faire de plus grandes, et plus ma foi se fortifie, et plus je crois que vous ferez ce que je vous demande (4). »

(1) Le Seigneur affranchit de même sainte Thérèse de peines plus humiliantes. Les Actes de la Canonisation attestent « cette grâce particulière et ce privilège de Dieu. » *Articulus duodecimus. Castitas... Nunquam Beata Teresia tentationes carnis experta fuit illasque omnino ignoravit, particulari gratia et privilegio Dei. Ex quo... respondere solebat se in hac materia consilium dare non posse.* Boll., n° 1265.

(2) *Vie.* Ch. XL.

(3) Fragment sur le *Cantique des Cantiques*.

(4) *Exclamation* IV.

Et ailleurs : « Moins je comprends, plus je crois. Plus
« je vais, plus je me trouve de force en ce qui regarde la
« foi. Il me semble que, seule à disputer contre tous les
« Luthériens, je les convainrais de leurs erreurs (1). »

Elle n'aimait ni les questions curieuses, ni les investigations savantes sur les dogmes sacrés. « C'est bon pour
« les théologiens, mes filles, disait-elle, car ils doivent
« soutenir la vérité par leur science; pour nous, notre
« partage, c'est de recevoir avec simplicité les lumières
« qu'il plaît à Dieu de nous donner. S'il nous les refuse,
« humilions-nous sans en éprouver de peine, et réjouis-
« sons-nous de ce que notre Dieu est si grand qu'une seule
« de ses paroles renferme mille mystères (2). »

Quand elle chantait le *Credo*, sa voix trahissait souvent sa dévotion; on l'entendait accentuer surtout ces mots : *cujus regni non erit finis*, et elle avouait qu'en les prononçant, tout son être tressaillait de bonheur.

Cet esprit de foi dirigeait les actes de sa vie intérieure. Nous ne reviendrons plus sur ses voies extraordinaires d'oraison; mais il nous reste un mot à dire de ses dévotions. Sa piété si ardente, si brûlante, si naïve, avait cependant quelque chose de grave et de prudent. Elle avait horreur de ce qu'elle nous a déjà nommé *bobas devociones* et n'admettait au Carmel que les pratiques approuvées, conseillées par l'Eglise. Encore gardait-elle dans ces exercices un ordre tracé par les sentiments les plus éclairés. D'abord le culte de la divine Eucharistie et les actes qui s'y rattachent, puis une vraie piété filiale envers Marie, un amour d'enfant pour le bon Père saint

(1) Ribera. — II^e Relation. — Boll., n^o 1204.

(2) Fragment sur le *Cantique des Cantiques*.

Joseph, une confiance sans bornes dans la sauvegarde des Saints Anges, une dévotion particulière envers les Saints, protecteurs de son Ordre, et aussi envers quelques Saints avec lesquels elle avait contracté comme des liaisons de grâce, fondées sur les mêmes attraits, sainte Madeleine et saint Augustin, par exemple, qu'elle chérissait, disait-elle, « parce qu'ils ont été comme moi grands pécheurs, » bien qu'en réalité elle leur ressemblât de tous côtés, excepté de celui-là.

Devant le Tabernacle, elle paraissait plutôt un ange qu'une créature terrestre : abîmée dans une adoration profonde qui l'enlevait au sentiment des choses d'ici-bas, elle savourait en silence la joie intime d'être près de Jésus, d'être *bien avec Jésus*. Son grand bonheur, quand elle fondait un nouveau monastère, c'était « d'offrir un refuge au Très-Saint-Sacrement que l'hérésie chassait de tant de lieux. » Elle veillait avec un soin jaloux à l'entretien de l'autel, et, jusque dans ses maisons les plus pauvres, on remarquait la netteté, l'ordre parfait qui parait la chapelle. Lorsque l'une de ses nobles amies lui offrait un présent, elle choisissait de préférence des ornements pour le service divin ou des parfums pour les brûler dans le sanctuaire, et alors il n'y avait rien de trop riche ou de trop exquis à son gré (1).

Bien que la communion quotidienne fût à cette époque rarement accordée aux âmes pieuses, la sainte Mère avait reçu la permission de la faire chaque jour, même avant d'établir la Réforme. Elle s'y préparait avec une ferveur toujours nouvelle et y apportait des désirs si ardents que

(1) Ribera.

rien au monde, injures, affronts, périls de tout genre, n'eût pu l'empêcher de s'élançer vers la Table-Sainte : « Si l'on dressait des lances devant moi, disait-elle, je passerais outre. » Mais, au nom de l'obéissance, un seul mot l'arrêtait : quand son confesseur, pour l'éprouver, lui ôtait plusieurs jours de suite la communion, elle le remerciait d'épargner à Notre-Seigneur la peine d'être reçu dans un cœur si indigne de s'unir à lui ou, pour employer son expression, dans une si misérable hôtellerie. La maladie l'ayant privée un mois entier du même bonheur, elle répondit aux sœurs qui la plaignaient de son sacrifice : « Dieu le veut ainsi, cela suffit au repos de mon cœur. »

Sa ferveur durant l'office gagnait les religieuses qui le récitait avec elle : « on eût dit le soleil rayonnant au milieu des étoiles, » raconte un chroniqueur. Elle avait soin de leur inspirer l'esprit de chaque fête de l'année liturgique; elle s'identifiait aux intentions de l'Eglise pour suivre de mystère en mystère la vie du Sauveur, puis pour célébrer les grandeurs de Marie, sa Maternité divine, sa Pureté immaculée, ou les gloires des Bienheureux. Une fête de l'Eglise était fête de famille dans ses couvents : on la célébrait non seulement par des offices plus solennels, mais même par des récréations plus joyeuses, accompagnées de couplets de dévotion, car Thérèse, nous le savons, aimait le chant, la poésie, et l'on chantait beaucoup au Carmel. Elle voulait trouver dans ses filles la même piété joyeuse, expansive. Un jour de Pâques ou de Pentecôte, elle pria l'une des religieuses de chanter un cantique devant la Communauté ; la sœur s'excusa : « Oh ! ma Mère, chanter en un si beau jour ! Ne vaudrait-il pas mieux retourner à l'oraison ? — Allez,

allez, ma fille, répondit Thérèse, allez contempler dans votre cellule et laissez vos sœurs se réjouir avec le bon Jésus. » Une pénitence suivit la réprimande et la pauvre sœur comprit mieux ensuite l'esprit de sa sainte Mère et celui de son Ordre, très-austère en apparence, très-suave et très-large au fond.

A la douce piété de Thérèse envers tous les membres de l'Eglise du ciel, s'unissait un dévouement sans bornes envers l'Eglise qui souffre et combat sur cette terre. On sait qu'elle n'avait introduit tant de rigueur dans ses Constitutions que pour mettre au service de l'Eglise militante de plus abondantes ressources. Aucun dogme de la foi ne devait lui être plus cher ni mieux aller à son cœur que celui de la communion des saints. Elle était si heureuse de verser sans compter ses travaux, ses sacrifices, ses prières, dans le trésor commun où le Seigneur puise les grâces qu'il déverse sur tous les hommes, sur les pauvres pécheurs et les âmes délaissées du purgatoire !

Il nous reste maintenant à jeter un regard sur ses autres vertus, rayons bénis, brûlant tous de la même chaleur, vivifiés par le même foyer : l'amour de Dieu. C'était l'amour de Dieu qui, la détachant d'abord d'elle-même, l'abaissait par l'humilité, l'immolait par la pénitence, la réjouissait par la patience au milieu des épreuves les plus pénibles ; c'était l'amour divin encore qui, sacrifiant toute sa vie, tout son être au service du prochain, la transformait véritablement, comme le chante l'Eglise, en victime de charité.

« Si j'avais à déclarer ce que je sais de l'humilité de la Mère Thérèse, écrivait son ancien confesseur et son historien, le pieux évêque de Tarazona, il faudrait que je

recommence un autre livre. J'en laisserai du moins entendre quelque chose, si je dis que Dieu voulut par là établir en elle le contre-poids nécessaire à la grandeur des qualités dont il l'ennoblit, et des grâces, des privilèges extraordinaires qu'il lui accorda. » En effet, rien n'est plus délicieux, quand on pénètre dans l'intime de son âme, que le suave parfum d'humilité qu'on y respire. Le Seigneur la comble de ses dons, et, quand elle se regarde elle-même, elle ne voit que sa bassesse et sa misère, elle pleure d'attendrissement, parce que la Majesté divine s'incline vers un si chétif néant. Elle avoue que jamais le démon n'a réussi à lui suggérer une pensée d'orgueil. « Ma Mère, lui dit quelqu'un, émerveillé des prodiges de sa vie, prenez garde à la vaine gloire. — De la vaine gloire, répond-elle surprise, et de quoi pourrais-je en avoir? Dieu me fasse plutôt la grâce de ne point désespérer de mon salut, pauvre pécheresse que je suis. »

Elle défendait à ses filles de l'appeler leur Mère Fondatrice; sa peine redoublait quand elle s'entendait nommer la sainte Mère Thérèse. « Ah! s'écriait-elle avec douleur, quand donc, Seigneur, connaîtra-t-on ma misère? » L'une de ses filles la rencontra un jour dans le jardin du couvent, elle marchait lentement, récitant son rosaire d'un air si recueilli que la sœur ne put s'empêcher de lui dire : « Oh! ma Mère, combien vous devez être embrasée d'amour de Dieu! » Thérèse affligée fut assez sévère cette fois dans sa réprimande pour que la sœur s'en souvînt (1).

Les égards que lui témoignaient les personnes du

(1) Déposition de la Mère Guimar du Saint-Sacrement.

monde lui étaient encore plus insupportables, surtout dans les commencements : compliments, révérences, politesses, marques de déférence, admiration discrètement avouée : autant de croix et de supplices : « Je vous en supplie, murmurait-elle, épargnez-moi pareil tourment (1). » Peu à peu cependant, Dieu lui donna un si profond mépris de ces choses qu'elle cessa d'y prendre garde ; elle respirait à l'aise quand elle en était délivrée ; elle les laissait passer quand elle devait les subir. L'un de ses supérieurs l'entendit saluer du nom de Fondatrice des Carmélites Déchaussées et s'étonna qu'elle acceptât un titre qu'elle refusait dans ses couvents : « Commandez, s'il vous plaît, mon Père, lui répondit-elle, que l'on me nomme autrement : pour moi, je n'y attache pas plus d'importance que si l'on m'appelait Thérèse de Jésus. »

Il est moins difficile à une noble nature telle que la sienne de s'abaisser sous le fardeau de l'honneur que sous le poids des humiliations, et c'était surtout devant ces humiliations que son humilité devenait admirable. « Dieu soit béni, s'écriait-elle à Séville en recueillant l'écho des calomnies jetées sur sa réputation : dans ce pays du moins on me connaît telle que je suis et l'on m'estime comme je le mérite. » Ailleurs, elle écrivait à son confesseur : « Enfin, mon Père, j'ai trouvé ici un bonheur après lequel je soupirais depuis nombre d'années. On ne s'occupe pas plus de Thérèse de Jésus que si elle n'existait pas. Ainsi, je ne sortirai point de ce monastère, à moins que l'obéissance ne m'y oblige. J'étais désolée de toutes les folies que j'entendais dire dans votre pays. »

(1) Lettre à don Teutonio de Bragança.

Un jour, elle reçut la visite d'un personnage distingué, homme d'esprit, noble gentilhomme et parfait chrétien. Pour sonder l'humilité de la Sainte : « Ma Mère, lui dit-il, on parle beaucoup de vous ; prenez garde : Madeleine de la Croix a fait encore de plus belles merveilles, et ce n'était qu'une misérable esclave du démon. — Ah ! Monsieur, s'écria la sainte Mère, vous dites vrai, je ne pense jamais à elle sans trembler. » Une autre fois, dans un pays inconnu, traitée par la foule qui s'amassait autour d'elle avec le dernier mépris, elle murmurait à l'oreille de sa compagne de voyage, la sœur Isabelle de Jésus : « Ma fille, jamais il n'y eut d'harmonie si délicieuse pour mes oreilles que celle que j'entends maintenant. Oh ! que ces braves gens ont raison ! »

Si le mépris venait de plus haut, elle l'estimait encore davantage ; et, si la nature lui laissait sentir un instant ses répugnances, elles les mettait bientôt aux pieds de son doux Seigneur Jésus ; elle le conjurait de lui permettre de marcher après lui dans la voie des opprobres et de la douleur. Ces moments de combat, toujours suivis de victoire, ces défaillances involontaires rachetées par des prières plus héroïques que jamais, semblaient mettre un sourire de tendresse sur les lèvres de son bon Maître : « *Ma fille, lui disait-il, tu me demandes sans cesse des souffrances, puis d'un autre côté tu les refuses. Et moi qui lis au fond de ton cœur, je dispose les choses selon ta bonne volonté et non selon ta faiblesse (1).* »

De ce fonds inépuisable que saint François de Sales eût appelé « l'amour de son abjection », jaillissaient des

(1) *Relations.*

actes dont le récit surprendra peut-être quelques lecteurs. La grande Réformatrice, la sainte Mère s'agenouillait aux pieds des dernières de ses filles pour leur accuser ses moindres fautes, et leur commandait de l'avertir des manquements qui lui échapperaient sans qu'elle s'en aperçût. Lorsqu'elle avait reçu d'une sœur, même de l'une des plus jeunes, cet office de charité, elle la remerciait gracieusement : « Que Dieu vous bénisse, mon enfant ; avec le secours de vos prières, j'espère que je m'amenderai (1). » La communion quotidienne n'étant point en usage dans ses monastères, elle jouissait seule de ce privilège et devait en user par l'ordre de ses supérieurs. Persuadée qu'elle était plus indigne que ses filles de s'approcher de Notre-Seigneur, elle choisissait tour à tour une ou deux d'entre elles pour l'accompagner à la Table-Sainte. « Notre bon Jésus sera si content d'être reçu par ces saintes âmes, pensait-elle, qu'il me pardonnera en leur faveur ma hardiesse de venir à lui chaque matin (2). »

Dans les dernières années de sa vie, sous l'empire du sentiment toujours croissant de son indignité, elle conjura son supérieur, le P. Gratien, de lui retirer l'habit qu'elle avait, disait-elle, si mal porté. Le Père parut persuadé de

(1) Déposition de la Mère Marie de Saint-François. La Mère Anne de l'Incarnation, dans les Informations de Grenade, ajoute sur le même article : « Notre sainte Mère était d'une grande et profonde humilité qui se révélait à l'extérieur. On l'entendait souvent dire que les religieuses récemment entrées dans l'Ordre avaient encore sur elle l'avantage de plus grands progrès dans la vertu, qu'elle seule n'en finissait point d'être bonne. Je l'ai vue demander pardon à genoux aux religieuses de son monastère, d'un air confus et d'un accent pénétré, de quelques réprimandes qu'elle leur avait faites pour les éprouver.

(2) Déposition de la Mère Marie de Saint-Joseph.

ses raisons et entra dans ses vues. La sainte Mère, dépouillée de ses vêtements religieux, s'assujettit aux épreuves du noviciat et vint humblement demander à ses filles de l'admettre parmi elles comme la dernière de leurs sœurs (1).

Souvent, au réfectoire, elle disait ses coupes à haute voix et demandait pardon à la Communauté des mauvais exemples qu'elle lui donnait, ou bien, recueillant les miettes de la table, les restes du dîner des sœurs, elle prenait, assise à terre, ce vrai repas des pauvres, non sans vaincre un vif dégoût augmenté par son mal de cœur habituel.

D'ordinaire, elle préférait encore chercher l'abaissement dans les actions les plus communes pour ne point se distinguer des autres même par l'humilité. On la trouvait à tous les coins de la maison, balayant, époussetant, épluchant les légumes à la cuisine, portant de l'eau, servant le réfectoire. Les sœurs la regardaient faire les larmes aux yeux ; si elles essayaient de lui prendre le balai ou de la débarrasser d'un fardeau, elle demandait grâce. « Mes filles, je vous en conjure, ne venez pas en aide à ma lâcheté. Laissez-moi un peu travailler dans la maison du Seigneur. » Dans ses dernières années, privée de l'usage du bras gauche, elle trouvait moyen de balayer d'une seule main. Elle se réservait le soin des endroits les plus humbles de la maison. « Nous ne pouvons être toujours au chœur en contemplation, disait-elle, mais à chaque moment nous trouvons l'occasion de nous humilier dans

(1) Actes de la Canonisation. *Boll.* n° 4286. L'épreuve dura plusieurs jours au terme desquels la sainte Mère reçut l'habit avec une extrême ferveur et ensuite renouvela ses vœux.

de petites choses et de nous exercer à des œuvres abjectes. »

Quand elle visitait ses monastères, elle séjournait quelque temps dans chaque maison, un mois ou davantage ; mais elle ne céda pas une seule fois aux instances des Prieures qui la suppliaient d'occuper leur place durant cet intervalle. Elle leur demandait à genoux les moindres permissions et voulait jouir en tout du bonheur et du mérite de l'obéissance. Un jour, durant l'oraison de la Communauté, la sainte Mère, par un mouvement involontaire, fit un peu de bruit : « Que celle qui a remué s'en aille », dit la Prieure. Aussitôt Thérèse se lève, baise la terre et se retire humblement. Elle se mettait partout au dernier rang, parmi les plus jeunes ; au réfectoire, elle se levait dès que la Prieure ou la Sous-Prieure entraient ; au chœur, elle récitait les leçons du premier nocturne avec les novices ; si elle prononçait mal un mot, elle se prosternait et ne se relevait que sur le signe de la Prieure.

Ce qui achevait de rendre cette humilité ravissante, c'était l'amabilité qui lui servait de voile. Elle était si bien persuadée de son néant et de sa misère que les plus profonds abaissements lui semblaient tout naturels ; elle s'y jetait le cœur joyeux comme dans son élément. « Jamais, pensait-elle, on ne dira de moi autant de mal que l'on devrait en dire, jamais on ne me traitera aussi mal que je le mérite, jamais je ne me placerais aussi bas que je devrais l'être. » « Une vertu, disait-elle encore, n'est jamais contraire à une autre vertu : l'humilité ne doit pas s'opposer à la connaissance de la vérité ; mais la vérité, c'est que, si Dieu nous fait de grandes

« grâces, nous sommes toujours par nous-mêmes moins
« que rien. »

Si la fragilité humaine lui arrachait une imperfection, loin de la couvrir, elle était heureuse de la laisser voir. Quel délicieux aveu, par exemple, que celui-ci, surpris entre bien d'autres dans sa correspondance : « J'ai peine à
« croire que ce pauvre Père Castagno prêche bien ! Faites-
« lui mes compliments et *dites-moi si on l'écoute.* » Puis aussitôt, se reprochant ce mouvement de la nature, au lieu d'effacer, elle s'accuse : « Voyez quelle curiosité : *Non, ne me le dites pas* et déchirez cette lettre. »

Il ne lui suffisait pas de s'humilier devant les hommes et de s'anéantir devant Dieu : elle avait encore besoin, nous le savons, de souffrir pour eux et pour Lui. Sa vie entière fut un long sacrifice où la maladie, l'infirmité, la pauvreté, la pénitence, le travail dévorèrent ensemble la douce et pure hostie, heureuse de se laisser consumer jusqu'à son dernier souffle. Elle n'eut jamais un jour de trêve : des fièvres dévorantes, de fréquentes attaques de paralysie, un mal de cœur continu, des vomissements qui la prenaient d'abord soir et matin, puis le soir seulement, de violentes douleurs de tête, sans parler de ses maladies accidentelles, ne la laissèrent point pendant quarante-sept ans une heure sans souffrir. Elle se riait de tous ces maux : c'était sa maxime que, moins on y prête attention, mieux l'on s'en trouve, et que la pénitence est même en maladie le meilleur des remèdes. On la surprit plus d'une fois se levant la nuit, lorsque ses filles la retenaient au lit durant le jour ; elle travaillait, écrivait sa correspondance, puis, avant de regagner sa pauvre couche, pour y être trouvée le matin, elle s'infligeait une rude

discipline (1). Quand on lui enlevait ses instruments de pénitence, elle se servait de faisceaux d'orties ; elle cachait soigneusement son cilice pour le reprendre dès que la fièvre la quittait. Si malade qu'elle fût, elle ne voulait point accepter de matelas et reposait ses membres brisés sur une paille dure et piquée comme celle des autres religieuses.

Ses Supérieurs crurent devoir modérer des austérités au-dessus de ses forces : ils l'obligèrent même à diverses reprises de rompre l'abstinence. Elle obéit avec tristesse, mais avec humilité, et alors, reconnaissante des attentions de ses filles, des petites douceurs que quelques-unes de ses Prieures lui envoyaient de monastères éloignés, elle les acceptait pour leur faire plaisir et leur disait que leur eau de fleur d'orange était délicieuse, leurs confitures excellentes (2), sans ajouter que le plus souvent, après y avoir goûté, elles les distribuait aux pauvres ou à d'autres malades. Attentive à s'effacer en tout, elle ne refusait jamais les soins de son infirmière de peur de l'attrister ou de laisser remarquer son esprit de mortification ; si Dieu permettait au contraire qu'elle eût à souffrir d'un oubli, d'une maladresse, elle le dissi-

(1) Déposition de la Mère Anne de la Trinité : « Notre sainte Mère avait la fièvre, et je l'entendais de loin prendre la discipline. J'entrai chez elle ensuite, et je lui dis : « Ma Mère pourquoi faites-vous cela, malade comme vous l'êtes ? — Taisez-vous, ma fille, me répondit-elle, et ne faites pas tant d'attention à si peu de chose. »

« Je déclare, dépose à son tour la Mère Anne de l'Incarnation, cousine de la Sainte, que notre Mère, étant déjà épuisée par ses maladies et sa vie d'austérités, continuait néanmoins ses pénitences. Malade au lit avec la fièvre, je l'ai entendue se relever pour prendre la discipline et je trouvais ensuite le sol couvert de son sang. »

(2) Lettres à la Mère Marie de Saint-Joseph.

mulait joyeusement. Durant l'une de ses maladies, ses lèvres brûlées par la fièvre et sa langue noire, desséchée, collée au palais, révélèrent un matin à la sœur Anne de Saint-Barthélemy que la sainte Mère avait enduré une soif cruelle toute la nuit. « Oh ! ma Mère, lui demanda la sœur, pourquoi ne m'avez-vous pas appelée ? Quelques gouttes d'eau fraîche auraient au moins diminué votre tourment. » La Sainte la remercia et répondit qu'elle lui donnait assez de peine pendant le jour sans troubler ensuite ses heures de sommeil (1).

Mais l'immolation qui attirait le plus irrésistiblement son cœur, parce qu'elle la savait plus agréable à Dieu, c'était celle de tous les dévouements de la charité. Là encore elle observait l'ordre réglé par la sagesse d'en-haut. D'abord elle était mère. Elle connaissait à fond les nécessités, les souffrances, les faiblesses de chacune de ses filles ; elle voulait les rendre heureuses ; elle voulait surtout les rendre saintes. Nous avons déjà parlé de sa direction pleine de mansuétude, de prudence, éclairée par une intelligence parfaite des désirs de Dieu et des besoins des âmes, mais aussi forte qu'elle était maternelle. A mesure que les Carmels de la Réforme se multiplièrent, sa vigilance redoubla : elle veillait d'abord aux portes du cloître, afin de ne le laisser franchir que par des âmes dignes d'y être admises et capables de mener la vie de solitude et de mortification qui doit être celle de la vraie Carmélite. Elle ne demandait point de vertus extraordinaires : ce qu'elle exigeait en premier lieu, c'était un bon jugement et de la docilité. « Voyez-vous, mon Père,

(1) Dép. de la Mère Marie de la Nativité.

disait-elle à un prêtre, qui lui présentait une de ses pénitentes, en lui vantant l'angélique piété de cette jeune fille, Notre-Seigneur lui donnerait ici de la dévotion et on lui enseignerait la manière de faire oraison ; mais, si elle n'a pas de jugement, elle n'en aura jamais, et, au lieu de servir la Communauté, elle lui sera toujours à charge. » « Un bon esprit, disait-elle encore, est simple et soumis ; il reconnaît ses torts ; il se laisse conduire : un esprit étroit, borné, ne voit pas ses fautes même quand on les lui montre, et, toujours content de lui, il marche toujours de travers. » Elle voulait surtout une droiture parfaite ; la plus légère dissimulation l'effrayait plus que de grandes fautes, elle en avait horreur. « Oh ! s'écriait-elle avec tristesse, que ceci est loin de la sincérité religieuse ! » Une lettre affectée, prétentieuse, une conversation où elle démêlait certains petits artifices, lui suffisaient pour congédier les prétendantes qui croyaient se faire ouvrir les portes du Carmel par leurs beaux discours.

Dans l'intérieur du couvent, elle gardait avec un soin jaloux la même simplicité parmi ses filles. L'une d'elles, en récréation, pour rendre un récit véritable plus intéressant, y ajouta quelques détails. La sainte Mère la réprimanda d'un ton sévère et lui déclara que jamais elle n'arriverait à la perfection, si elle s'oubliait sur ce point. En cela comme en tout le reste, Thérèse prêchait d'exemple : elle eût laissé couler toutes ses maisons plutôt que de porter le moindre préjudice à la vérité. Dans sa dernière Fondation de Burgos, au moment où les obstacles paraissaient inextricables, on lui proposa un expédient qui lui eût concilié sur-le-champ les faveurs de l'archevêque : elle avait non point à dire, mais à

laisser dire un léger mensonge; elle refusa indignée : « Eh quoi ! s'écria-t-elle, pourquoi nous donnons-nous tant de peine en cette Fondation ? N'est-ce pas pour la gloire de Dieu ? Nous le glorifierons mieux en nous opposant à ce mensonge qu'en usant d'un pareil moyen pour achever notre entreprise. » Quelques-unes de ses religieuses s'étonnaient de l'entendre toujours parler à cœur ouvert, même aux personnes du monde, et répondre nettement à toutes leurs questions. On lui représenta que cette manière d'agir pourrait avoir des inconvénients, par exemple, diminuer l'honneur du monastère en révélant aux séculiers des choses qu'ils ne savent apprécier comme elles doivent l'être. « Oh ! quant à cela, mes filles, répondait la Sainte, soyez sans crainte. La vérité ne nuit jamais aux enfants de Dieu. »

Elle recommandait de même l'humilité, l'obéissance, la charité mutuelle, l'application au travail. « J'aime beaucoup mieux, disait-elle, presser les âmes pour la pratique de ces vertus, que de les pousser aux mortifications corporelles. » Sur ce dernier article, elle, si rigoureuse envers elle-même, était, on l'a vu, très-prudente envers ses filles. « Notre règle nous impose assez d'austérités, ne cessait-elle de dire, si nos sœurs les gardent bien, elles feront beaucoup. » Mais si elle rencontrait par hasard une de ces âmes indolentes, craintives, « qui pensent que tout va les tuer, » elle ne la ménageait point; elle l'obligeait à rire d'elle-même, de son attachement à sa santé, de ses vaines préoccupations, et, prenant le corps trop tendre, trop délicat de sa pauvre fille, elle le plaçait bon gré mal gré au milieu des épines de la pénitence que ses encouragements semblaient adoucir.

« Non ma fille, cette observance ne vous nuira pas ; votre mal de tête et votre mal de cœur passeront durant l'office. Vous n'iriez pas aujourd'hui parce que vous souffrez ; demain vous n'iriez pas parce que vous avez souffert et le surlendemain parce que vous souffrirez trois jours après. » Pour atténuer la réprimande, elle ajoutait bien vite : « J'ai passé par là et je sais par expérience ce que le démon peut nous mettre dans l'esprit pour nous empêcher de servir Dieu. Je sais aussi que, depuis que je ne me soucie plus de mes maux, je me porte beaucoup mieux. »

Voyait-elle, au contraire, de vraies maladies, on eût pu dire qu'elle était tendre à l'excès. Elle eût préféré laisser manquer les saines du nécessaire que de refuser à ses chères malades les soulagements réclamés par leur état. Sous ce rapport, elle allait aussi loin que le permettait la pauvreté religieuse, et la Providence, d'accord avec elle, multipliait alors ses dons. Le jardin donnait des fruits plus savoureux, ou bien Dieu se servait même de la main des pauvres pour apporter en aumône à la porte du couvent une orange, des grenades, le remède ou le mets désiré par la sœur malade, bien que sa mortification l'eût portée à cacher ce désir.

Le meilleur des adoucissements, au milieu de maux souvent longs et cruels, c'était la présence de la sainte Mère, qui s'attribuait alors la charge d'infirmière et ne s'éloignait du lit de son enfant que lorsqu'elle l'avait guérie ou remise entre les bras de Dieu. Malade elle-même, elle se levait en cachette pour se traîner à l'infirmerie et consoler celles que la souffrance y retenait (1).

(1) « Je déclare que notre sainte Mère avait tant de charité, en particulier pour les malades, que je l'ai vue, étant au lit avec de grosses fièvres,

Sa charité maternelle devenait plus touchante, quand elle voyait ses chères filles dans l'affliction. Elle recueillait leurs confidences, provoquait au besoin un épanchement du cœur, ou même, éclairée de Dieu, elle allait au devant d'elles et dissipait leurs angoisses secrètes par un seul mot : « Allons, ma fille, prenez courage : cette épreuve ne sera rien. » Ou bien passant doucement la main sur un visage baigné de larmes : « Pauvre enfant, ne soyez pas si simple : votre peine se changera en joie. » Cette profonde tendresse avait néanmoins quelque chose de sobre de viril, qui bannissait des rapports mutuels de la Mère et de ses filles toute puérilité féminine, tout attachement trop humain. La sainteté qui rayonnait sur son front l'entourait, du reste, d'une sorte de majesté, et, si l'on venait à elle avec beaucoup d'amour, c'était aussi avec un religieux respect : quelques-unes osaient à peine lever les yeux en sa présence (1). Elle s'en aperçut et rendit sa direction de plus en plus suave, aimable, tempérant par sa douceur la vénération qu'elle inspirait sans le vouloir. « Plus je vais, écrivait-elle à la Mère Marie-Baptiste, « plus je vois qu'il faut tout faire marcher par amour. Je « ne gouverne pas avec la même rigueur qu'autrefois ; je « ne sais si cela vient de ce que l'on ne me donne jamais « sujet de l'exercer ou bien de ce que l'expérience m'a « prouvé que l'autre voie est la meilleure. »

Quand elle était obligée de reprendre une sœur, elle commençait par la convaincre de ses torts et lui montrer

se relever pour venir me visiter dans le mien, ce qu'elle faisait aussi pour toutes les autres. » Dép. de la Mère Anne de la Trinité, n° 70.

(1) Ribera. — Yepes.

qu'elle méritait d'être châtiée, afin que la correction fût ensuite reçue avec plus de fruit (1).

Elle adaptait, du reste, à merveille sa conduite aux besoins particuliers des âmes. Tantôt encourageant par un sourire la pauvre coupable qui venait avouer une infraction au silence, une vivacité, un oubli, tantôt arrêtant sur les lèvres une parole indiscrete, inutile, qui allait en sortir; éprouvant, consolant, relevant selon les nécessités du moment, elle devenait sévère devant l'orgueil, elle ne pardonnait point aux excuses; au contraire, voyait-elle, après une réprimande, la sœur confuse, repentante, s'humilier à ses pieds, elle reprenait aussitôt avec elle un air gracieux et l'assurait que la faute était oubliée. Que ne pouvons-nous citer ici tous les témoignages de ses filles? Elles aiment à dire comment leur sainte Mère avait reçu le don de lire au fond de leurs cœurs. L'une d'elles désirait partir en Fondation et cachait bien son envie; Thérèse la rencontre, la regarde de son doux et pénétrant regard: « Non, ma fille, lui dit-elle, vous ne sortirez jamais d'ici; n'y pensez point. » Une autre fois, à la même religieuse: « Ma pauvre fille, combien vous aurez à souffrir plus tard! » et elle lui indiqua ce qu'elle devrait faire pour supporter ses épreuves selon la volonté du Seigneur, épreuves qui survinrent comme elle l'avait annoncé (2).

(1) « Notre sainte Mère avait l'habitude de dire qu'avant de châtier une personne, il faut lui persuader qu'elle le mérite, pour qu'elle reçoive comme il convient le châtiment: aussi quand elle châtiait ou reprenait, c'était toujours avec beaucoup de douceur. » Déposition de la Mère Marie de Saint-Joseph. *Inform.*, n° 68.

(2) Dép. de la Mère Anne du Saint-Sacrement.

Elle rendait compte de leurs peines intérieures à celles qui ne savaient comment les définir, et, au moment où ces peines devenaient plus accablantes, une prière de la sainte Mère les en délivrait. Après trois années passées dans un martyre intime dont Dieu seul et Thérèse avaient le secret, une religieuse vint se jeter tout oppressée aux pieds de sa Mère sans lui parler autrement que par ses larmes : il lui semblait impossible d'endurer plus longtemps de telles angoisses : « Courage, mon enfant, lui dit Thérèse ; je communierai demain pour vous et j'espère que Notre-Seigneur viendra bientôt à votre aide. » « Le lendemain, dépose la sœur, j'étais délivrée de mes peines et jamais depuis je ne les ai ressenties. Une autre fois, elle me rencontra au sortir de la messe et me demanda : Comment va votre âme aujourd'hui ? — Bien, ma Mère, grâce à Dieu. — Bien, ma fille ? mais dites-moi quelle pensée-vous a troublée durant le réfectoire ? Je rentrai en moi-même et je reconnus la vérité de ses paroles (1). »

Au plus grand nombre elle découvrait leurs tentations ou les leur épargnait en leur traçant la voie à suivre selon leurs dispositions. Enfin elle portait dans son âme toutes ces âmes bien-aimées qui reposaient en paix sur le cœur de leur Mère, assurées de marcher avec elle vers le ciel.

En dehors de la clôture, sa charité ne cherchait pas seulement de l'exercice dans les actes spirituels de son dévouement pour l'Eglise, les fidèles et les pécheurs. Elle entretenait avec les bienfaiteurs de ses monastères des relations de reconnaissance, avec les pauvres et les affligés des rapports de compassion et de miséricorde. La plus

(1) Dép. de la Mère Inès de Jésus.

légère aumône, le moindre service la rendaient pour toujours l'obligée de ceux qui les lui avaient offerts. « Je vois bien, lisons-nous dans une de ses lettres, que ce n'est pas perfection en moi d'être ainsi reconnaissante. Cela doit m'être naturel : ne me donnât-on qu'une sardine, on ferait de moi ce que l'on voudrait (1). » Elle recommandait chaque jour au Ciel un pauvre homme qui lui avait puisé une cruche d'eau pour l'amour de Dieu, durant l'un de ses voyages (2). Pendant la fondation de Séville, on lui fit présent d'un devant d'autel où le sacrifice d'Abraham était assez mal représenté. Une sœur le trouva de mauvais goût : « L'ange a l'air de prendre la discipline, s'écria-t-elle étourdiment. — Oh ! ma fille, reprit la sainte Mère tout affligée, est-ce là votre reconnaissance pour le don d'un bienfaiteur ? Je ne veux plus entendre de pareilles plaisanteries : ne l'oubliez pas. »

Une personne, qui lui avait rendu de grands services, devint un instrument de douleur pour la maison qu'elle avait aidé à fonder. La Prieure chercha le moyen de se débarrasser de relations devenues pénibles et importunes. « Pour l'amour de Notre-Seigneur, lui écrivit la Sainte, « ne parlez pas de vous débarrasser de ***, quelques peines « qu'il vous cause, puisqu'il n'y a pas offense de Dieu. Je « ne saurais souffrir que nous nous montrions ingrates » envers qui nous a fait du bien (3). »

(1) « Bien veo que no es perfeccion en mi, esto que tengo de ser agradeccida : debe de ser natural, que con una sardina que me den me sobornaran. » Lettre à la Mère Marie de Saint-Joseph, 1578.

(2) *Informations*. Vic. de la Fuente, t. II. — *Boll.*, n° 1307.

(3) Ce personnage n'était autre que le bon Garcia Alvarez. V. Vic. de la Fuente, t. II.

Ce sentiment de gratitude a dicté les pages les plus aimables de sa correspondance : elle ne s'en tenait point du reste aux paroles. Un souvenir gracieux envoyé à propos, une image pieuse, un *Agnus Dei* ou quelque autre petit objet de dévotion allaient souvent exprimer à ses bienfaiteurs l'affection reconnaissante qu'elle croyait mieux traduire par son humble présent que par son langage. Elle inspirait à ses filles les mêmes délicatesses, et plus d'une fois elles reçurent sans doute cette recommandation adressée d'un ton enjoué à la Mère Marie de Saint-Joseph : « Allons, ne soyez pas une petite ingrate. » Ajouterons-nous que la Sainte cherchait surtout dans la prière le moyen de satisfaire aux élans de sa reconnaissance et qu'elle obtenait souvent le centuple dès cette vie à ceux qui l'avaient assistée de leurs dons ou de leur amitié.

Sa charité pour les pauvres, les petits, pour tous les déshérités de ce monde était plus touchante encore. Elle voyait en eux les membres souffrants du Sauveur, son image vivante : elle les vénérât et enviait leur sort. Comme le glorieux pauvre d'Assise, elle avait l'intelligence de la grandeur, de la sainteté de la pauvreté, et l'honora d'abord en la prenant en partage. Les populations indigentes de Castille ainsi que les contemporains de saint François durent se sentir relevées à leurs propres yeux, lorsqu'elles virent la sainte Mère et ses compagnes, comme elle pour la plupart filles de noble race, traverser l'Espagne avec leurs vêtements de grosse bure et les *alpargates* des mendiants. Cette pauvreté religieuse était si chère au cœur de Thérèse qu'elle en voulut faire le grand honneur et le grand bonheur du Carmel, l'héritage sacré qu'il faut implorer à genoux sur le seuil du cloître avant de le fran-

chir (1). Après avoir prononcé le vœu de la garder selon la stricte observance de la première règle, elle mit tous ses soins à rendre son dénûment de plus en plus absolu. Elle se réservait les vêtements hors d'usage par leur vétusté, les alpagates usées et les raccommodait de ses propres mains ; peu lui importait le nombre ou les nuances différentes des morceaux, pourvu que tout fût propre. C'était avec ces vieux habits qu'elle partait en fondation, heureuse de porter partout les livrées du Sauveur. Si elle rencontrait dans un monastère une sœur plus pauvrement vêtue qu'elle-même, elle échangeait sa robe contre la sienne et la sœur toute confuse devait se couvrir, avec une dévotion facile à comprendre, des vêtements de la sainte Mère. Elle épargnait les moindres choses, et tirait parti des objets de rebut. On ne la voyait enfin jamais plus joyeuse que lorsqu'elle manquait du nécessaire ou s'était débarrassée de choses qu'elle considérait comme superflues.

C'était là son premier culte de la pauvreté : elle en avait un autre. Les rigueurs de l'indigence qu'elle aimait pour elle-même, elle les allégeait de tout son pouvoir chez les infortunés. Les faibles ressources amassées par son travail et ses privations allaient adoucir leur misère. Quand elle avait tout donné, elle prenait sur sa nourriture ou se dépouillait de ses vêtements. Un jour d'hiver, dans les rues de Tolède, on la surprit couvrant de ses propres manches les bras nus d'un mendiant (2).

Si les ressources matérielles lui manquaient trop sou-

(1) « Que demandez-vous, ma sœur ? dit le Pontife à la novice qui implore la grâce de recevoir l'habit. — La miséricorde de Dieu, la pauvreté de l'Ordre et la compagnie des sœurs. »

(2) Dép. de la Mère Isabelle de Jésus. — *Boll.*, n° 1231.

vent pour suivre les élans de sa charité, elle avait du moins dans son cœur un trésor inépuisable de compassion et le déversait sans mesure. Les malheureux, les affligés, les méprisés du monde trouvaient toujours près d'elle l'accueil auquel leur souffrance leur donnait droit. Un jour, une pauvre femme se présentant au monastère de Salamanque vers l'heure de midi, demanda la sainte Mère. Thérèse commençait son repas, après le jeûne du matin que ses infirmités lui rendaient très-pénible, et les sœurs la prièrent d'achever de dîner avant d'aller au parloir. « Cette femme attendra bien un peu, lui dit-on. — Non, non, mes filles, elle est dans la peine, je suis pressée moi-même d'aller lui parler, car ma meilleure nourriture, c'est de consoler une âme affligée (1). »

Si elle avait des prédilections plus vives encore, c'était envers ceux qui l'avaient offensée : « Pour jouir des bonnes grâces de la Mère Thérèse, disait à ce propos Mgr Alvaro de Mendoza, il faut lui dire des injures ou lui faire de la peine (2). » Rien n'était plus vrai. Il suffisait qu'on la calomniât, qu'on essayât de lui nuire ou de nuire à ses maisons pour obtenir de sa part une reconnaissance toute particulière. Elle parlait avec de grands égards de ces personnes, les excusait si on les accusait en sa présence et prenait plaisir à mettre en évidence leurs bonnes qualités. Elle allait plus loin : elle épiait l'occasion de leur être agréable, de se ménager une rencontre qui lui permît de leur témoigner son affection et son bon vouloir. Aussi, bien que le démon, grand ennemi de ses œuvres, lui ait suscité plus d'un adversaire pendant sa vie, pas un seul

(1) *Boll.*, n° 1233.

(2) *Boll.*, n° 1231.

ne put lui résister, et tous, vaincus par sa charité, devinrent tôt ou tard ses protecteurs ou ses meilleurs amis.

Voilà sainte Thérèse ! Ainsi nous la dépeignent ses filles, dans leurs témoignages, ainsi nous la présentent les Actes de la Canonisation : nous venons de les parcourir rapidement. Sans doute, si l'on veut avoir une idée complète de la grande Sainte, au tableau de ses vertus acquises ou du moins développées sous la double action de la grâce et de ses efforts persévérants, il faut joindre le souvenir des faveurs extraordinaires qui versèrent tant de lumière et de gloire sur sa vie intérieure, et se rappeler que son âme, enrichie des grâces gratuites de l'Esprit-Saint, reposait sur les plus hautes cimes de la contemplation parfaite, plongeait souvent dans l'avenir un regard prophétique (1) ; que sa prière ouvrait le ciel et en obtenait des miracles ; qu'elle portait enfin dans son cœur, depuis vingt-trois ans, la mystérieuse blessure du Séraphin. Il faut encore dans une autre sphère admirer en elle, « réunies par une rare bénédiction du Créateur, l'intelligence lumineuse, l'imagination vive, la sensibilité ardente, ces trois grandes puissances en harmonie et s'élevant à leur plus haute force (2) » ; « il faut saluer le génie descendu sur une intelligence de femme par le don le plus éclatant qui se puisse rencontrer (3) » ; et reconnaître dans son cœur « le cœur le plus noble, le plus pur, le plus ardent, le plus tendre, le plus fort que femme ait jamais eu (4). » Mais ces grandeurs, ces beautés sublimes, ne furent devant

(1) *Boll.*, nos 1329-1332

(2) Mgr Dupanloup.

(3) (*Ibid.*)

(4) R. P. Souaillard.

Dieu que « l'enchâssure du diamant » et ce diamant lui-même, c'est lui dont nous voulions regarder de près l'éclat, la pureté limpide, en considérant non plus la Fondatrice, le docteur mystique, l'admirable écrivain, mais uniquement la Sainte.

Nous terminerons par un dernier mot : « Ma Mère, lui demandait un jour une jeune religieuse, ma Mère, je voudrais être une sainte ; dites-moi, je vous en prie, ce que je dois faire pour le devenir ? — Ma fille, répondit Thérèse, nous partirons bientôt en fondation : je vous emmènerai avec moi et je vous l'apprendrai. » La semaine suivante ; elles partirent, et plusieurs mois passèrent dans les peines, les fatigues, l'isolement, les tribulations. La pauvre sœur souffrit d'abord en silence, puis, trouvant l'épreuve trop longue, elle s'en plaignit doucement à sa Mère. « Ne m'avez-vous pas demandé de vous apprendre à être une sainte ? lui dit Thérèse : ma fille, c'est ainsi qu'on le devient ; les peines supportées pour l'amour de Dieu sont le vrai chemin de la sainteté (1). »

Si ce chemin fut celui de sainte Thérèse, à qui est-il fermé ?

(1) Déposition de la sœur Isabelle de Jésus.

CHAPITRE XXXII.

Derniers Jours et Mort de la Sainte.

Il tardait à la sainte Mère de se dérober à la vénération dont elle était l'objet dans Burgos et de rentrer dans le calme, l'obscurité de sa chère retraite d'Avila. Elle souffrait beaucoup, et son mal, dit tristement la sœur Anne, était le mal de la mort. La fièvre ne la quittait plus ; elle se traînait, épuisée, de sa cellule au cœur ; ses filles suivaient d'un regard plein de larmes sa démarche tremblante ; mais, sous ces défaillances de l'enveloppe terrestre, sa grande et belle âme rayonnait d'un éclat toujours croissant. La douce majesté de son visage, l'énergie extraordinaire de toute sa conduite, la paix, la sainte joie que l'on respirait en quelque sorte près d'elle, révélaient l'approche du ciel. Il y a vraiment dans ses derniers jours, dans ses dernières paroles et ses derniers actes quelque chose de la force divine des derniers moments du Sauveur. La douleur achève de briser les fibres les plus sensibles de son être ;

elle laisse clouer son corps, son cœur, son âme à la croix, et de là, calme, triomphante, élevée au-dessus d'elle-même, elle ne voit plus que Dieu et ses enfants : ceux-ci pour embrasser d'un regard de mère leurs besoins spirituels et leur laisser dans ses dernières lettres comme un testament d'une incomparable vigueur ; Dieu, son Bien suprême et son Tout, pour s'envoler vers lui avec l'ardeur des désirs de sa petite enfance, accrue par soixante années d'attente et les immenses progrès de son amour.

Avant de quitter Burgos, six jours après l'inondation, d'une main fiévreuse et brûlante, mais avec une parfaite sérénité d'âme, elle écrit à la Mère Anne de Jésus une lettre de réprimande que l'humilité de la coupable nous a heureusement conservée. La Mère Anne, dans sa fondation de Grenade, s'était laissée entraîner par son ardeur à de vraies indiscretions. Elle avait voulu aller trop vite et monter trop haut : un beau couvent, une Communauté choisie dont elle était la reine, une sorte de célébrité attachée à son nom éblouissaient déjà Grenade et y mettaient le Carmel en vogue. Les novices se présentaient en foule ; en quelques semaines, on ne compta pas moins de deux cents prétendantes (1) ; mais la Mère Anne trouva que les unes manquaient de vertu, les autres de talents ; elle ne reçut personne et continua de vivre aux dépens des bienfaiteurs avec ses religieuses amenées de Véas. Est-ce ainsi que la sainte Mère entend une fondation ? Est-ce cet éclat extérieur qu'elle veut pour ses filles ? Comment Anne de Jésus, sa coadjutrice, sa confidente, son amie, Anne, la colonne du Carmel, comment a-t-elle

(1) V. Fondation de Grenade racontée par la Mère Anne de Jésus.

pu tomber dans une telle erreur ? Il faut une leçon sévère : Thérèse n'hésite point à la donner, quoi qu'il lui en coûte. Elle signale à cette fille bien-aimée son défaut de prudence, son indélicatesse envers ceux qui l'assistent, son manque d'égards envers de pauvres sœurs qu'elle a renvoyées jusqu'à Villeneuve, sa partialité pour celles qui semblent lui être le plus dévouées ; elle se plaint surtout de son peu d'obéissance envers le Père Provincial ('). Puis, sur le ton d'une mère qui prie et d'une supérieure qui ordonne :

« Pour l'amour de Dieu, ma fille, je vous le demande,
 « songez que vous élevez des âmes pour être les épouses
 « du Crucifié ; crucifiez-les donc afin qu'elles n'aient pas
 « de volonté et ne s'abaissent point à des enfantillages (2),
 « car c'est chose bien étrangère à l'esprit d'une vraie
 « Carmélite qu'un attachement quelconque, de quelque
 « genre qu'il soit, quand même ce serait pour sa Prieure.
 « C'est toujours une entrave. Dieu veut ses épouses libres
 « et liées à lui seul... O véritable esprit d'obéissance, dès
 « que le Seigneur te donne quelqu'un pour tenir sa place,
 « tu te soumets sans réserve et sans répugnance... Et

(1) Gran indiscrecion... terrible descomedimiento, etc. Nous n'examinerons pas si la Vénérable Mère Anne de Jésus eut réellement les torts que la Sainte lui impute. C'est une des règles du Carmel de ne se point excuser quand on est repris sans sujet. Si Anne de Jésus ne s'est point excusée, il ne s'ensuit donc pas qu'elle était coupable. Dieu permit peut-être que Thérèse, très-éloignée de Grenade, fût mal informée pour écrire cette lettre si remarquable qui, dans tant d'autres circonstances, peut trouver son application. Les Bollandistes disculpent presque entièrement la Mère Anne de Jésus, nos 946 et suiv.

(2) Por El pido a V. R. que mire que cria almas para esposas del Crucificado: que las crucifique en que no tengan voluntad, ni anden con ninerías.

« qu'est-ce encore que cette autre chose, ma chère Mère ?
 « Comment se fait-il que parmi vous on se mette en peine
 « d'observer si le Père Provincial vous appelle présidente,
 « ou Prieure, ou Anne de Jésus ? Il est clair que, si vous
 « n'étiez pas à la fête de la Communauté, il ne s'adres-
 « serait pas à vous. Vraiment c'est une honte pour moi
 « de voir mes filles donner tant d'attention à de si misé-
 « rables petites choses. Et après cela on vante votre
 « valeur... Ah ! que le Seigneur daigne rendre mes
 « Carmélites bien humbles et bien obéissantes. Toute
 « vaillance, sans ces vertus, n'est qu'une source d'imper-
 « fections, et la soumission n'enlève point le courage. »

En humiliant sa fille, la Sainte s'humilie encore la première : « Vous avez, je le sais bien, beaucoup de difficultés
 « au début ; ne vous en étonnez point : une si grande
 « œuvre ne peut se faire sans peines et ces peines auront
 « leur récompense. Plaise à Dieu que les imperfections
 « dont je me rends coupable, pour ma part, dans ces
 « fondations, ne me rendent digne d'être plutôt châtiée
 « que récompensée. J'en ai toujours la crainte. » Elle
 résume enfin la lettre entière dans le *viriliter agite* de
 l'Écriture ; elle ne veut pas de fausse valeur parmi ses
 filles, mais la vraie force de la vertu : « Agissez, leur dit-
 « elle, en hommes de cœur et non comme de petites
 « femmes (1). »

La Sainte ne sortit point de Burgos aussi vite qu'elle le pensait : les négociations se rouvrirent pour la fondation de Madrid, et, malgré son épuisement, Thérèse était décidée à l'entreprendre, si on le lui permettait, au lieu de rentrer

(1) ... como varones esforzados, y no como mujercillas. Burgos, 30 Mai 1582.

à Avila. Les mois de Juin et de Juillet se passèrent sans amener de solution ; le cardinal de Quiroga n'attendait, disait-il, que le retour du roi pour ouvrir les portes de la capitale aux Carmélites. L'affaire traînant en longueur, la Sainte, toujours plus souffrante, disposa enfin son départ. On approchait de l'époque de la profession de Thérésita qu'elle ramenait avec elle, afin de recevoir ses vœux au premier couvent de Saint-Joseph. La chère enfant réalisait toutes ses espérances : avec la naïveté de son âge et un cœur brûlant de ferveur, elle servait le divin Maître, elle l'aimait comme sa tante voulait le voir aimé et servi au Carmel. « Priez pour Thérésita, écrit-elle aux autres « monastères ; c'est vraiment une petite sainte et elle « soupire après l'heure d'être professe. Que Dieu la sou- « tienne de sa main. Demandez-lui les grâces dont elle a « besoin, car, si bonne qu'elle soit, elle est bien jeune (1). »

Les adieux de Burgos eurent quelque chose de plus touchant encore que de coutume. Malgré la souffrance intime qui accompagnait toujours l'heure de la séparation, Thérèse dominait d'ordinaire sa tristesse et l'offrait en silence à Notre-Seigneur, sans accroître la douleur de ses filles par l'épanchement de la sienne. Cette fois, moins maîtresse d'elle-même, ou plutôt sous le poids d'une émotion plus vive, elle s'attendrit visiblement, et, lorsqu'au dernier instant, la Prieure, la Mère Thomassine-Baptiste, puis ses religieuses, voulurent saisir sa main et la baiser, elle les laissa faire, contre son habitude, et leur dit à chacune les paroles les plus tendres.

Avec Thérésita, la sainte Mère prit pour compagne sa

(1) Burgos, 6 Juillet, 14 Juillet 1582. Anque es bonita, es nina en fin.

fidèle infirmière, sœur Anne de Saint-Barthélemy, et partit aux derniers jours de Juillet. La Fondation de Madrid étant différée, elle eût désiré se rendre sur-le-champ à Avila. Les ordres du Père Provincial modifièrent ses plans ; il lui écrivit de s'arrêter d'abord à Palencia où la Mère Isabelle de Jésus avait obtenu de la garder un mois. Cette Mère Isabelle n'était autre que l'ancienne novice de Salamanque qui chantait avec tant d'âme son beau cantique sur « la peine de vivre sans Dieu ». Placée à la tête du monastère de Palencia, elle le gouvernait avec une sagesse dont Thérèse eut la joie de constater de près les heureux effets. La jeune Prieure l'entoura des soins délicats de sa piété filiale ; elle lui avait préparé, à l'abri des ardeurs du soleil d'Août, une cellule bien fraîche où la sainte malade se trouva mieux qu'elle ne l'avait été depuis longtemps (1).

Thérèse consacra ces jours de repos à la correspondance et aux affaires des autres couvents. Jamais elle n'avait été plus précise dans ses décisions, plus ferme dans ses avertissements, bien qu'elle y joignît encore la délicieuse amabilité qu'elle mêlait à toutes choses. Elle insiste sur l'esprit d'abnégation, sur l'élévation de sentiments, de vues, de pensées, qui doit faire le fond de la vie de ses filles. Pas de petitesesses, leur reedit-elle, point d'enfantillages (2) ; et ce qu'elle entend ainsi, ce serait un dernier reste d'attachement humain aux misères qui captivent le cœur des grands comme des petits du monde. Elle leur recommande l'amour joyeux de la pauvreté (3), la recon-

(1) Palencia, 3 Août 1582.

(2) Palencia, 6 Août 1582.

(3) Palencia, 9 Août 1582.

naissance envers Dieu, la sainte allégresse du cœur. Pour une faveur obtenue, « faites une procession, écrit-elle, et chantez quelque chose au Seigneur en action de grâces ». Elle n'oublie pas non plus ses bienfaiteurs d'ici-bas. Fidèle jusqu'à la fin aux devoirs de l'affection, elle charge la Mère Thomassine-Baptiste de la remplacer près de ses dévoués amis de Burgos. « Il faudrait me servir d'une « autre main que la mienne pour m'acquitter envers eux, « dit-elle. Puisque je n'écris pas à mon cher docteur (le « licencié Aguiar), il comprendra que c'est bien manque « de temps. Offrez-lui toutes mes amitiés... Ayez toujours « soin de me rappeler au souvenir de nos amis ; quand « je ne vous le dirais pas, je vous autorise à le faire « cependant en mon nom. » Quelques jours après, elle ajoute : « Je vous ai déjà priée de leur offrir mes compli- « ments ; aujourd'hui je vous donne procuration de leur « dire de ma part tout ce qu'il vous plaira : ainsi vous ne « mentirez pas. Dites en particulier au docteur Aguiar « que je me trouve fort mal de ne plus le voir et que sa « lettre m'a fait grand plaisir. »

Mais ses filles ont toujours la première et la meilleure part de son cœur : elle les aime de plus en plus et de plus en plus pour Dieu seul. C'est avec un redoublement de tendresse qu'elle leur envoie son salut et son adieu habituel : « Jésus soit avec vous, ma Mère, et qu'il fasse « de vous une sainte, une grande sainte. Que ce Dieu de « bonté vous conserve à mon affection : qu'il vous sou- « tienne de sa main... Je le supplie de vous garder dans « son amour et de vous sanctifier autant que je le désire. » « Que Notre-Seigneur vous comble de grâces, leur dit-elle encore, et qu'il vous donne des forces pour sup-

« porter avec courage les épreuves qu'il vous envoie...
 « Ecoutez-moi, ma fille : il vous traite comme une âme
 « forte ; bénissons-le de tout. Il m'en coûte bien , je vous
 « l'assure , de m'éloigner de votre maison et de vous en
 « particulier (1). »

Les semaines passèrent vite à Palencia au milieu de ces occupations. Aux derniers jours du mois d'Août, sous le poids d'une chaleur accablante, Thérèse poursuivit son voyage et arriva péniblement à Valladolid. « Dieu voulut que toute la route ne fût plus qu'un enchaînement de douleurs, » raconte la sœur Anne de Saint-Barthélemy.

A Valladolid, ces douleurs pénétrèrent au plus intime du cœur de la sainte Mère. Elle croyait y prendre, comme à Palencia, quelques jours de repos ; elle se réjouissait de s'entretenir encore une fois de Dieu, des âmes, du bonheur du Carmel, avec sa nièce, la première pierre des Fondations, la vive et généreuse Marie-Baptiste : or, elle trouva celle-ci préoccupée, agitée par les mauvaises raisons qu'un avocat lui avait fait entendre au sujet de l'héritage de Laurent de Cepeda. La Prieure, oubliant un instant sa dignité et son dénûment de Carmélite, épousa les intérêts de sa famille et prétendit les soutenir même contre sa Mère ! L'avocat d'abord, en personne, insulta notre Sainte qui l'écouta d'un air paisible et lui répondit avec bonté : « Dieu vous rende, Monsieur, la grâce que
 « vous me faites (2). » Insensible aux insolences d'un étranger, elle ne put l'être de même aux reproches d'une fille, et, quand elle entendit Marie-Baptiste l'accuser à

(1) A la Prieure de Burgos, 27 Août 1582.

(2) *Boll.* n° 1012.

son tour de porter préjudice aux enfants de Laurent, elle savoura en silence toute l'amertume de ces plaintes injustes, elle en souffrit douloureusement. Qui donc aimait plus qu'elle le jeune don François? Ne lui avait-elle pas servi de mère, depuis qu'il était orphelin? Si elle soutenait le testament de Laurent, c'était assurément bien moins pour donner au couvent de Saint-Joseph une chapelle de plus que pour accomplir fidèlement les dernières volontés de son frère, pour lui assurer, ainsi qu'à ses descendants, le perpétuel secours des prières du Carmel et attirer sur la tête des jeunes héritiers les bénédictions promises par le Seigneur à ceux qui honorent la mémoire d'un père. Ces raisons de foi ne furent comprises ni par la Mère Marie-Baptiste, ni par la belle-mère de François de Cepeda, dona Béatrix de Castilla, instigatrice de ce triste démêlé. La Sainte essaya en vain de leur ouvrir les yeux :

« Il me semble, Madame, écrit-elle à dona Béatrix, que, « lorsque je vous ai suppliée d'interrompre notre corres- « pondance, ce fut seulement au sujet de ces affaires. Ce « serai de ma part une folie de vous dire que je ne reçois « pas vos lettres avec plaisir, quand j'y attache tant de « prix. Ce qui m'afflige beaucoup, c'est que vos lettres « me parlent de choses qu'en conscience je ne puis faire, « et selon bien d'autres qui pensent comme moi, François « lui-même ne les ferait point sans manquer à l'honneur. « Comme on vous dit le contraire, je comprends que vous « doutiez de ma bonne volonté : cela m'est bien pénible et « je ne puis vous exprimer mon envie de voir toutes ces « choses terminées. Plaise au Seigneur d'en disposer de « la manière qui doit lui procurer le plus de gloire, comme « vous le désirez vous-même. Jamais, même par un premier

« mouvement, je n'ai souhaité autre chose. Que Notre-
 « Seigneur nous épargne les procès, car c'est chose terrible,
 « et qu'il vous conserve de longues années, Madame, pour
 « le bonheur de vos enfants. »

Dona Béatrix de Castilla restant inflexible, la sainte Mère préféra les arrangements les plus onéreux au bruit d'un procès ; elle s'en remit à Dieu du soin de remplir tôt ou tard les intentions de don Laurent. « Si l'on ne m'en
 « eût fait un devoir, lisons-nous dans ses lettres de cette
 « époque, il y a longtemps que j'aurais tout abandonné.
 « J'éprouve une telle répugnance à me mêler de rien!...
 « Oh ! que tout cela m'a fatiguée et me fatigue encore !
 « Vous seriez effrayées, mes filles, si vous étiez témoins
 « des peines que j'endure ici et des affaires qui me
 « tuent (1). »

Ces derniers mots, tracés par la main de sœur Anne de Saint-Barthélemy, au nom de la Sainte, révélèrent peut-être plus clairement ses souffrances que Thérèse ne l'eût désiré : en réalité ils n'exagéraient rien, et le fond amer du calice, c'était l'attitude inexplicable de la Mère Marie-Baptiste devant sa tante, d'où résultait pour Thérèse un perpétuel brisement de cœur. En même temps, des soucis non moins pénibles achevaient de tresser sa couronne d'épines. On accusait près d'elle le P. Gratien de s'écarter de la règle et de porter, dans le gouvernement, un amour de sa personnalité qui le faisait éloigner de lui les religieux de mérite, voyant en eux moins des auxiliaires de ses bonnes œuvres que des rivaux de son autorité. Ce reproche sans fondement n'était qu'un cri d'envie, la sainte Mère

(1) Valladolid, Août et Septembre 1582.

le savait bien ; mais elle savait aussi que trop souvent les natures éminentes rencontrent là l'écueil de la faiblesse humaine, et, plutôt que d'exposer le P. Gratien à s'y heurter un jour, elle eut le courage de lui crier : Prenez garde. Cet avertissement lui coûta plus que tous les autres : de quel respect, de quelle délicatesse elle l'enveloppa cependant !

« Je sais bien, lui dit-elle (1), qu'il n'en est rien : mais, « comme le Chapitre approche, je vous prévient du bruit « qui circule, car je ne veux pas que l'on puisse se « plaindre de vous en quoi que ce soit, même à tort. » Puis elle reprend bien vite devant lui sa place de fille et de sujette, ainsi qu'elle aime à se nommer, et lui expose en détail l'embarras où la mettent les Carmélites de Salamanque. La Prieure, poursuivie des tracasseries de son propriétaire incommode, Pierre de la Vanda, voulait acheter une maison prêtée provisoirement aux jeunes religieux Carmes, étudiants de l'Université. Elle avait amené leur Recteur à entrer dans ses vues ; celui-ci, pour contenter les Carmélites, était prêt à transférer son collègue dans une demeure à peine réparée et encore humide. La sainte Mère en appelle au Provincial :

« Que de choses j'aurais à vous dire, mon Révérend Père, « sur l'affaire de Salamanque qui m'a donné de bien mau- « vais moments ! Plaise à Dieu d'y porter remède ! » Et caractérisant d'un mot énergique, avec sa franchise ordinaire, le tort de l'une de ses filles le plus aimées, elle poursuit : « Je n'y comprends rien. Elle est tant « femme, notre Prieure, qu'elle négocie ni plus ni

(1) Valladolid, 1^{er} Septembre 1582.

« moins comme si elle avait votre permission (1).
 « Au Recteur, elle dit que ce qu'elle fait, c'est par mes
 « ordres, bien que je n'aie jamais compris ni voulu qu'elle
 « achetât cette maison; à moi, elle me fait entendre que
 « le Recteur agit comme vous le lui avez ordonné. Il y a
 « en ceci quelque trame du démon : je ne sais sur quoi
 « cette pauvre Mère se fonde, car elle est incapable de
 « mentir. Je croirais volontiers que sa grande envie d'ac-
 « quérir la maison lui trouble un peu le jugement...
 « Tenez, mon Père, souffrez que je vous donne un avis :
 « c'est de ne jamais vous fier à des femmes, même à des
 « religieuses, lorsque vous leur verrez de la vivacité dans
 « leurs désirs, car leur envie de réussir leur fera imaginer
 « cent mauvaises raisons qu'elles croiront admirables.
 « Que nos sœurs de Salamanque achètent donc, comme
 « des pauvres qu'elles sont, une petite maison, et qu'elles
 « y entrent humblement, au lieu de s'endetter pour en
 « avoir une grande... Un autre inconvénient, si elles
 « allaient dans la demeure en question, c'est qu'il faudrait
 « faire passer de suite vos étudiants dans les bâtiments
 « neufs de Saint-Lazare et ce serait assez pour les tuer.
 « J'écris au P. Recteur de n'y point consentir... Il ne
 « s'est laissé gagner qu'à force d'importunités de la part
 « de la Mère Prieure, et encore je sais par le frère Jacques,
 « arrivé hier de Salamanque, que ce Père a eu ensuite
 « du scrupule et qu'il s'en est confessé. Ne soyez pas in-
 « quiet des huit cents ducats que vos religieux doivent à

(1) Es tan mujer que como si tuviera ya licencia de vuestra reverencia ni mas ni menos negocia. — Valladolid, 1^{er} Septembre 1582.

La Mère Anne de l'Incarnation était la cousine de la sainte et une excellente religieuse.

« nos sœurs : je suis bien aise qu'ils ne les aient point
« pour les rendre, afin qu'elles ne les aient pas pour les
« donner comme prix d'achat. »

C'est avec cette vigueur que la douce et sainte Mère mène jusqu'au dernier jour les affaires de ses couvents. Celle-ci ne se termina que deux semaines après, bien peu de temps avant la mort de Thérèse. Le Recteur des étudiants Carmes se rendit près d'elle au monastère d'Albe et voulut plaider la cause des Carmélites. « Après tout, « ma Mère, lui dit-il, ne vaudrait-il pas mieux con- « soler nos sœurs que de les affliger, puisque l'affaire « est faite. — Comment, faite, mon fils, s'écria la Sainte : « non, non, elle n'est pas faite, et jamais nos sœurs ne « mettront le pied dans cette maison. » La suite réalisa la vérité de ces paroles ; les Carmélites, mieux inspirées, achetèrent deux ans après l'hôpital du Rosaire qu'elles ont quitté en 1614 pour s'établir dans le monastère où elles sont aujourd'hui (1).

Le douloureux séjour de Valladolid se termina le 15 Septembre par des adieux qui ne laissèrent rien soupçonner aux religieuses des peines de leur Mère. Sans prendre garde à la froideur mécontente encore peinte sur les traits de Marie-Baptiste, la Sainte se tourna vers ses chères filles pour les bénir :

« Mes filles, leur dit-elle, je pars bien consolée de l'état
« où je laisse cette maison, de votre fidélité à l'obéissance,
« de votre esprit de pauvreté et de la charité qui vous
« unit entre vous. Si vous persévérez ainsi, Dieu sera
« toujours avec vous. Je vous en conjure, qu'aucune de

(1) *Souvenirs du Pays de sainte Thérèse*, p. 242.

« vous ne s'écarte de ce que la sainte règle nous prescrit.
 « Ne remplissez pas vos exercices par coutume, mais avec
 « ferveur et chaque jour avec une perfection plus grande.
 « Soyez des âmes de désir, car le Seigneur tient compte
 « de notre bonne volonté, même quand nous ne pouvons
 « tout accomplir (1). »

Elle les embrassa ensuite les larmes aux yeux ; les sœurs pleuraient et baisaient ses mains, ses vêtements. Seule Marie-Baptiste demeura insensible, impatiente même que cette scène attendrissante prît fin (2), se préparant ainsi d'amers regrets d'un moment d'oubli qu'elle n'eut pas le temps de réparer.

Malheureusement son exemple fut suivi à Médina par la Mère Alberte. Au lieu de l'accueil que Thérèse pouvait attendre de celle qu'elle avait guérie peu de mois auparavant, elle ne rencontra que de nouvelles peines. « Le soir de son arrivée, dit la sœur Anne de Saint-Barthélemy, notre sainte Mère donna un avis à la Prieure sur une chose qui n'allait pas bien. Dieu permit, pour accroître les mérites de sa servante, que la Prieure le prît mal et se retirât aussitôt. Notre sainte Mère passa la nuit dans la tristesse, sans dormir, et, le lendemain matin, nous partîmes de bonne heure (3). »

Quel mystère, dirons-nous avec le dernier éditeur des œuvres de sainte Thérèse (4), dans ces contradictions et ces douleurs redoublées au soir de la vie de notre Sainte. Quel mystère surtout au fond de ces peines venues de deux

(1) *Escritos sueltos*. — Vic. de la Fuente, t. I, p. 529.

(2) *Boll.*, n° 1012. — Récit de la sœur Anne de Saint-Barthélemy.

(3) *Autobiographie* de la sœur Anne de Saint-Barthélemy.

(4) Vic. de la Fuente. *Manuscrit de Julien d'Avila*, p. 357.

religieuses si anciennes et si fidèles ! Jusqu'alors elle n'a recueilli de leur part que des témoignages d'amour ; elles ont été sa consolation dans les jours d'épreuve, son honneur et sa joie par leurs admirables vertus. Et maintenant qu'elle les bénit une dernière fois, avec une tendresse accrue par le pressentiment de sa fin prochaine, leurs cœurs se ferment devant le sien ; sa présence leur est à charge ; une question d'intérêt, un point d'amour-propre étouffent un instant leur piété filiale qui demain se réveillera plus vive que jamais. Oui, mystère et mystère douloureux de la fragilité humaine, mais qui s'explique par rapport à notre Sainte, lorsque nous le sondons sous le regard de Dieu. Le Seigneur se plaisait, avant l'heure suprême, à détacher sa servante bien-aimée de ses plus pures et plus légitimes affections ; il la crucifiait dans la seule région de son cœur qu'il eût toujours épargnée, afin qu'elle mourût comme son divin Maître, rassasiée d'amertume, dans un total abandon.

Au sortir de Médine, au lieu de la route si désirée d'Avila (1), on prit celle d'Albe, avec le P. Antoine venu tout exprès à la rencontre de la sainte Mère pour l'emmenner en cette dernière ville où la réclamait la duchesse Marie Henriquez. Thérèse était si fatiguée, si souffrante, qu'elle ne se résigna pas sans peine à ce nouveau détour ; mais, obéissante jusqu'à la mort, elle n'en laissa rien paraître et suivit le P. Antoine, investi par l'absence du P. Gratien des fonctions de Provincial.

(1) « A la fin de ce mois, s'il plaît à Dieu, je serai à Avila, » écrivait la Sainte dans les premiers jours de Septembre. Elle avait pensé un moment, il est vrai, au voyage d'Albe où les affaires du couvent réclamaient sa présence ; mais sa mauvaise santé et surtout l'époque de la profession de Thérésita l'avaient déterminée à différer et à rentrer de suite au premier couvent de Saint-Joseph.

Le long du chemin, ses maux prirent une gravité alarmante. Une complication, terrible en ce moment, la réduisit à l'extrémité ; défaillante, épuisée, elle se traînait de halte en halte, consolant la pauvre sœur Anne et sa chère petite Thérésita qui pleurait de la voir souffrir. « A la nuit, raconte sœur Anne, nous nous trouvâmes dans un misérable endroit où il n'y avait rien à manger. La Sainte se sentait très-faible ; elle me dit : Ma fille, donnez-moi quelque chose, car je vais m'évanouir. Je n'avais rien que quelques figes sèches. Je les lui donnai ; elle en prit une, quoiqu'elle eût la fièvre. Je remis en même temps à une personne qui se trouvait là quatre réaux pour acheter deux œufs, à quelque prix que ce fût ; mais, quand elle revint me dire qu'avec tout cet argent elle n'avait pu s'en procurer, je jetai les yeux sur la Sainte qui était à demi-morte, le visage livide, et je me mis à pleurer. Il serait difficile de rendre la peine qui me fendait le cœur, en la voyant mourir d'épuisement sans pouvoir la secourir. Mais elle, avec une douceur toute céleste : « Ne pleurez pas, ma fille, me dit-elle, ces figes sont très-bonnes ; beaucoup de pauvres n'en ont pas autant ; c'est Dieu qui permet ceci (1). »

Le lendemain, même disette. On s'arrêta dans un autre village aussi pauvre que le premier et on n'y trouva pour dîner que des herbes cuites avec de l'oignon. Thérèse,

(1) Informaciones, n° 96. Vic. de la Fuente, t. II, p. 122. Ce pauvre petit village était celui de Pénaranda, aujourd'hui riche et bien peuplé. Les Castellans lui reprochent encore la mort de Thérèse : Los de Penaranda mataron la Santa : ce sont les habitants de Panaranda qui ont tué la Sainte. Non seulement les filles de Thérèse ont pardonné au village, rendu jadis inhospitalier par son extrême indigence ; mais elles ont élevé un monastère en ce lieu où commença l'agonie de leur Mère.

incapable de soutenir plus longtemps le jeûne de la veille, en mangea quelques bouchées : une pareille nourriture accrut encore son mal. « L'heure de sa bienheureuse fin approchait, continue la sœur Anne, et le Seigneur l'exerçait de toute façon, ce qu'elle supportait comme le supportent les saints. Moi, je souffrais de ses souffrances, et, comme j'étais moins mortifiée, il fallait qu'elle me vînt en aide. Elle m'assurait qu'elle était contente et qu'elle n'avait pas besoin d'autre chose. »

La duchesse Marie Henriquez, informée de la maladie de la Sainte, envoya une voiture à sa rencontre ; avec ce secours on atteignit Albe, le 20 Septembre, vers six heures du soir. Bien que la duchesse attendît les voyageurs au château, le P. Antoine trouva la sainte Mère trop faible pour l'obliger à gravir la montagne que domine la demeure princière (1). Il la conduisit droit au couvent. Ses filles se jetèrent à ses pieds et la dédommagèrent par l'effusion de leur amour filial des souffrances du voyage ; mais bientôt la prudence arrêta l'élan des cœurs. Une pâleur mortelle couvrait le visage de Thérèse ; voyant qu'elle se soutenait à peine, la Prieure, la Mère Jeanne du Saint-Esprit, voulut qu'elle se mît au lit sur-le-champ. Elle se laissa faire en souriant : « Que je me sens lasse, mes chères
« filles, dit-elle aux religieuses ; il y a vingt ans que je ne
« me suis couchée de si bonne heure. Je bénis Dieu d'être
« tombée malade entre vos mains. »

Le lendemain, levée à l'heure ordinaire, elle entendit la messe, communia et reçut ensuite la duchesse. Elle visita

(1) La duchesse avait obtenu du Provincial la promesse que la Sainte visiterait le château chaque fois qu'elle viendrait à Albe.

même la maison, entretint les sœurs en particulier et accompagna la Communauté aux exercices réguliers. La Mère Jeanne du Saint-Esprit appela néanmoins les médecins : la Sainte leur avoua que tous ses membres étaient brisés de fatigue, et eux, à son épuisement, jugèrent aussitôt son état désespéré (1). Les jours suivants son énergie habituelle lui donna encore la force de se rendre au chœur ; elle recevait la sainte communion, récitait l'office et ne prenait un peu de repos que dans l'après-midi. Le samedi 29, fête de saint Michel, elle se trouva plus mal durant la messe ; elle dut retourner au lit sitôt après avoir communiqué ; mais elle pria ses filles de la conduire dans une autre cellule, parce que la sienne était trop loin du chœur. Elle se fit donc transporter à l'étage supérieur dans une petite infirmerie qui touchait à la chapelle ; de là, une fenêtre, munie d'une grille, permettait de voir le sanctuaire et d'assister au Saint-Sacrifice : c'était l'unique consolation que désirât la sainte malade. Elle ne pouvait trouver de soulagement que dans le doux voisinage du Seigneur Jésus, dans la joie de souffrir près de lui et de mourir sous son regard. Après avoir puisé tant de fois un courage surhumain au pied du tabernacle, après s'y être réfugiée au milieu de toutes les épreuves de son existence, elle

(1) « Le lendemain de notre arrivée à Albe, raconte la sœur Anne, les médecins la trouvèrent si mal qu'ils la crurent perdue. Sacrifice bien dur pour moi, plus grand encore parce que nous étions à Albe et que je ne pouvais me consoler de lui survivre. Sans parler de l'amour que je lui portais et de celui qu'elle me témoignait, j'avais une autre grande consolation : Je voyais très-ordinairement Jésus-Christ dans son âme, et la manière dont il était uni à son âme, comme s'il était dans son ciel. Cette vue me pénétrait de ce respect profond qu'on doit avoir de la présence de Dieu. Vraiment c'était un ciel de la servir. » *Autobiographie.*

voulait encore y chercher l'abri de sa dernière heure pour unir son agonie à l'immolation de l'Agneau divin.

La journée du 29 se passa en oraison. La sainte Mère était calme, silencieuse, bien qu'elle souffrît extrêmement. Autour d'elle, les larmes coulaient ; la sœur Anne, « plus morte que vive », ne la quittait point, multipliant ses soins avec une tendresse touchante, tandis que Thérésita s'effaçait parmi les religieuses et pleurait tout bas (1). Une angoisse inexprimable serrait les cœurs ; le monastère s'enveloppait de deuil, d'un silence plus absolu que de coutume et plein de morne tristesse. Les sœurs se succédaient à l'infirmerie, à l'oratoire, les bras en croix, les yeux levés vers le ciel ; on luttait contre le Seigneur par une prière ardente, tandis que celle qui priait mieux encore que les autres s'abandonnait joyeuse à la volonté divine et saluait déjà l'heure prochaine de sa délivrance.

Pendant la nuit son recueillement devint de plus en plus profond ; on la voyait s'entretenir avec Dieu et l'on apprit ensuite qu'il lui avait fait entendre que le temps du repos était venu (2). Elle n'en dit rien d'abord. Elle parlait

(1) Thérésita disparaît pendant ces journées de deuil. Nous ne la retrouvons que près du lit de mort de sa tante qui lui avait appris sans doute à souffrir comme elle en silence, seule à seul avec Dieu.

(2) Nous avons parlé, t. I^{er}, d'un écrit conservé par la sainte Mère dans son bréviaire qui indique, treize ans à l'avance, l'époque de sa mort. Cet écrit, intelligible pour elle seule, a été certainement altéré ou bien elle l'avait rédigé à dessein de manière qu'elle seule pût le comprendre. A part cette révélation, elle en avait eu plusieurs autres postérieures sur le même sujet. En 1574, sa parente Agnès de Jésus, Prieure au monastère de Médina, lui demandant son âge, la Sainte répondit : « J'ai cinquante-neuf ans » ; et, baissant la voix, comme pour se parler à elle-même, elle ajouta ces mots entendus par la Prieure : « Combien en reste-t-il jusqu'à soixante-huit ? » (*Boll.*, n° 1022). Le P. Mariano dit aux religieuses

peu, répondait par son sourire toujours si doux, si bon aux soins délicats de ses filles comme aux remèdes pénibles imposés par les médecins. Elle préparait son grand départ avec le calme et la simplicité qui présidaient à ses autres voyages. Rien ne révélait ce qui se passait au fond de son âme, si ce n'est la joie contenue de son regard.

Dieu cependant voulut parler pour elle et glorifier son corps avant de laisser la mort le consacrer. Les médecins prescrivirent des frictions d'une huile d'odeur fétide ; à peine l'infirmière eut-elle ouvert le flacon qui la contenait que des exhalaisons détestables se répandirent dans la cellule. A ce moment on annonça la duchesse d'Albe : réclamant comme un privilège de son titre de bienfaitrice l'honneur de devenir la garde-malade de notre Sainte, elle accourait à son chevet. Thérèse, affligée de son arrivée dans un moment si inopportun, en exprima sa peine à l'infirmière. « Couvrez-moi ; couvrez-moi bien, ma fille, lui dit-elle, afin que l'odeur de ces frictions n'incommode point Madame la duchesse. » Marie Henriquez était déjà sur le seuil ; douloureusement émue de l'état de sa sainte amie, elle la serra sur son cœur et l'embrassa plusieurs fois. « Que votre Excellence prenne garde, s'écria Thérèse, essayant de se dégager de son étreinte : elle va se rendre malade, car l'on vient de m'appliquer un remède de bien mauvaise odeur ».

d'Albe qu'il tenait de la bouche de la Sainte que Dieu lui avait révélé huit ans auparavant qu'elle devait mourir dans leur monastère. (*Boll.*, n° 1025) En 1579, malade au couvent de Salamanque, elle reçut les soins dévoués d'un docteur qui prescrivit plusieurs remèdes dans l'espoir de diminuer ses infirmités ordinaires : « Pour trois ans qu'il me reste à vivre, dit-elle, est-ce la peine de prendre toutes ces précautions ? » (*Boll.*, n° 1022).

« Je ne sens rien, répondit la duchesse, si ce n'est un parfum délicieux comme celui de l'eau des Anges, et je craignais, moi, que l'on ne vous fît mal avec des arômes si pénétrants (1). »

En effet, la cellule était miraculeusement embaumée ; seule, Thérèse ne s'en apercevait point. Peu après, une sœur affligée de violentes douleurs de tête vint prier près de son lit ; elle saisit la main de sa Mère et la posa sur son front : le mal la quitta sur-le-champ (2). Le soir, la sœur Catherine-Baptiste, religieuse ancienne et d'une grande vertu, vit une étoile extraordinaire s'arrêter au-dessus de la chapelle du couvent (3). D'autres signes merveilleux, se joignant à celui-ci, semblaient montrer le ciel, incliné vers l'humble monastère, s'entr'ouvrant devant la Sainte.

Le 2 Octobre, dès l'aurore, après une longue nuit d'insomnie et de prière, Thérèse envoya chercher le P. Antoine pour entendre sa confession. Le vénérable religieux la conjura de prier Dieu de la laisser encore quelques années en ce monde. « Mon fils, lui répondit-elle, ne vous affligez point. Je ne suis plus nécessaire ici-bas ». Puis, restée seule avec son infirmière, elle ajouta d'une manière plus précise : « Ma fille, l'heure de ma mort est venue. »

(1) Déposition de la sœur Marie de Saint-François. (Vic. de la Fuente, Informaciones.)

(2) *Ibid.*

(3) « Un soir, peu avant la mort de notre sainte Mère, j'allai prier devant une croix qui se trouvait au milieu de la cour du couvent. Levant les yeux au ciel, je vis une étoile beaucoup plus grande que les autres et très-brillante. Elle s'arrêta au-dessus de la principale tour de l'église. » (Déposition de la sœur Catherine-Baptiste. Informaciones, n° 81. Vic. de la Fuente, t. II, p. 46.)

La pauvre sœur Anne ne put contenir sa douleur, et les alarmes furent au comble dans la Communauté. Les médecins, rappelés autour de la Sainte, non moins inquiets des progrès du mal, s'en prirent au froid de la cellule où elle s'était fait transporter et lui imposèrent un dernier sacrifice : elle redescendit dans la pièce qu'elle occupait auparavant. On tenta de nouveaux remèdes ; on lui appliqua entre autres des ventouses. Plus avide que jamais de souffrances, elle eut peine à en dissimuler son contentement. Elle acceptait tout d'un air reconnaissant, bien assurée que tant de soins n'empêcheraient pas la volonté divine de s'accomplir.

Le 3 Octobre, à la fin du jour, elle demanda le Saint-Viatique. Une sueur glacée baignait déjà son front ; depuis la veille, elle n'avait pu se soulever sur sa couche sans le secours de deux sœurs. Suivant d'un regard calme la décroissance de ses dernières forces, elle voulait, avant d'entrer en agonie, appuyer son cœur expirant sur le cœur du Bien-Aimé. Il était cinq heures du soir ; le soleil baissait à l'horizon ; ses rayons affaiblis jetaient dans la cellule une demi-clarté qui ajoutait une sorte de mystère à la majesté de la scène qu'elle éclairait. On revêtit la Sainte de son manteau et de son voile. Les religieuses apportèrent des flambeaux, des fleurs, les dernières fleurs d'automne, et elles-mêmes, en manteaux de chœur, un cierge à la main, se pressèrent autour du lit de leur Mère, attendant un mot d'adieu, un conseil, un désir, si sacré lorsqu'il sort de lèvres mourantes.

Thérèse priait ; le Saint-Viatique tardant à venir, elle s'interrompit un instant, regarda silencieusement toutes les sœurs, puis, les yeux pleins de larmes, et tendant vers

elles ses mains suppliantes : « Pardonnez-moi, mes filles, « les mauvais exemples que je vous ai donnés ; n'imitiez « pas mes fautes, car je suis une grande pécheresse ; mais « gardez bien votre règle et vos constitutions ; obéissez « toujours à vos supérieurs, je vous le demande pour « l'amour de Dieu (1). »

Des sanglots et des pleurs lui répondirent. La cloche annonça l'entrée du P. Antoine qui apportait le Très-Saint Sacrement. Alors aux accents de l'humilité succèdent les transports de l'amour divin. Malgré l'épuisement où elle est réduite et qui l'empêche depuis deux jours de faire un mouvement, la Sainte se redresse (2), elle s'agenouille sur son lit et en descendrait, si l'on ne s'empressait de la retenir ; son regard s'enflamme : son visage se couvre

(1) Vic. de la Fuente, t. I, p. 529. Dans sa déposition, la sœur Marie de Saint-François, témoin oculaire, dit que la sainte Mère ajouta : « Si vous « gardiez votre règle et vos constitutions avec la ponctualité voulue, il n'y « aurait pas besoin de miracles pour vous canoniser. »

(2) « Au moment où le Très-Saint Sacrement arriva dans sa cellule, notre sainte Mère se souleva, sans l'aide de personne, et se mit à genoux ; elle serait sortie de son lit, si on ne l'avait arrêtée, son visage se couvrit d'une grande beauté, et, tout enflammée du divin amour, avec une vive expression de joie et de ferveur, elle dit au Seigneur des choses si hautes et si divines que l'entendre nous remplit toutes de dévotion. » (Déposition de la sœur Marie de Saint-François.)

« Les impétuositées que l'amour lui causait étaient si grandes, ajoute Yepes, qu'il semblait qu'elle voulait se jeter hors du lit pour recevoir le Saint-Sacrement. Son visage devint si majestueux, si enflammé, si resplendissant, qu'on ne le pouvait regarder. Elle était belle, vénérable et avec une apparence bien éloignée de son âge, mais comme si elle eût été fort jeune. Ayant alors les mains jointes, son esprit embrasé d'amour, la face remplie d'allégresse, ce cygne d'une rare blancheur commença à chanter à la fin de ses jours avec plus de douceur qu'il n'avait fait en toute sa vie. » (Yepes, trad. du P. Cyrien de la Nativité, 1642. Liv. II, ch. XXXVIII.)

d'une céleste rougeur, il resplendit ; tout son être se transfigure, tandis que, d'une voix vibrante, elle s'écrie : « O mon Seigneur et mon Epoux bien-aimé, elle est donc venue l'heure tant désirée ! Il est temps de nous voir. O mon Seigneur et mon unique Amour, il est temps de partir, il est temps que je sorte de cette vie. Qu'elle soit mille fois bénie cette heure bienheureuse et que votre volonté s'accomplisse. Que mon âme s'en aille vers vous, qu'elle s'unisse à vous, après vous avoir si longtemps attendu (1). »

Le P. Antoine déposa sur ses lèvres l'Hostie divine et d'abord elle resta muette, anéantie dans le bonheur de son action de grâces ; enfin elle se souvint qu'elle était sur la terre, qu'elle n'avait pas subi les jugements de « Celui qu'elle avait tant aimé », et les humbles sentiments qu'elle eut toujours d'elle-même mirent sur ses lèvres les cris gémissants du prophète : *Sacrificium Deo spiritus contribulatus: cor contritum et humiliatum, Deus, non despicias. Ne projicias me a facie tua et spiritum sanctum tuum ne auferas a me. Cor mundum crea in me, Deus.*

Elle répéta plusieurs fois ces versets en latin avec une expression touchante, surtout celui-ci : *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicias.* Non, non, mon Dieu, vous ne rejetterez point un cœur contrit et humilié. Et à sa confiance elle ne donnait pour appui que la foi,

(1) Señor mio y Esposo mio ! Ya es llegada la hora deseada ; tiempo es ya que nos veamos ! Amado mio y Señor mio ! Ya es tiempo de caminar ! Vamos muy en hora buena ; cumplase vuestra voluntad ; ya es llegada la hora en que yo salga deste destierro, y mi alma goce en uno de Vos que tanto he deseado ! (Déposition de la sœur Marie de Saint-François.)

les promesses de Notre-Seigneur Jésus-Christ. « Enfin, « mon Dieu, s'écriait-elle, je suis fille de l'Eglise, je meurs « fille de l'Eglise. » C'était le seul titre qu'à cette heure suprême la grande Sainte, la Réformatrice du Carmel osât invoquer devant Dieu. Ni les œuvres admirables de sa vie, ni ses longues souffrances, ni même les prédilections divines à son égard ne l'auraient soutenue devant le souverain juge, si elle n'avait pu lui rappeler avec une humble assurance qu'elle avait toujours été la plus soumise de ses enfants.

« Mes sœurs, dit-elle encore à ses compagnes, je vous « en conjure, demandez à Dieu qu'il me pardonne mes « péchés et j'espère que je serai sauvée par les mérites de « Notre-Seigneur. Ne m'oubliez pas, lorsque je serai en « purgatoire (1). » Le P. Antoine, alarmé de l'ardeur avec laquelle elle parlait, lui ordonna de s'arrêter ; elle se tut aussitôt et rentra dans son recueillement, laissant ses filles baignées de larmes d'attendrissement et de dévotion.

La nuit commença ; de nouvelles défaillances survinrent ; vers neuf heures, la sainte mourante demanda l'Extrême-Onction. Elle aida les sœurs à réciter les psaumes prescrits par la liturgie et répondit d'une voix ferme aux litanies et aux oraisons. Lorsque la cérémonie fut achevée, le P. Antoine s'informa si elle désirait que l'on portât son corps à Avila. Cette question parut l'affliger : « Comment, « mon Père, s'écria-t-elle, est-ce à moi de le décider ? « Dois-je avoir quelque chose en propre, et, par charité, « ne me donnera-t-on pas bien ici un coin de terre ? »

Le reste de la nuit se passa dans d'extrêmes souffrances.

(1) Déposition de la sœur Marie de Saint-François.

Pour toute plainte, Thérèse murmurait doucement le nom du Sauveur, elle appelait Dieu à son aide ou redisait sa continuelle prière : *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicias.*

Aux premières lueurs du jour, sœur Anne de Saint-Barthélemy lui donna du linge blanc et la changea de tout jusqu'aux coiffes et aux manches ; la sainte Mère la remercia par un sourire et lui témoigna sa satisfaction (1) : c'était la parure de ses noces éternelles. Un peu plus tard, le P. Antoine envoya la sœur Anne prendre quelque nourriture ; Thérèse, ne sachant où elle était partie, la chercha des yeux et n'eut de repos que lorsqu'elle la vit revenir. Alors d'un signe elle l'appela près d'elle, lui prit les mains et appuya sa tête sur l'épaule de sa chère infirmière : son cœur reconnaissant voulait lui exprimer ainsi ce que ses lèvres ne pouvaient plus lui dire et l'assurer qu'elle se souviendrait devant Dieu de tant de soins dévoués reçus depuis treize ans (2).

A sept heures du matin, la Sainte se tourna sur le côté gauche, un crucifix à la main, « comme l'on représente Madeleine mourante ; » absorbée dans une contemplation profonde, elle ne parla plus, ne regarda rien, ne donna aucun signe d'attention aux choses extérieures. L'agonie commençait, sans gémissements, sans larmes, sans

(1) Nous avons déjà dit combien sainte Thérèse aimait la propreté, *la limpieza*. Son infirmière nous le raconte à deux reprises. C'était comme le reflet extérieur de la pureté de son âme.

(2) La Mère Anne de Saint-Barthélemy reporte au soir ce récit touchant : ce qui va suivre ne nous permet point de nous accorder en cela avec elle. La mémoire de la vénérable Mère lui manquait quelquefois pour de menus détails de circonstance ou de lieu.

douleurs, paisible et radieuse comme une extase, agonie ineffable entre les bras du Seigneur, en face du ciel qui s'ouvrait enfin. Agenouillées autour de leur Mère, ses filles la contemplaient avec une admiration qui arrêtait leurs larmes. La pauvre petite cellule était devenue le paradis. Une clarté toujours grandissante environnait le visage de la Sainte et se reflétait sur celui de la sœur Anne qui soutenait sa tête (1). Ses traits se revêtaient d'une beauté surnaturelle : c'était l'éclat de la jeunesse avec la calme majesté de la mort. Les rayons lumineux qui couronnaient son front, l'incarnat de ses joues, l'inexprimable joie de son regard, tout en elle était divin : Dieu était là ; on le sentait présent devant son humble et bien-aimée servante qui, au milieu de cette gloire, reposait dans une paix délicieuse. Durant la journée entière, elle ne fit pas un mouvement ni des pieds ni des mains ; aucune contraction pénible ne trahit la plus légère souffrance. Le même doux sourire resta sur ses lèvres ; seulement, de temps en temps, ce sourire s'accroissait davantage et ses traits exprimaient une émotion plus vive, un ravissement plus profond, comme si le Seigneur lui eût dévoilé quelque nouveau mystère, ou que, brisant peu à peu ses liens par l'ardeur de ses désirs et l'intensité de son amour, elle se fût élevée graduellement des ombres de la vie à la lumière éternelle (2). Vers neuf heures du soir,

(1) Déposition de Thérésita. — *Boll.*, n° 1017.

(2) Ribera, Liv. III, Ch. XV. — Après avoir donné les détails que nous venons de reproduire, le pieux évêque de Tarazona s'arrête, ravi lui-même d'admiration, et il l'épanche longuement dans l'âme de ses lecteurs : « Or, qui pourrait déclarer ce qui se passait en ce temps entre cette fidèle Amante et son très-cher Epoux ? Quelles visions, quelles caresses et

« trois légers soupirs s'échappèrent de ses lèvres, si légers qu'à peine put-on les entendre, » si suaves « qu'ils ressemblaient au souffle d'une âme bien absorbée dans la prière, » et elle rendit l'esprit à Dieu (1).

quelles paroles d'amour ! Car, si pendant sa vie Notre-Seigneur s'est tant de fois montré à elle par tant de sortes de visions, qui pourrait douter qu'en ce moment le Roi de gloire ne se fit voir et n'assistât à ce dernier combat, lui donnant mille nouvelles d'allégresse et l'appelant à soi par ces douces paroles : Venez, ma bien-aimée, ma colombe, hâtez-vous, mon amie, car l'hiver de cette vie est déjà passé et les belles fleurs du printemps de mon éternité et de ma gloire commencent à paraître. Qui doute que la Très-Sainte Vierge ne lui fit compagnie avec son glorieux époux saint Joseph, eux qui l'avaient tant favorisée, qui l'avaient tant honorée de leurs visites, assistée dans ses travaux et enrichie des gages de l'amour qu'ils lui portaient. Il y eut des témoins de cette bonne compagnie... » Suit la déposition de la sœur Anne de Saint-Barthélemy dont nous parlerons plus loin.

A ces effusions de la dévotion bien connue de Yepes pour la sainte Mère, nous préférons encore le récit simple et net de la sœur Marie de Saint-François :

« Au matin de la fête de saint François, vers sept heures, notre sainte Mère se coucha sur le côté, un crucifix dans la main, le visage tourné vers les religieuses, et si beau, si enflammé que je ne lui avais jamais vu pareille beauté en toute sa vie ; je ne sais comment ses rides disparurent, bien qu'elle en eût de profondes à cause de son âge et de ses maladies continuelles.

« Elle resta de cette sorte en oraison, avec une grande paix et quiétude, donnant seulement quelques signes extérieurs tantôt de surprise, tantôt d'admiration ; il semblait qu'elle entendit une voix à laquelle elle répondait, mais tout avec une profonde sérénité. Un changement si merveilleux s'était produit dans son visage qu'il nous paraissait comme un astre (luna llena).

« Ainsi demeurant en oraison, joyeuse et souriante, elle passa de ce monde à la vie éternelle. Tout cela je l'ai vu : *todo esto vi.* » Vic. de la Fuente, t. II, p. 392. — *Informations*, n° 24.

(1) Sœur Anne de Saint-Barthélemy achève le tableau de cette bienheureuse mort : « J'étais, nous dit-elle, plus morte qu'envie. La Sainte paraissait si enflammée de l'amour du divin Epoux qu'elle semblait hâter de ses

C'était le Jeudi 4 Octobre (1), fête de saint François. Le Carmel était en pleurs et le ciel en fête. Thérèse de Jésus, « morte d'amour plutôt que de défaillance de nature (2), »

désirs le moment où, délivrée de la prison de son corps, elle pourrait jouir de sa sainte présence. Comme Notre-Seigneur est bon et qu'il voyait mon peu de courage, il m'apparut vers le pied du lit de la Sainte, au milieu d'une troupe d'anges et de bienheureux. Cette très-glorieuse vision dura l'espace d'un *Credo* et changea ma peine en résignation. Je demandai pardon à Notre-Seigneur et je lui dis : Maintenant, ô mon Dieu, quand même vous consentiriez à me la laisser, je ne voudrais pas la priver un instant de toute la gloire que vous lui réservez. A peine eus-je achevé ces paroles que la Sainte expira et s'envola comme une colombe pure dans le sein de son Dieu. »

(1) Cette date est remarquable par la Réforme Grégorienne du calendrier : les dix jours qui suivirent étant supprimés, le lendemain de la mort de sainte Thérèse se trouva le 15 Octobre, ce qui explique pourquoi l'Eglise a fixé sa fête à ce jour. Née le 28 Mars 1515, la Sainte avait donc vécu 67 ans et 6 mois. Dieu l'avait donnée à la terre avec le retour du printemps et le réveil de l'aurore : il la rappelait à lui au soir d'un jour d'automne.

(2) *Intolerabili divini amoris incendio.* (*Bréviaire Romain.* — *Boll.*, n° 1017.) Sainte Thérèse le révéla elle-même au lendemain de sa mort à la Mère Catherine de Jésus, Prieure de Véas. Celle-ci était gravement malade, et, lorsque ses religieuses apprirent la douloureuse nouvelle, on voulut la lui cacher ; mais elle fit appeler le P. Provincial et lui déclara qu'on cherchait en vain à lui taire ce que la Sainte venait de lui apprendre. Elle lui était apparue dans une très-grande gloire et lui avait déclaré que la violence de l'amour divin avait enfin brisé les liens de sa prison terrestre. « Les médecins attribuèrent la mort de notre sainte Mère aux fatigues de son dernier voyage et aux accidents qui suivirent : ces choses aidèrent sans doute à avancer le terme de ses jours. Néanmoins le couteau qui lui en trancha la trame, ce fut une impétuosité d'amour de Dieu, parce que dans tout ce temps qu'elle fut absorbée et ravie, l'espace de quatorze heures, comme nous l'avons dit, elle s'embrasa tellement d'amour par les choses qu'elle voyait et par la joie de ce qu'elle espérait, qu'enfin, sans pouvoir plus résister, elle expira consumée par les divines flammes au milieu desquelles elle avait toujours vécu. » *Hist. Gén. des Carmes*, l. V, ch. I. — Yepes, l. II, ch. XXXVIII.

voyait que, s'il lui avait toujours été doux de souffrir, il lui était meilleur encore de mourir.

La gloire des saints commence à l'heure où, le plus souvent, finissent les gloires humaines. Tandis que les Anges et les Bienheureux saluaient son arrivée et chantaient son triomphe, Thérèse recevait ici-bas les premiers honneurs de la sainteté. Les gémissements de la piété filiale se changeaient en actions de grâces autour du lit funèbre, les larmes du deuil en larmes d'allégresse. Tandis que la pauvre petite Thérésita ne pouvait détacher ses regards du front rayonnant de sa tante, deux religieuses voyaient l'âme de la Sainte s'élever vers le ciel, l'une sous la forme d'une colombe, l'autre sous l'aspect d'un globe de cristal resplendissant (1). La sœur Catherine de la Conception entendait de ravissants concerts, et, levant les yeux, elle apercevait un long cortège de vierges vêtues de blanc qui escortaient la Sainte et l'emmenaient en paradis. Sous la fenêtre de la cellule mortuaire, un arbre desséché depuis plusieurs années et à demi enseveli sous les décombres, se couvrit subitement de feuilles et de fleurs (2). Ce n'était pas assez encore pour l'amour du Seigneur : il voulait que la gloire de l'humble Mère franchît l'enceinte du couvent, et la nuit ne fut que le prélude des merveilles du lendemain.

Les religieuses ensevelirent pieusement le saint corps ; elles le laissèrent revêtu de sa robe de bure et de son manteau blanc : les pieds demeurèrent nus, le visage découvert, les mains jointes serrant le crucifix qu'elle tenait depuis la veille ; on le lui enleva au moment de la des-

(1) Bulle de canonisation. *Boll.* n° 1397.

(2) Déposition de la Mère Cathérine du St-Ange. Bulle de canonisation.

endre dans la tombe. En achevant de lui rendre ces derniers devoirs, une sœur alla sans réflexion se laver les mains : l'eau dont elle se servit resta embaumée. Tous les objets que l'on approchait de la Sainte prenaient le même parfum : c'était l'odeur céleste que l'on avait déjà remarquée à diverses reprises durant sa vie (1) et qui, beaucoup plus pénétrante pendant sa dernière maladie, le devint encore davantage après sa mort, si bien que les religieuses durent laisser la nuit entière la porte et la fenêtre ouvertes, malgré la saison. Le lis, le jasmin, la violette semblaient avoir uni leurs plus suaves senteurs dans cet arôme auquel rien ne pouvait être comparé. Seule, une religieuse, privée de l'odorat depuis plusieurs années, ne partageait pas la consolation de ses sœurs. Elle baisa néanmoins à son tour les pieds de sa sainte Mère et retrouva aussitôt le sens perdu. Une autre, atteinte d'un mal d'yeux très-grave, fut guérie par le contact des mains de Thérèse qu'elle plaça elle-même sur ses paupières. La sainte Mère, en effet, se livrait docilement aux désirs de ses filles; ses membres restaient souples, flexibles; ses bras s'étendaient, se repliaient comme si elle eût été en vie; sur son front d'une blancheur d'albâtre, les nombreuses rides de la vieillesse avaient disparu, et ses lèvres à demi souriantes semblaient chanter avec son âme le cantique des miséricordes éternelles.

Comment détacher ses regards de ce corps bienheureux? Comment rendre à la terre les restes déjà glorieux d'une Mère tant aimée? Les pauvres Carmélites durent

(1) V. Yepes et Ribera. — Un petit enfant de Palencia, après avoir baisé les mains de Thérèse, se jetait émerveillé dans les bras de sa mère en s'écriant : « Oh ! mère, que les mains de cette Sainte sentent bon ! »

hélas! consommer leur sacrifice dès le lendemain matin. Avant l'aurore, toutes les cloches d'Albe annonçaient au peuple le deuil du Carmel, et à ces sons funèbres le peuple répondait d'une seule voix : la Sainte est au ciel (1).

A dix heures, le P. Antoine pénétra dans la clôture avec les Pères Franciscains et le clergé de la ville. On plaça la Sainte sur un brancard recouvert d'un drap d'or et on le transporta près de la porte conventuelle : cette porte s'ouvrit ; les religieuses, revêtues de leurs manteaux de chœur et cachant leurs larmes sous leurs longs voiles noirs, s'agenouillèrent une dernière fois autour de leur Mère. A ce moment, les habitants de la ville, nobles en tête, se précipitèrent en foule sur le seuil de la porte pour baiser les pieds, les mains, les vêtements de la Sainte : tous respirèrent aussitôt le parfum merveilleux : « *Senores*, se disaient-ils les uns aux autres, *esto es cosa del cielo* : c'est chose du ciel. Venez, venez, approchez tous ; venez sentir l'odeur de cette Sainte. » Un pauvre homme, serviteur du couvent, ne put contenir ses transports ; il se mit à battre des mains et à chanter les louanges de Dieu et de sa servante : « Louez Dieu, louez Dieu, s'écriait-il, et dites si les orangers et les jasmins sentent aussi bon que les pieds de la Mère Thérèse (2). » Déjà le cri enthousiaste de la catholique Espagne circulait dans la foule : La Santa! La Santa!

Enfin la porte se referma entre la Mère et ses filles ; les dépouilles de la Sainte furent portées dans la chapelle extérieure, trop petite pour contenir les assistants. La duchesse d'Albe se tenait au premier rang ; près d'elle, son parent,

(1) *Boll.* n° 1034.

(2) Décl. de la Mère Marie de Saint-François.

le marquis de Cerralvo, et d'autres nobles seigneurs; pendant l'office arrivèrent l'évêque de Salamanque, le duc de Huescar et un grand nombre de gentilshommes, de chevaliers, de membres des Ordres religieux. Les regards de la foule, en se détachant du doux visage de la Sainte, se reportaient surtout, avec une respectueuse sympathie, sur Jeanne de Ahumada, entourée de son mari, de ses enfants et de quelques autres parents.

La fondatrice du couvent, Thérèse Laiz, voulut que la cérémonie fût aussi solennelle que possible : on chanta la messe en grande pompe; puis on déposa le saint corps, sans l'ouvrir ni l'embaumer, dans un simple cercueil de bois et on le descendit dans une fosse très-profonde, creusée sous la grille du chœur des religieuses. De peur que la ville d'Avila ne revendiquât ses droits, Thérèse Laiz, pour assurer au couvent d'Albe la possession du précieux trésor, commanda aux ouvriers de jeter par dessus une grande quantité de pierres, de chaux et de terre humide, avant de sceller la pierre sépulcrale.

Le monastère rentra ensuite dans le calme et le silence, tandis que la douloureuse nouvelle se répandait dans toutes les maisons de l'Ordre. Mais au ciel la sainte Mère veillait sur ses filles : compatissante et bonne comme elle l'était ici-bas, elle visita les plus désolées ou celles qui, par leurs paroles ou leurs exemples, pouvaient exercer sur les autres une influence plus considérable. Parmi les innombrables apparitions dont nous avons recueilli le consolant récit, nous n'en citerons que deux ou trois où il nous semble particulièrement reconnaître sa voix.

« Ma fille, dit-elle le lendemain de sa mort à la Prieure
« de Véas, si je jouis de la vue de Dieu, je dois mon bon-

« heur à la pratique des vertus et non aux révélations et
 « aux extases. Que l'on ne fasse pas tant de cas de ces
 « grâces extraordinaires... Celui-là seul sera sauvé qui
 « accomplira la loi et les commandements. »

Quelque temps après, au monastère de Médine, affligée, repentante de ce qu'elle appelait ses résistances à la grâce, tourmentée par la crainte désolante de mettre toujours des réserves au don d'elle-même à Notre-Seigneur, une jeune sœur épanchait ses angoisses dans la prière, lorsque la sainte Mère lui apparut, entourée d'une clarté brillante; elle lui souriait et étendait la main pour la bénir : « Mon enfant, lui dit-elle, votre divin Epoux garde votre volonté pour en user selon la sienne et toujours en vous contredisant. — Ma Mère, s'écria la jeune sœur, c'est trop sublime pour moi qui me sens si faible dans les plus petites choses. — Le Seigneur vous donnera la force, ma fille, reprit la Sainte, au moment où vous y penserez le moins : *souffrir et se vaincre dans les petites choses, c'est le chemin pour se vaincre dans les grandes.* »

Le P. Gratien, resté par la mort de la sainte Fondatrice le premier chef de sa famille religieuse, devait avoir une large part de ses consolations. Thérèse lui apparut à diverses reprises et le prépara aux grandes épreuves qui l'attendaient : « Mon fils, lui dit-elle, si quelque chose pouvait me ramener ici-bas ce serait le désir d'y souffrir plus que je n'ai souffert. » Un autre jour, elle lui adressa ces admirables paroles : « Nous qui sommes au ciel et vous qui êtes sur la terre, nous ne devons faire qu'un en pureté et en amour : nous au ciel en contemplant l'essence divine ; vous dans l'exil en adorant le Très-

Saint Sacrement ; nous en jouissant, vous en souffrant. C'est en cela que nous différons ; mais, plus vous souffrirez en ce monde, plus vous jouirez un jour au ciel : dites-le à mes filles. »

Enfin Thérésita, deux fois orpheline, et sa cousine Béatrix restèrent l'objet des prédilections de leur tante qui, ayant aimé les siens dans le Seigneur, les aima au-delà de la mort. Elle poursuivit Béatrix de ses reproches intérieurs et de ses instances jusqu'à ce que la jeune fille eût dit adieu au monde dont les pentes glissantes menaçaient toujours de l'entraîner. Entrée enfin au Carmel d'Albe, elle n'y connut jamais d'autre regret que « celui de ne pas y être venue plus tôt (1). » Quant à Thérésita, elle prononça ses vœux avec toute la ferveur de son âme innocente, et, dès ce jour, livrée à l'amour de Celui qui l'admettait si jeune aux noces de la croix, elle se laissa immoler avec la douceur et le calme d'un agneau. Sa frêle santé, ses épreuves spirituelles, son immense désir d'atteindre à une perfection dont elle se croyait bien éloignée, attristèrent souvent sa vie sans lui enlever le charme de son caractère ni la naïveté d'enfant qu'elle avait apportée dans le cloître. Thérèse la soutint au milieu de ses peines. « Confuse de se voir en la compagnie des sœurs, et si humble, si anéantie à ses yeux qu'elle se croyait indigne de porter le nom de Carmélite, Thérésita s'affligeait un jour extrêmement, lorsque la Sainte lui apparut, la caressa, l'embrassa, lui témoignant tant d'amour et de tendresse qu'elle la laissa bien consolée (2). » Elle la soulagea de même à diverses reprises en ses maladies ; elle lui apprit à sanctifier ses

(1) Ribera.

(2) *Hist. Gén. des Carmes.*

maux par la patience et lui fit aimer des états intérieurs bien douloureux sans doute, mais très-salutaires, parce qu'ils affermissent l'âme dans l'humilité.

En dehors du Carmel, le Seigneur, admirable dans ses saints, préparait par d'autres prodiges le triomphe éclatant de sa servante. Le jour des obsèques de Thérèse, les assistants avaient demandé aux religieuses d'Albe de leur donner une partie de ses vêtements; son voile, ses manches, ses coiffes avaient été coupés en morceaux; on s'était disputé jusqu'aux brins de corde de ses alpagates. Une religieuse Franciscaine, Marie de Fonseca, eut le bonheur d'obtenir pour elle seule la tunique de laine que Thérèse avait portée pendant ses derniers jours; elle l'envoya aussitôt à la sœur de la duchesse d'Albe, Bernardine de Tolède, alors dangereusement malade: celle-ci s'en revêtit avec une pieuse confiance et guérit sur-le-champ (1). Les autres-habits, distribués en fragments, opérèrent un grand nombre de miracles semblables, attestés dans les témoignages des Actes de la canonisation (2). On remarquait aussi que ces divers objets, si petits qu'ils fussent, conservaient le parfum miraculeux qui s'exhalait du cercueil au moment des funérailles. Ces merveilles jointes aux souvenirs de sa vie, au spectacle de ses œuvres, excitaient la piété, l'enthousiasme populaire qui appelait avec ardeur l'heure d'honorer et d'invoquer solennellement *la santa Madre Teresa*.

(1) *Boll.*, n° 1034.

(2) *V. Pièces justificatives*, p. 477.

CHAPITRE XXXIII.

Canonisation de sainte Thérèse.

Pendant neuf mois, les Carmélites d'Albe veillèrent en silence près du tombeau de leur Mère. Le parfum mystérieux, traversant l'épaisse couche de pierres et de terre sous laquelle reposait le saint corps, embaumait la chapelle et le couvent ; il devenait plus pénétrant le jour des grandes solennités ou aux fêtes des saints que Thérèse avait particulièrement aimés : symbole touchant du parfum de sa prière qui n'avait cessé de monter vers le ciel et avec plus d'ardeur encore quand l'Eglise l'y conviait.

Le 1^{er} Juillet 1583, le P. Gratien arriva au monastère d'Albe ; il venait s'acquitter d'un devoir de piété filiale qu'il lui tardait de remplir en priant sur la tombe de la Sainte. Emerveillé de l'odeur qui s'en exhalait, il interrogea les religieuses ; d'après leurs témoignages et sur leurs instances, il résolut d'exhumer le corps, persuadé que l'on serait témoin de quelque prodige.

Il fallait s'envelopper de mystère : la puissante maison ducale veillait, non sans inquiétude, à la garde du trésor

qu'elle prétendait conserver sous ses murs ; la fondatrice, Thérèse Laiz, avait pris assez de précautions pour montrer qu'elle s'opposerait aussi à l'ouverture du tombeau. Le P. Gratien se chargea donc lui-même de creuser la fosse avec un religieux son compagnon ; ce pénible labeur dura quatre jours entiers. Enfin le 4 Juillet 1583, on découvrit le cercueil, brisé d'un côté, pourri au dedans, rempli de terre et d'eau ; l'humidité avait corrompu les vêtements ; la robe de bure tombait en lambeaux ; le corps même était couvert de mousse, de boue verdâtre, mais absolument intact, la chair douce, blanche, embaumée, flexible comme au jour de sa mort. De plus une huile miraculeuse coulait goutte à goutte de tous ses membres ; les religieuses en recueillirent sur un grand nombre de linges qui gardèrent le même parfum ; sa ceinture de cuir en était imprégnée ; on la lui enleva et l'évêque de Tarazona a déposé, sous la foi du serment, que, vingt-quatre ans après, il vit cette ceinture au couvent des Carmélites de Saragosse, il la prit dans ses mains et constata le double prodige de l'huile que le temps n'avait pas desséchée et de l'odeur délicieuse qu'elle avait conservée.

Tandis que le P. Gratien considérait toutes ces merveilles, les religieuses lavaient le saint corps, l'enveloppaient de vêtements neufs, lui laissant seulement sa tunique de dessous restée intacte ; puis, après avoir couvert de baisers ses pieds et ses mains, elles le déposèrent dans une caisse de bois très-solide ; avant de la fermer, le P. Gratien détacha la main gauche qu'il voulait porter à Avila (1), première mutilation malheureusement suivie de

(1) Le P. Gratien avait dès lors le désir de ramener le corps de la Sainte à Avila et il voulait porter sa main aux sœurs de Saint-Joseph

beaucoup d'autres. On redescendit le cercueil dans la même fosse, mais moins bas, et on le recouvrit simplement de terre.

Le P. Gratien s'éloigna du couvent sans affliger les religieuses par la confidence de ses desseins dont l'exécution était alors impossible. Deux ans après, le 18 Octobre 1585, le Chapitre Général des Carmes Déchaussés se réunit à Pastrana : le P. Gratien pria les Pères d'examiner les raisons graves qui motivaient son désir de ramener les dépouilles de leur Mère à Saint-Joseph d'Avila. Il rappela en premier lieu l'engagement pris envers M^{sr} Alvaro de Mendoza qui n'avait bâti la grande chapelle que pour y réserver le lieu de la sépulture de la Sainte et y être inhumé près d'elle ; M^{sr} Alvaro, de son côté, réclamait l'exécution de cette promesse et son délégué, don Jean Carillo, soutenait sa requête devant le Chapitre. En second lieu, poursuivit le P. Gratien, quels titres la ville d'Albe opposait-elle à ceux d'Avila, pays natal de Thérèse et berceau de sa Réforme, d'Avila où s'était écoulée la plus grande partie de sa vie et où elle revenait mourir, quand la maladie l'avait arrêtée à Albe? Le Chapitre adhéra unanimement aux raisons du P. Gratien et chargea le P. Grégoire de Nazianze de la translation, en lui recommandant de l'effectuer très-secrètement, afin d'éviter un différend avec la maison d'Albe.

Le P. Grégoire partit pour Albe, muni de lettres patentes ordonnant aux Carmélites de se soumettre sans résistance à l'injonction qui leur serait faite. Il donna lecture de ces

jusqu'à ce que le corps leur fût rendu, puis la leur reprendre et la donner aux Carmélites d'Albe. Il confia plus tard cette même main aux Carmélites de Lisbonne qui la conservent encore aujourd'hui.

lettres à la Mère Prieure, et, le 24 Novembre, à 9 heures du soir, tandis que la Communauté rassemblée au chœur récitait l'office de sainte Catherine, il fit ouvrir la tombe sans bruit, en présence seulement de la Prieure, de deux religieuses des plus anciennes et du P. Gratien (1). On trouva le corps de la Sainte dans la même intégrité que la première fois et on constata les mêmes prodiges. Le Chapitre avait ordonné au P. Grégoire de laisser au monastère d'Albe le bras gauche dont le P. Gratien avait déjà retranché la main. Couper la chair en apparence encore vivante de la sainte Mère, c'était, dit le P. Grégoire, l'épreuve la plus effrayante que l'obéissance lui eût jamais imposée. Le Seigneur lui vint en aide : à peine eut-il, d'une main tremblante, approché son couteau de l'épaule que le bras se détacha sans effort, comme s'il eût cueilli un fruit mûr (2).

Les deux Pères sortirent en grande hâte de la clôture, chargés de leur précieux dépôt. Les religieuses, surprises du parfum qui envahissait le chœur, avec plus de force que de coutume, eurent le pressentiment de leur malheur et descendirent à la chapelle de la sépulture où elles ne trouvèrent que la fosse vide et, sur un linceul, le bras d'où coulait un sang vif et vermeil. La Prieure leur raconta ce qui s'était passé, ajoutant que l'obéissance leur enjoignait de garder un silence absolu sur la perte qu'elles venaient de faire.

Tandis que les Carmélites d'Albe acceptaient non sans larmes leur sacrifice, leurs sœurs d'Avila, prévenues d'avance, attendaient avec une indicible émotion les restes

(1) *Boll.*, n° 1041.

(2) Ribera.

de leur Mère bien-aimée. La sœur Anne de Saint-Barthélemy reçut entre ses bras le saint corps ; on crut respecter les désirs de Thérèse en lui abandonnant le soin de le laver de ses mains et de le revêtir d'habits neufs, car l'humidité de la tombe avait de nouveau pourri la robe et le manteau. Cette fois, au lieu de déposer la Sainte dans un simple cercueil, on la renferma dans une longue caisse doublée à l'intérieur de taffetas violet ; l'extérieur était recouvert de velours noir fixé par des clous dorés et garni de cordons de soie et d'argent. De chaque côté deux écussons portaient l'un les armes de l'Ordre, l'autre le très-saint nom de Jésus. Au-dessus de cette tombe, on suspendit une bande d'étoffe sur laquelle on avait broché en or ces simples mots : *La Mère Thérèse de Jésus* (1). Cette châsse fut renfermée dans la salle du Chapitre et le silence imposé aux religieuses de Saint-Joseph comme aux Carmélites d'Albe.

Mais en dehors de la clôture la nouvelle transpirait déjà. Le P. Diégo de Yepes apprit à Madrid que le corps de la sainte Mère, miraculeusement conservé, avait été transporté à Avila. Bien qu'on lui eût confié la chose sous le secret, il crut pouvoir à son tour la communiquer à deux de ses amis, le licencié Laguna, plus tard évêque de Cordoue, et don François de Contreras, Auditeur du Conseil Royal. Tous les trois vénéraient à l'envi la mémoire de Thérèse ; ils résolurent d'entreprendre les premiers le pèlerinage d'Avila pour prier sur son tombeau. La rigueur

(1) « J'ai vu moi-même cette tombe, nous dit Ribera, auquel nous empruntons cette description, et, bien que le corps de la Sainte n'y fût plus renfermé, elle n'avait pas perdu le parfum que ce saint corps lui avait communiqué. » Liv. V, ch. I.

de la saison ne différera pas l'exécution de leur dessein, et, le 31 Décembre 1585, ils arrivèrent chez l'évêque d'Avila, M^{sr} Pedro Fernandez de Temino. Ici nous laisserons parler Yepes lui-même.

« Nous avons obtenu du P. Nicolas de Jésus-Marie, Provincial des Carmes Déchaussés (1), la permission de voir le saint corps, afin de rendre un compte exact au Roi, comme témoins oculaires, des prodiges que nous aurions constatés. Arrivé à Avila la veille de la Circoncision, je communiquai notre projet à l'évêque d'Avila chez lequel nous étions descendus. Il voulut profiter de cette circonstance pour jouir aussi de la vue de ce trésor, caché dans sa propre ville épiscopale, et pour mener avec lui des témoins de considération, entre autres les premiers médecins du lieu et des notaires ecclésiastiques, afin de prendre acte de ce qui serait reconnu.

« Le 1^{er} Janvier 1586, nous nous rendîmes au nombre de vingt au monastère des Carmélites. Les religieuses apportèrent la châsse près de la porte conventuelle; cette porte s'ouvrit devant nous. » On déposa le corps sur un riche tapis (2). « Nous nous mîmes tous à genoux avec le prélat, puis, nous relevant et le front découvert, nous considérâmes la Sainte très-attentivement, non sans pleurer d'attendrissement et d'admiration. Son corps était entier, intact et d'une odeur céleste. Les os étaient si bien joints, les nerfs si bien liés les uns avec les autres qu'il se tenait debout à l'aide du moindre appui. La chair était si souple, si tendre, si flexible qu'elle s'abaissait quand on y mettait le doigt, puis se relevait comme si la

(1) Il venait d'entrer en charge après le P. Gratien.

(2) Ribera.

sainte Mère eût été en vie ; et, bien qu'elle eût conservé son embonpoint, le poids du corps était léger comme celui d'un enfant de deux ans. Les médecins examinèrent toutes ces particularités avec une attention plus vive encore que la nôtre, comme mieux instruits des principes naturels qui engendrent la corruption des morts, et ils nous donnèrent d'amples raisons pour prouver que cette incorruptibilité était absolument miraculeuse (1).

L'évêque d'Avila, profondément ému, félicita les Carmélites de Saint-Joseph de leur bonheur ; il leur enjoignit de conserver le corps de leur sainte Mère comme une relique et de garder avec respect jusqu'au tapis sur lequel on venait de l'étendre. Il défendit aussi sous peine d'excommunication, aux religieuses comme aux autres témoins, de parler de ces prodiges. Mais bientôt le prélat lui-même, incapable de se contenir, s'écriait le premier : « Oh ! quelle grande merveille nous avons vue ! » et il fut obligé de lever sa défense. Le P. Diégo de Yepes retourna promptement à la Cour où il présenta au Roi un mémoire détaillé de ces faits extraordinaires. Presqu'au même moment, Avila, Albe et Madrid apprirent que le corps de la Mère Thérèse reposait au premier couvent de Saint-Joseph, incorruptible et glorieux.

Le duc d'Albe, Antoine de Tolède, héritier du grand Alvarez, était alors dans le royaume de Navarre ; son oncle, don Ferdinand, Prieur de l'Ordre de Malte, se chargea de revendiquer ses droits. La duchesse douairière, Marie Henriquez, excita le zèle de son beau-frère ; elle ne cessait de redire en pleurant : « Qui m'a ravi

(1) Yepes. — *Boll.* n° 1042.

sainte Thérèse? Qui me rendra sainte Thérèse? » Don Ferdinand usa de son puissant crédit à la Cour de Rome et obtint de Sixte-Quint un bref qui ordonnait aux Carmes Déchaussés de rapporter à Albe le corps de la Sainte : ce bref, adressé au Nonce, accordait aux Pères Carmes la permission de se pourvoir près du Saint-Siège, s'ils avaient quelques légitimes réclamations à lui présenter.

La maison d'Albe exigea que le bref fût aussitôt signifié au Provincial. Le P. Nicolas se résigna à obéir, et, pensant que, si le Pape trouvait ses raisons valables, il lui serait facile de ramener ensuite la Sainte à Avila, il chargea deux Prieurs, celui de Mancera et celui de Pastrana, d'exécuter l'ordre du Saint-Siège. Cette nouvelle translation se fit aussi secrètement que la première. Les religieuses de Saint-Joseph se soumièrent avec une docilité touchante, soutenues peut-être par l'espoir de recouvrer un jour leur trésor. Les Pères l'emportèrent de nuit ; ils s'arrêtèrent d'abord au couvent de Mancera où un religieux malade de la fièvre fut miraculeusement guéri à leur arrivée. Le lendemain ils ne reprirent leur route que le soir, afin d'éviter l'attention publique. Malgré leurs précautions, l'odeur céleste de la Sainte les trahit. Des laboureurs qui couchaient dans des granges, aux environs de Penaranda, sortirent en troupe cherchant d'où cette odeur pouvait venir, et « ces bons paysans couraient après nos religieux, leur demandant avec grandes instances : Qu'est-ce que cela (1) ? »

Les Pères Carmes arrivèrent à Albe le 23 Août 1586, vers huit heures du matin. Le clergé, les nobles et le

1) *Hist. Gén. des Carmes*, t. II, Liv. VI. ch. IV.

peuple vinrent à leur rencontre avec des chœurs de musiciens : toute la petite ville était dans l'allégresse ; mais les Pères qui ne remplissaient leur mission qu'avec douleur, s'opposèrent à ces manifestations. On traversa les rues ; on entra au couvent dans un profond silence ; les religieuses réunies à la grille du chœur, les Pères ouvrirent le cercueil devant elles pour leur demander si elles reconnaissaient la Sainte. Sur leur réponse affirmative et les acclamations du peuple, on dressa un acte notarié que les Carmes emportèrent avec eux.

« J'arrivais à Albe en ce moment, raconte Ribera (1). Un instant plus tôt, mes vœux eussent été entièrement remplis ; j'aurais pu voir la Sainte à loisir, hors de la clôture. Quand je pénétrai dans la chapelle, on avait exposé le corps dans le chœur des religieuses ; les grilles, du reste, étaient bien nécessaires pour le protéger contre la foule et une dévotion que l'enthousiasme rendait indiscreète. Cette foule assaillit les grilles toute la journée : on s'y succédait sans interruption et les rangs étaient tellement serrés que, nous trouvant vers le haut de l'église, nous ne pûmes sortir que fort tard. Chacun se plaignait qu'il fût impossible de satisfaire à son gré sa pieuse curiosité. Le soir venu, de peur que les Pères Carmes ne reprissent leur trésor, les habitants de la ville placèrent des gardes autour du couvent. Je fus témoin de tous ces élans ; j'eus le bonheur de contempler longtemps la Sainte et même de baiser ses pieds... Je me rendis ensuite dans une hôtellerie où les Pères Carmes vinrent faire collation. A peine étaient-ils à table qu'on leur apporta

(1) Ribera, Liv. V, ch. II.

l'habit de la Sainte pour le remettre aux Carmélites d'Avila, les religieuses d'Albe lui en ayant donné un autre. Cet habit plié, enveloppé, avait une odeur délicieuse. Les Pères restèrent à peine trois quarts d'heure dans cette hôtellerie, puis ils partirent, emportant l'habit, et je passai dans la chambre qu'ils avaient occupée. Cette chambre demeura tout embaumée, et, durant la nuit, chaque fois que je me réveillai, je sentis cette suave odeur. »

Le Carmel cependant gardait l'espoir de ramener bientôt en triomphe la sainte Mère dans sa ville natale : on eût voulu grouper ainsi, dans le même lieu, les précieux souvenirs de sa naissance, de sa vie, de ses œuvres, de sa mort bienheureuse. La Providence avait d'autres desseins : en accomplissant l'humble prière de Thérèse, en lui donnant à Albe de Tormès le petit coin de terre qu'elle y avait demandé, le Seigneur voulait que la catholique Espagne eût, sur deux points séparés de son territoire, deux sanctuaires ouverts à la dévotion des fidèles, que la grande Université de Salamanque veillât à la garde de la tombe, tandis que l'ardente piété des Avilais, de la ville des héros et des saints, entourerait d'honneurs le berceau de *la Santa*.

Le Provincial des Carmes et ses religieux, les Carmélites de Saint-Joseph et les habitants d'Avila dressèrent leurs requêtes et chargèrent un Procureur de les présenter à Rome. Sixte-Quint renvoya l'affaire devant le Nonce, Mgr Speciano, évêque de Novare ; le jugement rendu par ce prélat, au mois de Novembre 1588, en faveur du monastère d'Albe, fut porté en appel par les Carmes devant le Saint-Siège qui le confirma définitivement le 10 Juillet 1589.

La chapelle des Carmélites d'Albe de Tormès devint dès lors un lieu de pèlerinage où les miracles se multiplièrent. L'évêque de Salamanque, don Alphonse Manrique, s'y rendit officiellement en 1591 et fit ouvrir la tombe. Les prodiges observés aux exhumations précédentes furent constatés de nouveau ; les neuf années écoulées depuis la mort de Thérèse les rendaient encore plus admirables. L'évêque de Salamanque en dressa procès-verbal et commença dans son diocèse des informations juridiques sur la vie, les miracles de la Sainte. Il recueillit lui-même les dépositions des témoins à Salamanque et à Albe.

Vers la fin de l'année 1594, la Mère Anne de Jésus, appelée par les supérieurs de l'Ordre du monastère de Madrid au couvent de Salamanque, obtint la permission de visiter en passant le tombeau de sa Mère. Le Père Provincial ordonna qu'on le lui ouvrît en présence de deux Pères Carmes et de toute la Communauté. Le corps de la Sainte était alors renfermé dans une caisse de fer à trois clefs : la maison d'Albe en gardait une, la Prieure et les Carmes les deux autres.

« Au moment de l'ouverture de ce coffre précieux, dépose la Mère Anne de Jésus, étaient présents le P. Jean de Jésus-Marie, le P. Diégo de Saint-Joseph, et toutes les religieuses de la Communauté. Nous avons contemplé le corps avec un profond respect, constatant son état d'incorruption, la suave odeur qu'il répand, la fraîcheur, la beauté des chairs qui semblent encore vivantes. Je me mis à le remuer et à le considérer avec attention ; je remarquai vers les épaules un endroit si coloré que je le montrai aux autres et je leur dis qu'il y avait là du sang vif. J'y appliquai un linge qui se teignit aussitôt de sang ; j'en

demandai un autre qui s'imbiba de la même manière. Cependant la peau demeurait intacte et sans aucune marque de plaie ou de déchirure. J'appuyai mon visage sur l'épaule de notre sainte Mère, réfléchissant à la grandeur de cette merveille, car il y avait douze ans qu'elle était morte et son sang coulait comme celui d'une personne en vie (1). »

La Mère Anne de Jésus n'achève point son récit : à la vue de ce prodige, elle entra dans une profonde extase et reposa longtemps en silence sur l'épaule de la Sainte qui, lui parlant intérieurement, la remercia de sa fidélité (2).

L'année suivante 1595, sur les instances du roi Philippe II, le Nonce Apostolique, M^{sr} Camille Cajetan, étendit à toute l'Espagne les informations juridiques, déjà faites par Mgr Manrique dans le diocèse de Salamanque. Elles eurent lieu dans seize villes à la fois, sous la présidence des hommes les plus éminents du royaume. A Madrid, Valladolid, Saragosse, Avila, Tolède, Palencia, Salamanque, Séville, Valence, Ségovie, Médina, Ville-neuve, Malagon, etc., les filles de la sainte Mère, les religieux de son Ordre, les Carmes Mitigés comme ceux de la Réforme, les théologiens qu'elle avait consultés, les ouvriers dont elle s'était servie dans ses Fondations, les pauvres qu'elle avait secourus, consolés : hommes de science, hommes de peine, architectes, médecins, nobles, grands et petits, tous, avec une simplicité touchante et des accents émus, racontèrent ce qu'ils avaient vu, entendu, les actions héroïques dont ils avaient été les heureux

(1) *Boll*, n° 1047.

(2) La Mère Anne de Jésus venait de subir de pénibles épreuves pour maintenir l'intégrité des constitutions.

témoins, les grâces miraculeuses que Thérèse leur avait obtenues durant sa vie terrestre ou du haut du ciel. Ils attestèrent ses dons surnaturels, son esprit de prophétie, son discernement des esprits, ses grandes vertus de foi, de charité, sa confiance invincible, son courage, sa force, sa prudence, la douceur, l'humilité, la simplicité ravissante qui la rendaient incomparable (1).

Mais Thérèse avait laissé d'autres témoins de sa sainteté. « Je n'ai jamais connu, je n'ai jamais vu la Mère Thérèse de Jésus pendant sa vie, écrivait vers cette époque le Maître Louis de Léon ; aujourd'hui, bien qu'elle soit au ciel, je la connais et je la vois dans ses deux images vivantes, je veux dire ses filles et ses livres qui sont bien, à mon sentiment, les meilleurs et les plus fidèles témoins de sa vertu extraordinaire (2). » Chacun de ses monastères était là, en effet, gardant l'empreinte de ses pas, racontant au prix de quels sacrifices, de quels miracles de dévouement elle avait bâti ces solitudes, comment elle avait transmis son esprit aux jeunes âmes que ses exemples avaient entraînées à sa suite. Si, après trois siècles d'existence, la Carmélite étonne encore le monde de nos jours, maintenant que la vie religieuse s'épanouit partout avec d'autant plus de pureté et de vigueur qu'elle est plus persécutée, quelle ne devait pas être la surprise de la société du XVI^e siècle en face des austères Carmels de la Réforme ! Rapprochant le spectacle de ces murs impénétrables, de ces cloîtres silencieux, de ces cellules nues, de ces vêtements de bure, des pompes et des honneurs des grandes abbayes, du monastère royal des Bernardines de las

(1) V. les dépositions publiées par Vic. de la Fuente, t. II.

(2) Vic. de la Fuente, t. I, p. 17.

Huelgas par exemple, l'Espagne s'émerveillait du contraste et reconnaissait dans la sainte Fondatrice la véritable épouse et la généreuse servante du Sauveur Jésus.

On la retrouvait de même et mieux peut-être encore dans ses livres. La Mère Anne de Jésus, appelée en 1586 à la Fondation de Madrid, s'occupa, dès son arrivée en cette ville, de recueillir les manuscrits de la sainte Mère : elle y mit tout le zèle de sa piété filiale et réunit les autographes originaux du *Chemin de la Perfection*, des *Avis*, des *Demeures* et des *Exclamations*. Le manuscrit de la *Vie* étant resté aux mains du Grand Inquisiteur (1), la Mère Anne de Jésus se procura la copie très-exacte que possédait la duchesse d'Albe, et, par l'ordre du Provincial, elle confia ces trésors aux mains du Frère Louis de Léon, religieux de l'Ordre de saint Augustin, docteur de Salamanque, d'une réputation universelle de science et de sainteté.

Le Maître Louis de Léon se livra d'abord à une longue et consciencieuse étude des manuscrits. Il y reconnut une doctrine céleste, *le langage de l'Esprit-Saint*, et s'indigna contre les mains indiscrètes qui, sous prétexte de corriger un style, « l'élégance même », avaient surchargé de lourdes corrections le texte primitif. Il rendit à ce texte toute sa pureté, et mit un religieux respect à conserver partout les expressions de la Sainte.

Le plus habile typographe de Salamanque, Guillaume Foquel, fut chargé de l'impression ; les livres parurent en 1588, précédés d'une épître de l'éditeur Maître Louis de Léon. Celui-ci survécut peu de temps à son œuvre qu'il

(1) Nous suivons l'opinion de Vic. de la Fuente. V. Préliminaires, t. I. Introduction au livre de la *Vie*, p. 3.

n'eut même pas la joie d'achever ; les Fondations ne furent imprimées qu'au siècle suivant (1).

A peine publiés, les écrits de la Sainte se répandirent en Espagne, passèrent les frontières, lus avec une pieuse avidité par les âmes les plus simples, couronnés des suffrages des docteurs les plus éminents. Philippe II pria le Provincial des Carmes de lui remettre les autographes afin de les garder à l'Escorial. Un chanoine de l'Université de Valladolid, le docteur Sobrino, avait entre les mains le manuscrit des *Fondations* et celui de la *Manière de visiter les couvents* qu'il ne voulait céder à personne : il ne put les refuser au Roi, et ces deux manuscrits, avec le premier autographe du *Chemin de la Perfection* et le second de la *Vie*, furent déposés à la bibliothèque royale de Saint-Laurent d'où ils passèrent dans la chapelle des reliques après la canonisation de la Sainte.

Les informations juridiques étaient terminées en 1597 : le Nonce en envoya le procès-verbal à la Cour de Rome. Philippe II, les princes, les Cortès et les Grands du Royaume, les Universités, les corps municipaux d'un grand nombre de villes se joignirent à tous les évêques d'Espagne et au Provincial des Carmes pour demander à Clément VIII de commencer le procès de la béatification. Nous citerons seulement la lettre de l'évêque de Salamanque :

TRÈS-SAINT PÈRE,

« Pour accomplir mon devoir comme pour la gloire de Notre-Seigneur et la consolation de Votre sainteté, je me

(1) Vic. de la Fuente, t. I, p. 174. En 1582, peu de mois avant la mort de la Sainte, don Teutonio de Braganca avait déjà fait éditer le *Chemin de la Perfection* et les *Arts spirituels*.

vois obligé de vous instruire d'une grande faveur que Dieu a faite à mon diocèse en lui laissant le corps et surtout les exemples de la bienheureuse Mère Thérèse de Jésus, âme très-sainte et d'une vie très-pure, comme Votre Béatitudo le verra en prenant connaissance des informations faites par mes prédécesseurs. Elle a fondé une nouvelle Religion, ou du moins une nouvelle Réforme des religieux et des religieuses de l'Ordre de Notre-Dame du Carmel qui répandent maintenant par toute l'Espagne le parfum de leur pénitence et de leurs vertus. Elle a écrit des livres qui surpassent non-seulement le talent d'une femme, mais celui d'hommes éminents, et qui rendent un haut témoignage de l'Esprit de Dieu dont elle était remplie. Ses vertus furent admirables, et, pour ces vertus comme pour d'autres choses merveilleuses qu'elle a faites durant sa vie, on la regarde comme une sainte. Depuis sa mort, Notre-Seigneur a confirmé cette opinion par de nouveaux miracles, entre autres par l'incorruption de son corps et l'huile embaumée qui en sort avec un très-suave parfum. Son sépulcre est visité par un grand nombre de fidèles qui viennent de différents pays réclamer dévotement son intercession dans leurs épreuves et leurs nécessités. Non-seulement en ce diocèse, Très-Saint Père, mais en toute l'Espagne, sa sainteté est reconnue, sa réputation immense, et partout éclate, avec la piété envers elle, le désir de la voir canonisée. De mon côté, tant pour les choses que je sais d'elle que pour la dévotion que je lui porte, et pour remplir mon office, je supplie très-humblement Votre Sainteté de bien vouloir examiner les informations qui ont été faites en notre diocèse et dans le royaume, et de daigner nous accorder des lettres remissoriales pour commencer à trai-

ter de sa canonisation. J'espère de la bonté de Notre-Seigneur que nous procurerons ainsi la gloire de Dieu et un très-grand profit à toute l'Eglise.

Salamanque, 10 Mars 1602.

Très-Saint Père,
De votre Béatitudo,
Le bien humble serviteur,
† PIERRE, év. de Salamanque.

Clément VIII accueillit favorablement la demande. En 1604 eurent lieu les informations *in genere* ; en 1607, les informations *in specie* ; le 24 Avril 1614, Paul V expédia le bref de la béatification, autorisant le Nouveau Carmel à célébrer chaque année, le 15 Octobre, la fête de sa bienheureuse Mère.

L'Espagne ne pouvait se contenter de cette première faveur ; elle poursuivit ses instances et bientôt avec elle toute l'Europe. Traduites en français, dès l'année 1598, par M. de Brétigny, revues et publiées en 1601 par dom de Cheure, Prieur de la Chartreuse de Bourgfontaine, traduites en italien par François Bordonio et François Soto (1603), en latin (1607), puis en flamand, en allemand, etc., (1) lues, relues, commentées, recommandées par saint François de Sales en attendant que Leibnitz les admire et que Bossuet y cherche des lumières et un appui, les Œuvres de Thérèse ravissaient les esprits d'élite, commençaient leur apostolat parmi les âmes pieuses et excitaient une dévotion universelle envers la *santa escritora*. La France surtout, oubliant la nationalité de la Sainte, s'enthousias-

(1) *Boll.*, n° 1507.

mait de ses vertus et se peuplait de ses monastères. Les Carmélites, amenées à Paris (1604) par la Mère Anne de Jésus, sous la conduite du Père de Bérulle, comptaient déjà dix Fondations en 1615, lorsque Louis XIII et Marie de Médicis joignirent leurs suppliques à celle du Roi d'Espagne, de l'Empereur Ferdinand, du Roi de Pologne et d'un grand nombre de princes pour demander à Paul V, avec le Concile de Taragone, d'accorder à la bienheureuse Thérèse les honneurs de la canonisation. Paul V mourut sans avoir le temps de réaliser leurs vœux : ce fut son successeur Grégoire XV qui, le 12 Mars 1622, « prononça le *fiat* après lequel toute l'Eglise soupirait. » Saint Ignace de Loyola, saint François Xavier, saint Philippe de Néri, saint Isidore le laboureur, furent canonisés le même jour.

La cérémonie eut lieu dans la basilique de Saint-Pierre. « Sur les neuf heures du matin, racontent les Actes dont nous abrégeons le récit, la basilique, parée comme aux plus grands jours de fête, les flambeaux resplendissant autour de l'image de Notre-Seigneur, du reliquaire de la Sainte Lance et des reliques des nouveaux saints, Notre Très-Saint Père Grégoire XV, glorieusement régnant, descendit de son Palais du Vatican, entouré des Eminen-tissimes Cardinaux. Il s'agenouilla au pied de l'autel et commença son oraison, demandant à Dieu que, par l'acte solennel qu'il allait accomplir, sa souveraine Majesté fût glorifiée. Après avoir prié, le Très-Saint Père prit place sur le trône pontifical, et reçut le salut des Cardinaux ; alors parut devant Sa Sainteté, assisté du Maître des Cérémonies, l'illustrissime seigneur, le Cardinal Ludovisio, neveu du Pape et promoteur de la cause des cinq

Bienheureux, et leur avocat, le Révérendissime seigneur Zambeccaria. L'un et l'autre, parlant au nom de l'Empereur, des Rois, des Princes chrétiens, présentèrent leur supplique en ces termes :

« Très-Saint Père, le cardinal Ludovisio se jette aux pieds de Votre Sainteté pour la supplier avec instance de bien vouloir déclarer que : Isidore le laboureur, Ignace de Loyola, François Xavier, Thérèse de Jésus et Philippe de Néri doivent être inscrits au catalogue des Saints et comme tels révérends de tous les fidèles. »

A cette demande, le Secrétaire du Pape répondit par un discours sur les signes irrécusables de sainteté que l'Eglise veut reconnaître dans ceux qu'elle canonise ; puis il prononça l'éloge des cinq Bienheureux ; arrivé à la Bienheureuse Thérèse de Jésus :

« Thérèse, dit-il, couronnée des lis de la virginité et châtiant son corps par des mortifications volontaires, triompha perpétuellement dans l'Eglise militante des forces du démon. Elle s'entretenait avec la Sagesse éternelle dans d'intimes colloques et pénétrait dans les secrets divins. Elle aurait remporté la palme du martyre si le céleste Epoux n'eût aimé à se réserver l'holocauste de son cœur virginal ; sans l'effusion du sang, il en fit une victime par les épreuves qu'elle a dû soutenir pour rendre au Carmel son antique beauté. »

Après ces paroles, le Saint Père descendit de son siège, et, couvert de sa tiare, se prosterna devant l'autel ; tandis qu'il priait, le chœur chantait les litanies des Saints.

C'était la première fois que la cérémonie de la canonisation s'accomplissait avec ces rites augustes, depuis lors adoptés par l'Eglise : l'émotion de la foule immense qui

remplissait la basilique, se trahissait par de longs frémissements.

Le Saint Père se releva : le Cardinal Promoteur et l'Avocat renouvelèrent leur demande. Le Secrétaire de Sa Sainteté répondit que les lumières du Ciel devaient être implorées avec plus d'instance encore par tous les assistants, afin que Dieu lui-même prononçât. Une seconde fois le Pape descendit de son siège, les Cardinaux se prosternèrent, le peuple entier pria en silence; après quoi on chanta l'hymne *Veni Creator*.

A la troisième supplique du Promoteur et de son Assistant, le Secrétaire du Pape répondit enfin par ces solennelles paroles :

« Cieux, écoutez ce que je vais dire, et vous terre, prêtez une oreille attentive : Notre Très-Saint Père, animé de l'Esprit de Dieu, du haut de cette chaire de la sagesse chrétienne constituée par le Seigneur pour dire au monde la vérité, décrète que l'on doit accorder les honneurs célestes aux cinq Bienheureux : Isidore le laboureur, Ignace de Loyola, François Xavier, Philippe de Néri doivent être mis au nombre des saints confesseurs, Thérèse de Jésus au nombre des saintes vierges. »

Le Saint Père, bénissant alors de la main droite les deux Postulateurs agenouillés à ses pieds, dit à haute voix : *Decernimus* : Ainsi nous le décrétons. Immédiatement, un des prélats assistants proclame le bref de la canonisation.

Aussitôt les acclamations s'élèvent, les cloches sonnent, les salves d'artillerie de la garde suisse et du château Saint-Ange annoncent à Rome entière la gloire des nouveaux saints; on chante le *Te Deum*, après lequel le Car-

dinal diacre ajoute : Priez pour nous, saint Isidore, saint Ignace, saint François, sainte Thérèse, saint Philippe. Et le peuple répond : Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ.

Grégoire XV célébra lui-même les Saints Mystères ; à l'offertoire il reçut les dons symboliques des Cardinaux ; les cierges, les tourterelles, les colombes, le pain, le vin et l'eau.

Les Cardinaux Zollerensis, Gherard et Scaglia présentèrent l'offrande de sainte Thérèse (1).

Le lendemain 13 Mars, Dimanche de la Passion, le clergé et le peuple se rendirent processionnellement dans les églises où les nouveaux saints étaient honorés d'une manière particulière, à Sainte-Marie, à Saint-Jacques, au Gesù et au Carmel de la Scala.

Les bulles de la canonisation ne furent délivrées que l'année suivante, excepté celle de sainte Thérèse que la Cour de Rome, par une distinction remarquable, expédia le jour même.

L'Espagne, libre enfin de laisser éclater sa dévotion et son enthousiasme, multiplia les fêtes en l'honneur de sa chère et glorieuse *Santa*, tandis que le Carmel rendait un culte plus intime, mais plus ardent encore à sa séraphique Mère.

Il était urgent de soustraire ses reliques à la pieuse avidité des fidèles qui se disputaient de petites parcelles de sa chair et renouvelaient leurs mutilations chaque fois que son tombeau était ouvert. Déjà en 1598, on lui avait érigé un monument de pierre sur l'emplacement de sa

(1) *Boll.*, n° 1323.

sépulture primitive. Quatre colonnes, couronnées de chapiteaux corinthiens, soutenaient un fronton circulaire au-dessus duquel on construisit une petite chapelle dans le chœur supérieur des religieuses. La duchesse d'Albe donna une châsse splendide ; le duc d'Albe, une grande lampe d'argent, chef-d'œuvre d'art ; l'Infante Isabelle-Claire-Eugénie, gouvernante des Pays-Bas, envoya un dais de brocart, sur la demande du Roi son père. L'intérieur de la chapelle fut recouvert de tissu d'argent ; une grille dorée permettait aux fidèles d'y plonger leurs regards sans pouvoir y pénétrer ; une porte, dans la clôture, en donnait l'accès seulement aux Carmélites (1).

On ouvrit encore la châsse en 1604, puis en 1616, pour constater la permanence du double prodige. En ces deux circonstances, on enleva du corps de la Sainte une côte, le pied droit et plusieurs fragments de chair, puis on le plaça dans un cercueil entouré de lames et de cercles de fer, renfermé dans une urne de marbre. Le Chapitre de l'Ordre comprit enfin combien ces mutilations étaient déplorables et il obtint un bref pontifical (2) excommuniant quiconque porterait désormais la moindre atteinte à

(1) *Boll.*, n° 1053. Entre les deux colonnes du portail, on grava sur la pierre l'inscription suivante : « Restauratrice de la Règle austère du Carmel, Fondatrice de nombreux couvents d'hommes et de femmes, auteur de beaucoup de livres qui enseignent la véritable vertu, favorisée du don de prophétie et du don des miracles, la bienheureuse vierge Thérèse, céleste lumière, s'est envolée au sein de la divine splendeur, le 4 des nones d'Octobre 1582. Sous ce marbre repose, non sa cendre, mais sa chair flexible, incorruptible, dont le parfum très-suave est le signe merveilleux de sa gloire. » Au dedans de la châsse, on avait gravé également sur une lame dorée une épitaphe en vers du P. Yanguas.

(2) *Boll.*, n° 1415.

l'intégrité de ce temple de l'Esprit-Saint « où la piété populaire voulait détruire ce que Dieu s'était plu à conserver. »

Au premier centenaire de la mort de la Sainte, la petite église d'Albe, rendue trop étroite par l'affluence des pèlerins, subit une transformation complète. L'évêque de Salamanque, Pierre de Salazar, y adjoignit un double transept, une coupole et un sanctuaire, de sorte que l'édifice entier forma la croix latine (1). Les restes de la Sainte furent transportés derrière le maître-autel; au-dessus on grava cette inscription si vraie :

Et erit sepulcrum ejus gloriosum.

Cette translation ne devait pas être encore la dernière. En 1750, le roi d'Espagne Ferdinand VI et la reine Marie-Thérèse de Portugal ayant annoncé le désir de se rendre en pèlerinage à Albe et d'y célébrer la fête de la Sainte, le Général des Carmes donna l'ordre d'ouvrir le tombeau quelques jours auparavant pour mieux satisfaire la dévotion des Souverains. L'ouverture eut lieu le 2 Octobre, en présence du R. P. Général, du Provincial, du Premier Définiteur de l'Ordre et de leurs Assistants, de la Prieure et des religieuses du monastère, du duc de Huescar, fils aîné du duc d'Albe, et d'autres personnes de haut rang. Quatre ouvriers brisèrent le tombeau d'albâtre (2); on força les serrures de la châsse dont les clefs étaient perdues; enfin parut le saint corps, enveloppé de taffetas de pourpre et dans le même état où le procès-verbal de 1616

(1) Vic. de la Fuente, Manual del Peregrino.

(2) V. le procès-verbal donnant le nom des témoins, des ouvriers, etc. *Boll.*, nos 1417 et suiv.

attestait qu'il avait été renfermé cent trente-quatre ans auparavant.

La joie du Carmel devint aussitôt celle de la ville. Les portes de l'église, fermées durant le travail des ouvriers, laissèrent pénétrer la multitude : la Sainte demeura exposée toute la journée et le jour suivant. On attendait l'arrivée des Souverains, déjà en route, quand un message apprit qu'arrêtés à l'Escorial par la maladie de Marie-Thérèse, le roi et la reine renonçaient avec peine à leur pieux dessein.

Avant de renfermer les saintes reliques dans leur châsse, le Père Général dressa un procès-verbal très-détaillé de l'examen qu'il venait de faire et l'envoya à leurs Majestés. Ferdinand et Marie-Thérèse, touchés d'une dévotion croissante, voulurent enrichir des présents de leur munificence le tombeau gardien de ces merveilles. Grâce à leurs royales largesses, on agrandit encore l'église en élevant un autre chœur pour les religieuses ; les autels furent redorés et l'arcade, sous laquelle on devait placer le nouveau sépulcre, revêtue de marbre. Les travaux se prolongèrent jusqu'au mois d'Octobre 1760. Alors eut lieu la dernière et la plus solennelle translation.

Le 13 Octobre, vers le soir, l'évêque de Salamanque, M^r Joseph Zorilla, le Préposé Général des Carmes, le P. Paul de la Conception, le Provincial, le P. Joseph de Saint-François, accompagnés de quelques religieux et ecclésiastiques, entrèrent dans la clôture où ils furent reçus par la Mère Prieure Thérèse du Saint-Sacrement. Les Carmélites, en manteau de chœur, le voile baissé, un cierge à la main, se tenaient silencieuses, près de la porte conventuelle, comme leurs sœurs aînées y étaient

rangées près de deux siècles auparavant, le 15 Octobre 1582, au moment solennel où elles avaient dû se séparer des restes vénérés de leur Mère. M^{sr} Zorilla, le Père Général et leurs Assistants prirent eux-mêmes des cierges, et tous ensemble se rendirent en procession à la cellule où était morte la Sainte. On y avait déposé sa châsse devant laquelle le pontife, les religieux et les religieuses s'agenouillèrent ; puis les Carmélites la soulevèrent avec respect et la descendirent dans le chœur inférieur, derrière le grand autel. Là, en présence de l'architecte du Roi, le Père Général, le Procureur du duc d'Albe, Alphonse de Oviedo, et la Mère Prieure ouvrirent l'un après l'autre les trois serrures dont ils gardaient les clefs. On retrouva le saint corps toujours intact, flexible, exhalant le même parfum. On l'exposa près de la grille du chœur, la face découverte, et il y resta jusqu'au lendemain.

En ce jour, 14 Octobre, à quatre heures du soir, arriva le cardinal de Solis, archevêque de Séville. En sa présence, on déposa dans une nouvelle châsse le corps de la sainte Mère, couvert de riches vêtements, le cou orné du collier des chevaliers de la Toison d'Or. La châsse elle-même était d'argent, les parois travaillées en bosse à l'extérieur et doublées à l'intérieur de velours cramoisi. Le cardinal ferma cette châsse splendide qui n'a jamais été ouverte depuis ; on la transporta au milieu de l'émotion générale dans l'urne de jaspe qui lui était préparée.

Cette urne, placée au-dessus du grand autel, est exposée à travers une grille à la dévotion des fidèles et sans barrière à la piété filiale des Carmélites. Une porte s'ouvre dans leur oratoire supérieur ; « elles peuvent, quand il leur plaît, s'agenouiller devant le tombeau de la sainte Réfor-

matrice, baiser le marbre qui la couvre, poser leur tête au-dessus de la tête de leur Mère bien-aimée, étendre en quelque sorte leurs mains jusqu'à elle, l'éveiller dans le vivant sommeil de sa gloire et la forcer à être attentive à leur prière (1). »

Mais si le corps de Thérèse est resté à juste titre, sous la garde de ses filles, le trésor de l'Espagne, la doctrine, les écrits, l'esprit de la sainte et admirable Mère appartenaient à l'Eglise et l'Eglise en a fait le patrimoine de tous ses enfants. Sans lui décerner, comme on l'a prétendu, un titre dont elle ne doit honorer que ses fils, elle l'a cependant placée dans son estime, nous dirons dans sa confiance, au rang de ses Docteurs (2); et Rome, qui ne pouvait lui

(1) P. Bouix.

(2) C'est la remarque de Bossuet (Inst. sur les états d'oraison, IX, 3). Aussi est-il permis, observent les Bollandistes (nos 1608 et suiv.) d'appeler Thérèse un Docteur, en disant qu'elle en a mérité le nom. Mais, pour posséder le titre de Docteur de l'Eglise, trois conditions sont requises : 1^o une sainteté éminente ; 2^o une science supérieure qui serve à éclairer les âmes, à réfuter les erreurs ou à expliquer les difficultés des Saintes-Lettres ; 3^o un décret du Pape décernant le titre de docteur, non à demi-mot, *dimidiatis vocibus*, mais d'une manière solennelle. C'est le décret qui manque à sainte Thérèse et jamais pareil décret n'a été rendu en l'honneur d'une femme.

Divers auteurs (*Boll.*, n^o 1712) affirment que, si Thérèse n'est point Docteur de l'Eglise, elle a du moins reçu canoniquement le titre de Docteur de l'Université de Salamanque. On ne trouve dans les archives de cette Université aucune trace d'une concession semblable. Malgré les nombreux tableaux et images qui représentent Thérèse revêtue des insignes du doctorat, la barrette sur la tête, l'anneau au doigt, le manteau bordé d'hermine sur les épaules, il est sage de s'en tenir à l'opinion de Vicente de la Fuente : « Ce n'est que par emphase, je crois, que sainte Thérèse est appelée Docteur de Salamanque, parce qu'elle a beaucoup écrit et enseigné dans cette partie de la Vieille-Castille, qu'elle l'a illustrée par son exemple et sa doctrine, et aussi parce qu'elle est venue mourir et qu'elle a été ensevelie à Albe, dans le voisinage de cette célèbre Université. »

élever comme Albe un glorieux tombeau, lui a dressé, à l'entrée de la basilique de Saint-Pierre, une immense statue au pied de laquelle se lit cette inscription :

Mater spiritualium.

Mère spirituelle ! Mère et maîtresse des âmes, non-seulement de ses filles qui de siècle en siècle accourent vers elle plus nombreuses et plus fières de lui appartenir, de ses fils qui lui doivent les meilleures inspirations de leur zèle et les plus belles pages de leurs écrits, mais mère et maîtresse de toutes les âmes simples, droites, sincères, qui cherchent dans la prière l'aliment quotidien de cette vie surnaturelle hors de laquelle on cesse d'être chrétien.

Entre tant d'autres gloires que nous pourrions réunir à la fin de ces pages pour en couronner le front de notre Sainte bien-aimée, nous nous arrêterons à celle que l'Eglise a choisie et qu'elle exalte en elle au-dessus de toute autre. O Dieu, s'écrie la liturgie sacrée, lorsque chaque année ramène la fête de Thérèse, ô Dieu, nourrissez-nous de sa céleste doctrine : *cœlestis ejus doctrinæ pabulo nutriamur* ; de cette doctrine qui, en éclairant l'intelligence de ses splendeurs, embrase le cœur des saintes ardeurs de la charité : *et piæ devotionis erudiamur affectu*.

Oui, Seigneur notre Dieu, exaucez-nous : *Exaudi nos, Deus salutaris noster*. Après avoir consolé nos âmes, attristées des douloureux spectacles de l'égoïsme, de l'orgueil, de l'impiété contemporaine, par le tableau de cette noble et généreuse vie, si joyeusement immolée pour votre amour, *Beatæ Theresiæ commemoratione gaudemus*, ô Dieu notre Sauveur, accordez-nous par son intercession

de prendre part au même festin. Nourrissez nos âmes de ces grandes et fortes pensées de la foi qu'elle méditait le jour et la nuit ; donnez-nous ce pain de l'oraison qui seul peut nous soutenir le long du chemin.

Et maintenant, s'il nous est permis, Seigneur, de vous parler en notre nom, nous oserons vous dire avec le premier historien de Thérèse : « Pauvre misérable que je suis, j'ai osé parler d'une sainteté si grande. Seigneur, que ma témérité et le contraste de mes œuvres avec celles que j'ai racontées ne vous fassent pas ressouvenir de mes offenses. Pardonnez-les moi plutôt par l'intercession de votre servante et donnez-moi un cœur nouveau, un esprit nouveau, afin que je puisse imiter Celle que vous aimez et que j'aime tant. Délivrez-moi enfin, Seigneur, de la crainte qui me reste : celle que cette histoire ne perde de son efficacité pour avoir été écrite par une main telle que la mienne (1). »

Et vous, ô sainte Mère Thérèse de Jésus, une dernière fois à genoux à vos pieds, nous vous remercions des heures bienheureuses que nous avons passées avec vous, des enseignements que vous nous avez donnés, de l'assistance que vous nous avez prêtée. Bénissez ces pages, comblez les vides que notre impuissance y a laissés ; mettez dans nos froides paroles un peu du feu de votre cœur. Bénissez ceux qui les liront ; comptez-les au nombre de vos amis, et pour eux et pour nous, ô sainte Mère, demandez à Notre-Seigneur Jésus beaucoup d'amour.

TROISIÈME CENTENAIRE DE LA MORT DE LA SAINTE.

M DCCC LXXXII

(1) Ribéra.

NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I.

Bulle de Grégoire XV pour la Canonisation de sainte Thérèse.

GRÉGOIRE, Evêque, serviteur des serviteurs de Dieu,

Le Verbe tout-puissant, descendu du sein de son Père vers la bassesse de notre humanité, pour nous délivrer de la puissance des ténèbres, parvenu au terme de sa mission et sur le point de remonter vers son Père, voulut propager dans tout l'univers l'Eglise de ses élus qu'il avait acquise au prix de son sang ; il voulut l'instruire de la parole de vie et en même temps confondre la sagesse des sages, renverser toute hauteur qui s'élevait contre Dieu : dans ce dessein il ne choisit ni beaucoup de nobles ni beaucoup de sages, mais plutôt les méprisés du monde ; et pour remplir ce ministère auquel il les avait prédestinés dès les jours de l'éternité, ses apôtres ne devaient employer ni la sublimité du langage ni les discours de la sagesse humaine, mais la simplicité et la vérité.

Dans la suite des générations, lorsqu'aux moments fixés par sa providence, il a daigné visiter son peuple par ses fidèles serviteurs, d'ordinaire il a pris les petits et les humbles pour répandre sur l'Eglise catholique ses immenses bienfaits : il s'est

plu à leur révéler lui-même, selon sa parole, les mystères du royaume des cieus, mystères cachés aux sages et aux prudents du siècle, et à les enrichir d'une telle abondance de dons surnaturels qu'ils devinssent la gloire de l'Eglise par leurs miracles et sa force par l'exemple de leurs vertus.

De nos jours, c'est par la main d'une femme qu'il nous a offert le salut : il a suscité dans son Eglise, comme une nouvelle Débora, la vierge Thérèse. Victorieuse de la chair par une perpétuelle virginité, du monde par une admirable humilité, des pièges du démon par ses nombreuses et héroïques vertus, aspirant plus haut et s'élevant au dessus de son sexe par sa grandeur d'âme, elle s'est armée de force, d'énergie, et a formé une courageuse milice destinée à combattre, avec le glaive spirituel, pour la maison de Dieu et les prescriptions de sa loi. En vue d'une œuvre si grande, le Seigneur l'a remplie de sagesse et d'intelligence ; il l'a tellement enrichie des trésors de sa grâce que, semblable à une étoile du firmament, elle doit répandre sa splendeur dans la maison de Dieu durant toute l'éternité.

Cette âme que Dieu le Père et son Fils unique Notre-Seigneur Jésus-Christ ont daigné manifester au monde par la gloire des miracles, comme une épouse parée de sa couronne et de ses bijoux les plus précieux, nous avons jugé convenable, dans notre sollicitude pastorale pour l'Eglise Universelle, que nous gouvernons malgré notre indignité, de la déclarer, en vertu de notre autorité apostolique, sainte, élue de Dieu, digne du culte et de la vénération des fidèles, afin que tous les peuples célèbrent les merveilles du Seigneur et que toute chair connaisse que de nos jours ses miséricordes n'ont point cessé. Et bien que, provoqué par nos péchés, il nous visite avec la verge de son indignation, sa colère n'arrête pas l'effusion de ses miséricordes ; dans nos afflictions, il nous environne de nouveaux secours et multiplie ses amis qui doivent protéger et défendre son Eglise par leurs mérites et leur intercession. Pour que tous les fidèles de Jésus-Christ comprennent avec quelle abondance le Seigneur a répandu son esprit sur sa servante et pour que la dévotion envers elle grandisse de jour en jour, nous avons cru devoir insérer dans ces lettres quelques-unes de ses vertus les plus

éclatantes et des merveilles les plus signalées que Dieu opéra par sa main.

Thérèse naquit à Avila, dans le royaume de Castille, l'an de notre salut 1515, de parents qui possédaient la double illustration de la noblesse et de la vertu. Elevée par eux dans la crainte du Seigneur, elle fit pressentir par un trait merveilleux, dès sa plus tendre jeunesse, sa future sainteté. La lecture assidue des Actes des Martyrs alluma dans son cœur une si ardente charité qu'elle s'enfuit un jour de la maison paternelle avec un de ses frères, enfant comme elle, dans le dessein de passer en Afrique et d'y offrir son sang et sa vie pour la foi de Jésus-Christ. La rencontre de son oncle l'obligea de revenir sur ses pas ; regrettant sans cesse avec larmes qu'on lui eût ravi la meilleure part, elle cherchait dans l'aumône et les autres œuvres de piété une compensation pour son cœur altéré de la soif du martyre.

Parvenue à sa vingtième année, elle se consacra entièrement au service de Jésus-Christ, et, docile à l'appel divin, elle se retira chez les religieuses de Notre-Dame du Mont-Carmel qui gardaient la règle mitigée. Transplantée dans la maison de Dieu, elle y porta les fleurs de toutes les vertus. Devenue professe dans ce monastère, elle endura dix-huit années de maladies et d'épreuves cruelles sans recevoir du Ciel aucune consolation ; par la grâce de Dieu, elle montra une invincible patience et sa foi, plus précieuse que l'or épuré au feu, lui a mérité la gloire, l'honneur, la louange qu'elle recevra au grand jour de la manifestation de Jésus-Christ.

Et comme, pour élever le sublime édifice des vertus chrétiennes, il faut d'abord placer le fondement de la foi, Thérèse le rendit si ferme, si inébranlable qu'elle doit être comparée, selon la parole du Seigneur, à l'homme sage qui bâtit sa maison sur le roc. Elle croyait et vénérât les sacrements de l'Eglise et les dogmes de la religion catholique avec une conviction, un sentiment si profonds qu'il lui était impossible, comme elle le répétait fréquemment, de trouver dans aucune vérité une plus grande certitude. Eclairée de cette lumière de la foi, elle contemplait si vivement, des yeux de l'âme, le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans la Sainte Eucharistie, qu'elle assurait n'avoir

rien à envier au bonheur de ceux qui l'avaient vu des yeux du corps.

Elle avait si parfaitement mis toute son espérance dans le Seigneur qu'elle s'affligeait sans cesse d'être si longtemps retenue dans cette vie mortelle où il ne lui était pas permis d'être toujours avec son Dieu. Et souvent, à la pensée des joies de la patrie céleste, elle était ravie hors d'elle-même, et son âme, captive dans la chair, goûtait déjà les délices du paradis.

Entre toutes les vertus de Thérèse, l'amour de Dieu brilla d'un plus vif éclat. Il embrasa son cœur d'une flamme si ardente que ses confesseurs admiraient sa charité et la comparaient, non à celle d'un homme, mais à celle d'un séraphin. Notre-Seigneur Jésus-Christ accrut encore cet amour par un grand nombre de visions et de révélations merveilleuses. Lui donnant un jour sa main et lui montrant le clou qui l'avait transpercée, il la prit pour épouse et daigna lui adresser ces paroles : « Désormais, comme ma véritable épouse, tu seras jalouse de mon honneur : dès ce moment je suis tout à toi et tu es toute à moi. » Une autre fois elle vit un ange lui percer le cœur d'un trait enflammé. Ces faveurs célestes développèrent dans son cœur un tel incendie d'amour qu'elle prononça, sous l'inspiration de Dieu, le vœu héroïque de faire toujours ce qu'elle croirait le plus parfait et le plus glorieux pour Dieu. Après sa mort, elle apparut à une religieuse et lui révéla qu'elle était morte non par la violence de la maladie, mais par cet embrasement intolérable de l'amour divin.

Sa charité envers le prochain s'est manifestée, pendant tout le cours de sa vie, par un grand nombre d'œuvres de miséricorde, mais surtout par son ardent désir du salut des âmes. Elle pleurait avec des larmes continuelles les ténèbres des infidèles et des hérétiques ; et non-seulement elle priait sans cesse le Seigneur de les éclairer, mais elle offrait pour leur conversion des jeûnes, des flagellations et d'autres macérations de la chair. Cette vierge sainte avait encore formé la résolution de ne jamais passer un jour sans accomplir quelque œuvre de charité ; Dieu lui-même seconda son pieux désir et, grâce à lui, jamais l'occasion d'exercer cette vertu ne fit défaut à sa servante. Elle imita surtout d'une manière admirable l'amour de Notre-Seigneur

Jésus-Christ pour ses ennemis. Assaillie par de violentes persécutions et de cruelles adversités, elle chérissait néanmoins ses persécuteurs et priait pour ceux qui la haïssaient. Les outrages mêmes et les maux qu'elle avait à souffrir, donnaient à son amour et à sa charité un nouvel aliment. Aussi plusieurs hommes graves avaient-ils coutume de dire que, si l'on voulait gagner l'amitié de Thérèse, il fallait lui faire éprouver quelque dommage ou lui adresser quelque injure.

Elle a gardé, avec une rare perfection et un zèle admirable, les vœux de sa profession religieuse; non-seulement elle abandonnait avec la plus grande humilité tous ses actes extérieurs à la direction de ses supérieurs, mais elle avait fermement arrêté dans son cœur de soumettre à leur volonté jusqu'à ses pensées. Elle en a donné des preuves remarquables. Sur l'ordre de ses confesseurs qui la supposaient le jouet de l'ange des ténèbres, elle donna humblement des signes de répulsion et de mépris à Jésus-Christ lui-même qui lui apparaissait dans de fréquentes visions et qui récompensa largement une si parfaite obéissance. Une autre fois, sur la parole de son directeur, elle jeta au feu un livre où elle avait commenté avec les effusions de son cœur le Cantique des Cantiques. Elle avait coutume de dire qu'elle pouvait se tromper dans le discernement des visions, mais qu'en obéissant à ses supérieurs, elle ne craignait aucune illusion.

Par amour de la pauvreté, elle travaillait de ses mains pour gagner sa nourriture. Voyait-elle à une religieuse des vêtements plus misérables que les siens, aussitôt elle changeait avec elle; enfin, si quelquefois le nécessaire venait à lui manquer, elle était au comble de la joie et en rendait grâce à Dieu comme d'un bienfait signalé.

Parmi tant de vertus dont le Seigneur avait orné son épouse, sa chasteté brilla du plus pur éclat. Cette vertu lui était si chère que non-seulement elle fut fidèle jusqu'à la mort à la résolution prise dès son enfance de conserver sa virginité, mais qu'elle ne souilla jamais d'aucune tache l'angélique pureté de son corps et de son cœur.

Une humilité merveilleuse rehaussait encore sa perfection.

Alors que son âme s'enrichissait chaque jour de nouvelles grâces, souvent elle conjurait le Seigneur de mettre une borne à ses faveurs et de ne pas oublier si vite ce qu'elle appelait ses grands péchés. Elle avait une soif ardente d'humiliations et d'ignominies; non-seulement elle abhorrait les honneurs de la terre, mais elle redoutait même d'être connue des hommes.

Son invincible patience est attestée par cette parole qu'elle adressait souvent à Dieu : « Seigneur, ou souffrir ou mourir ! »

A tous ces dons de sa munificence dont le Tout-Puissant voulut orner son épouse bien-aimée comme d'autant de précieux bijoux, il ajouta une multitude de grâces et de faveurs célestes. Il la remplit de l'esprit d'intelligence, afin que non-seulement elle laissât à l'Eglise de Dieu les exemples de ses vertus, mais qu'elle l'arrosât des eaux de la divine sagesse, composant sur la théologie mystique et sur d'autres sujets des ouvrages dictés par la piété la plus tendre et dont la lecture produit dans les âmes des fruits abondants de salut et excite un vif désir de la céleste patrie.

Eclairée de ces lumières et ornée de ces dons, elle entreprit une œuvre très-grande, très-difficile pour quiconque l'eût tentée, mais également utile et glorieuse à l'Eglise du Christ : la Réforme de l'Ordre du Carmel. Elle l'établit non-seulement pour les femmes, mais encore pour les hommes; elle leur fonda des monastères dans toute l'étendue de l'Espagne et dans les autres parties du monde chrétien, seule, sans argent, sans ressources, ne comptant que sur la miséricorde divine, privée de tout secours humain, et le plus souvent arrêtée par l'opposition et la contradiction des princes et des puissants du siècle. Son œuvre, bénie de Dieu, prit racine, grandit et enfin porta des fruits abondants dans la maison de Dieu.

Le Tout-Puissant a voulu glorifier par des miracles les héroïques vertus de Thérèse, même pendant sa vie terrestre : nous croyons devoir en citer ici quelques-uns.

Le diocèse de Cuença était affligé d'une cruelle disette et le monastère de Villeneuve de la Xara avait à peine assez de farine pour nourrir dix-huit religieuses pendant un mois. Le Seigneur dont la puissance nourrit ceux qui placent en lui leur espoir,

touché des mérites et des prières de cette sainte vierge, multiplia de telle manière la petite provision que, pendant six mois, elle fournit aux servantes de Dieu tout le pain nécessaire sans jamais diminuer jusqu'au temps de la moisson nouvelle.

Anne de la Trinité, religieuse du monastère de Médina del Campo, était tourmentée par la fièvre et par un érysipèle qui lui défigurait le visage. Thérèse, l'accueillant avec bonté et passant légèrement la main sur son mal : « Ayez confiance, ma fille, lui dit-elle ; Dieu, je l'espère, vous guérira. » Aussitôt, la fièvre et l'érysipèle disparurent.

Alberte, Prieure du même monastère, souffrait d'une fièvre ardente et d'une pleurésie qui mettaient ses jours en danger : la sainte vierge Thérèse toucha le côté de la malade, lui déclara qu'elle était guérie et lui ordonna de se lever. Celle-ci, parfaitement guérie, se leva sur-le-champ, en louant le Seigneur.

Enfin arriva le moment où elle devait recevoir de la main de Dieu la couronne méritée par tant de travaux entrepris en vue de sa gloire, par tant de bonnes œuvres accomplies pour l'utilité de l'Eglise. Une grave maladie l'arrêta au monastère d'Albe, et, jusqu'à sa dernière heure, elle adressa aux religieuses de fréquentes et admirables exhortations sur l'amour divin ; souvent elle remerciait Dieu de l'avoir placée dans le sein de l'Eglise catholique et recommandait, comme les biens les plus précieux, la pauvreté et l'obéissance. Puis, après avoir reçu avec une humilité profonde et une charité toute céleste le Viatique sacré de son pèlerinage et le sacrement de l'Extrême-Onction, tenant dans ses mains l'image de Jésus crucifié, elle s'envola vers la céleste patrie.

Dieu manifesta par plusieurs prodiges éclatants à quel sublime degré de gloire il avait élevé Thérèse dans le ciel. Beaucoup de religieuses, très-vertueuses et craignant Dieu, ont contemplé la splendeur de sa gloire. L'une d'entre elles a vu sur le toit de l'église, dans le chœur et au-dessus de la chambre où Thérèse expirait, une multitude de lumières célestes ; une autre a vu, près de son lit, Jésus-Christ rayonnant de splendeur et entouré d'un nombreux cortège d'anges ; une autre a vu un grand

nombre de personnes vêtues de blanc entrer dans sa cellule et se placer autour de son lit; une autre a vu, à l'instant même de sa mort, une blanche colombe s'échapper de sa bouche et s'envoler vers le ciel; une autre enfin a vu sortir par la fenêtre une splendeur comparable à un cristal étincelant. De plus, un arbre voisin de sa cellule, couvert de chaux, pressé par une muraille et depuis longtemps desséché, contre toutes les lois de la nature et de la saison, se couvrit de fleurs au moment où elle expirait.

Son corps, privé de vie, parut d'une beauté ravissante, sans aucune ride, et d'une éclatante blancheur. Il exhalait, ainsi que les vêtements et les linges dont elle avait usé pendant sa maladie, un parfum si délicieux que tout le monde en était dans l'admiration. De nombreux prodiges que le Seigneur accorda aux mérites de sa servante firent encore de son départ pour le ciel un sujet de joie. Une religieuse, tourmentée depuis longtemps d'une maladie d'yeux et d'une douleur de tête, prit la main de Thérèse, l'appliqua sur ses yeux et sur sa tête et se trouva tout-à-coup guérie. Une autre, en baisant ses pieds, recouvra le sens de l'odorat qu'elle avait perdu et put jouir de l'odeur délicieuse dont le Seigneur avait embaumé ses membres sacrés.

Le corps de Thérèse, enfermé, sans aucune préparation, dans un cercueil de bois, fut enseveli dans une fosse profonde que l'on remplit de pierres et de chaux. Mais de son tombeau s'exhalait une odeur si merveilleuse et si suave que l'on résolut de l'exhumer. Le corps fut retrouvé encore entier, sans corruption, aussi flexible que s'il venait d'être enseveli et imprégné d'une liqueur odoriférante que le Seigneur en fait découler jusqu'à ce jour, pour attester par un miracle continuels la sainteté de sa servante. On remplaça par un vêtement neuf et par un nouveau cercueil les premiers qui tombaient en pourriture, et le corps fut déposé au même endroit. Au bout de trois ans, une seconde ouverture du tombeau eut lieu pour en tirer le précieux dépôt et le transporter à Avila. Dans la suite, les Commissaires Apostoliques firent plusieurs fois visiter le corps de Thérèse et toujours il fut retrouvé sans corruption, flexible, imprégné de la même huile odorante.

Dans la suite des temps, Dieu manifesta sa gloire par une multitude de bienfaits accordés à ceux qui se recommandaient avec confiance aux prières et à l'intercession de sa servante. Un enfant de quatre ans était affligé d'une contraction de tous ses membres telle qu'il ne pouvait ni se tenir debout ni se remuer. Cette infirmité qu'il avait apportée en naissant et qui ne lui causait aucune douleur, était jugée radicalement incurable. Apporté pendant neuf jours dans la cellule que cette sainte vierge avait habitée durant sa vie, il se sentit pénétré d'une vertu extraordinaire, et tout-à-coup, plein de force et de santé, il se mit à marcher, au grand étonnement de tout le monde, et à crier qu'il avait obtenu une guérison parfaite de la Mère Thérèse de Jésus.

Anne de Saint-Michel, religieuse, rongée de trois chancres à la poitrine, souffrait depuis deux ans des douleurs aiguës et de continuelles insomnies, incapable de remuer la tête et de lever les bras. Dès qu'elle eut appliqué sur sa poitrine une parcelle des reliques de sainte Thérèse, en se recommandant du fond de l'âme à sa protection, toutes les plaies de son corps disparurent à l'instant et elle fut en même temps délivrée d'un mal intérieur qui l'avait longtemps tourmentée.

François Pérez, recteur d'une église paroissiale, avait à l'entrée de l'estomac un douloureux abcès et depuis cinq mois la contraction d'un de ses bras ne lui permettait pas d'offrir le saint sacrifice de la messe. Dans l'impuissance des remèdes humains, il eut recours à ceux du ciel, leva les yeux vers les saintes montagnes et obtint sa guérison. Une lettre écrite de la main de Thérèse, appliquée sur sa poitrine, en fit disparaître l'abcès dont il souffrait; quelque temps après, faisant un pèlerinage au tombeau de la vierge, il approcha de son bras toujours contracté le bras de Thérèse que l'on conserve à Albe, il en ressentit une vertu toute divine et recouvra une parfaite santé.

Jean de Leyva avait une maladie de gorge qui lui fermait presque complètement les voies respiratoires; il était déjà réduit à l'extrémité lorsque, plein d'une vive confiance, il plaça sur le siège du mal un mouchoir qui avait servi à la Sainte. Aussitôt il s'endormit, et, s'étant réveillé peu de temps après, il s'écria

qu'il venait d'être guéri tout-à-coup par les mérites de la Bienheureuse Thérèse.

La sainteté de Thérèse devenait ainsi célèbre dans tout l'univers, son nom glorieux dans l'Eglise, et, à mesure que se multipliaient les miracles dus à son intercession, grandissait aussi chaque jour la vénération des fidèles. Alors, avec la permission de l'autorité apostolique, en différents endroits de l'Espagne, on dressa des procès-verbaux et on les envoya au Saint-Siège. A la demande du roi catholique d'Espagne, Philippe III, d'illustre mémoire, après une sérieuse discussion de la cause par la Sacrée Congrégation des Rites et par le Tribunal de la Rote, notre prédécesseur d'heureuse mémoire, Paul V, permit de célébrer dans tout l'Ordre du Carmel l'office divin en l'honneur de Thérèse, comme pour une vierge bienheureuse.

Sur de nouvelles instances du même roi Philippe III, auprès de notre prédécesseur, pour la canonisation de la bienheureuse vierge Thérèse, Paul V confia de nouveau l'affaire aux cardinaux de la Sacrée Congrégation des Rites. Ceux-ci ordonnèrent de dresser de nouveaux procès au nom de l'autorité apostolique, et ils députèrent à cette fin Bernard de Rojas de pieuse mémoire, cardinal-archevêque de Tolède, et nos vénérables frères les évêques d'Avila et de Salamanque. Les délégués s'acquittèrent avec soin de leur mission et envoyèrent tous les actes à notre prédécesseur Paul V. Trois Auditeurs des causes du Palais apostolique, François, archevêque de Damas in partibus, aujourd'hui cardinal de la sainte Eglise romaine, Jean-Baptiste Coccino, doyen, et Alphonse Manzanedo reçurent du Pape l'ordre d'examiner ces pièces avec le plus grand soin et de lui donner leur avis. Après un examen scrupuleux, tel que le demandait la grandeur de la cause, ceux-ci déclarèrent à Paul V, notre prédécesseur, que la sainteté et les miracles de la bienheureuse vierge Thérèse étaient pleinement vérifiés, que l'on trouvait amplement tout ce qui était exigé par les saints canons pour sa canonisation et que l'on pouvait passer outre. Pour achever cette affaire importante avec toute la maturité convenable, Paul V ordonna à nos fils bien-aimés les cardinaux de la sainte Eglise romaine, formant la Congrégation des Rites, de revoir les procès avec le

plus grand soin et de prendre une connaissance approfondie, de toute la cause.

Cependant Paul V acheva le cours de son pèlerinage sur la terre, et, sans aucun mérite de notre part, Dieu daigna nous appeler à prendre en main le gouvernement de l'Eglise. Persuadé que l'achèvement de cette cause pourrait contribuer à la plus grande gloire de Dieu et au bien de l'Eglise, nous avons pensé aussi que le remède le plus efficace aux calamités présentes serait un nouvel élan imprimé à la dévotion des fidèles envers les saints et les élus de Dieu, afin qu'ils intercèdent pour nous dans de si grandes nécessités. C'est pourquoi nous avons ordonné aux mêmes cardinaux de terminer au plus tôt ce que notre prédécesseur leur avait prescrit. Ils s'en acquittèrent avec toute la diligence convenable et donnèrent pour la canonisation de la sainte vierge Thérèse un vote unanime. Notre vénérable frère, François-Marie, évêque de Porto, cardinal del Monte, exposa devant nous, dans notre consistoire, le résumé du procès avec son avis et celui de ses collègues. Après son rapport, les autres cardinaux présents prononcèrent, d'un commun suffrage, qu'il convenait de passer outre.

Alors notre cher fils Jean-Baptiste Millin, avocat consistorial de notre cour, nous harangua dans un consistoire public, et nous supplia humblement, au nom de notre bien-aimé fils en Jésus-Christ, Philippe, roi catholique des Espagnes, de vouloir bien passer à la canonisation. Nous répondimes que, sur une affaire si importante, nous allions consulter nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Eglise romaine et les évêques présents à notre Cour. En attendant, nous exhortâmes instamment, par la charité de Jésus-Christ, les cardinaux et les évêques réunis auprès de nous, à persévérer dans la prière et à humilier leur âme avec nous devant Dieu, par le jeûne et par l'aumône, pour obtenir du Père des lumières qu'il fit descendre sur nous du haut des cieux sa lumière et sa vérité, afin que nous pussions connaître et accomplir sa volonté et son bon plaisir. Ensuite nous appelâmes à un Consistoire semi-public, célébré peu de temps après, les cardinaux, les patriarches, les archevêques et les évêques qui se trouvaient à notre Cour. Là, en présence des

notaires du Siège-Apostolique et des Auditeurs des causes du sacré palais, nous rappelâmes l'éminente sainteté de la servante de Dieu, la multitude et l'éclat de ses miracles, la dévotion que lui témoignent toutes les nations catholiques, nous exposâmes les instances qui nous ont été faites non-seulement de la part des plus grands rois, mais encore au nom de notre cher fils en Jésus-Christ, Ferdinand, roi des Romains, élu Empereur, et de plusieurs autres princes chrétiens. Alors tous ensemble, d'un même cœur et d'une même voix, bénissant Dieu qui honore ses amis, furent d'avis qu'il fallait canoniser la Bienheureuse Thérèse et inscrire son nom parmi les saintes vierges. Ce consentement unanime nous a fait tressaillir de la joie la plus vive dans le Seigneur, auteur de notre salut, et nous avons rendu grâces à Dieu et à son Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ d'avoir jeté sur son Eglise un regard de miséricorde et de lui avoir accordé une si grande gloire. Ensuite nous avons fixé le jour de la canonisation et nous avons averti nos frères et nos fils bien-aimés de persévérer dans la prière et dans l'aumône, afin que, dans l'exécution d'une œuvre si grande, la splendeur du Seigneur notre Dieu rayonnât sur notre âme et dirigeât l'œuvre de nos mains selon sa volonté.

Enfin, après avoir accompli tout ce que prescrivent les saintes Constitutions et la coutume de l'Eglise romaine, nous nous sommes réunis aujourd'hui dans la basilique du prince des Apôtres avec nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Eglise romaine, avec les patriarches, les archevêques, les évêques, les prélats de la Cour romaine, nos officiers et toute notre maison, le clergé séculier et régulier et une grande multitude de peuple. Là, par l'entremise de Nicolas Zambeccari, avocat de notre cour consistoriale, notre fils bien-aimé Louis, du titre de Sainte-Marie, cardinal Ludovisio, notre neveu selon la chair, nous réitéra les instances faites pour le décret de la canonisation, au nom de notre cher fils en Jésus-Christ, Philippe, roi catholique. Après le chant des prières et des litanies, après avoir humblement imploré la grâce de l'Esprit-Saint, à l'honneur de la sainte et indivisible Trinité et pour l'exaltation de la foi catholique, par l'autorité du Dieu tout-puissant Père, Fils et Saint-Esprit, par

l'autorité des saints Apôtres et la nôtre, de l'avis et du consentement unanime de nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Eglise romaine, les patriarches, archevêques et évêques présents à notre Cour, nous avons défini et décrété que Thérèse d'Avila, de pieuse mémoire, dont la vie sainte, la foi pure et les miracles admirables sont pleinement constatés, est sainte et doit être inscrite au catalogue des saintes vierges, comme nous le définissons, décrétons et inscrivons par la teneur des présentes. Nous avons ordonné et ordonnons qu'elle soit honorée comme véritablement sainte par tous les fidèles de Jésus-Christ; nous statuons que dans l'Eglise universelle il sera permis d'élever et de consacrer en son honneur des églises et des autels pour y offrir à Dieu le Saint-Sacrifice; et nous voulons que chaque année, le cinquième jour d'octobre, anniversaire de son passage à la gloire céleste, son office puisse être célébré suivant le rite des saintes vierges, selon les prescriptions du bréviaire romain.

En vertu de la même autorité, nous avons remis et remettons miséricordieusement dans le Seigneur, à tous les fidèles vraiment contrits et confessés qui, chaque année, le même jour, visiteront le sépulcre où repose le corps de Thérèse, un an et une quarantaine des pénitences qui leur ont été enjointes ou dont ils sont redevables à la justice divine, et quarante jours à ceux qui visiteront le même tombeau pendant l'octave.

Enfin, après avoir rendu grâces à Dieu de cette nouvelle et éclatante lumière dont il a daigné éclairer son Eglise, après avoir chanté solennellement l'oraison des vierges en l'honneur de sainte Thérèse, nous avons célébré la messe à l'autel du Prince des Apôtres et fait mémoire de cette sainte vierge; et nous avons accordé à tous les fidèles présents une indulgence plénière pour la remise de toutes les peines dues à leurs péchés.

A nous tous maintenant, en reconnaissance d'un si grand bienfait, de bénir et de glorifier, avec une humilité profonde, Celui à qui appartient toute bénédiction, tout honneur, toute gloire et toute puissance dans les siècles des siècles. Prions-le sans cesse, par l'intercession de cette vierge qu'il a glorifiée, de détourner ses yeux de nos offenses, d'abaisser sur nous un regard de pitié, de nous montrer la lumière de ses miséricordes,

d'inspirer sa crainte aux nations qui ne le connaissent pas et de leur apprendre par là qu'il n'y a pas d'autre Dieu que notre Dieu.

Comme il serait difficile que nos présentes lettres fussent portées partout où la nécessité l'exigerait, nous voulons qu'on accorde aux exemplaires même imprimés, signés par un notaire public et munis du sceau de quelque personne constituée en dignité, la même foi qu'à ces présentes, si elles pouvaient être portées en tout lieu.

Ainsi que nul n'ose attaquer ou contredire, par une audace téméraire, le texte de notre définition, décret, inscription, commandement, statut, indulgence et volonté. Si quelqu'un a la présomption de le tenter, qu'il sache qu'il encourra l'indignation du Dieu tout-puissant et des bienheureux Pierre et Paul, ses apôtres.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, l'an de l'Incarnation de Notre-Seigneur 1622, le 4 des Ides de Mars, la deuxième année de notre Pontificat.

Moi, GRÉGOIRE, évêque de l'Eglise catholique.

II.

Le Cœur de sainte Thérèse.

Le cœur (1) de sainte Thérèse est conservé à Albe de Tormès dans un globe de cristal supporté par un magnifique reliquaire.

(1) L'extraction du cœur de sainte Thérèse tient déjà du prodige. Il fut enlevé trois ou quatre ans après sa mort par une religieuse, une pauvre sœur converse qui eut la hardiesse d'ouvrir elle-même, avec un simple couteau, la poitrine de la Sainte. Elle détacha le cœur sans effort et l'emporta dans sa cellule. Les gouttes de sang frais et vermeil et les émanations célestes, qui s'échappaient de la sainte relique trahirent la coupable ; elle fut gravement punie de sa pieuse témérité. — Le fait est rapporté par les Bollandistes et d'autres auteurs avec diverses circonstances. On n'est pas d'accord non plus sur la date de l'extraction. « Sainte et indiscrete profanation que Dieu permet, dirons-nous avec Vic. de la Fuente ; nous n'aurions pas dû y consentir avant qu'elle fût commise : maintenant, le fait accompli, nous sommes loin de le blâmer. » — V. *Le Cœur de sainte Thérèse*, par M. l'abbé Durand.

La blessure de la Transverbération le traverse horizontalement, vers la partie supérieure, et le divise presque en entier. Autour de la blessure, en particulier du côté droit, on voit encore la chair calcinée par l'action du feu mystérieux que portait à son extrémité le dard du séraphin. D'autres prodiges, non moins remarquables, ne cessent d'être constatés depuis trois siècles dans ce précieux reliquaire. (V. *Boll. De Sacris reliquiis S. Theresæ virginis*, nos 1443 et suivants). On s'est occupé surtout, de nos jours, des épines merveilleuses qui croissent au-dessous du saint cœur. L'Eglise, n'ayant point prononcé son jugement sur la nature de cette merveille, nous nous contenterons de reproduire deux pièces importantes citées par M. l'abbé Plasse, *Souvenirs du pays de sainte Thérèse*, et Vic. de la Fuente, *Manual del Peregrino*.

*Lettre de M^{sr} l'Evêque de Salamanque au Révérend Père
Procureur des Carmes Déchaussés.*

EVÊCHÉ
DE
SALAMANQUE

Salamanque, le 6 Avril 1872.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Pendant l'Octave de la fête de la sainte Mère, en 1870, je fis la sainte visite pastorale du couvent de nos Sœurs Déchaussées d'Albe de Tormès. Pour cela j'entrai dans la clôture et je pus y voir de près et en pleine lumière le reliquaire où se trouve le cœur de sainte Thérèse. Ce saint cœur est tout entier renfermé dans un vase de cristal. Au fond de ce vase, il y a un peu de poussière fine détachée de la relique. De cette poussière et non du cœur sortent trois végétaux qui vont croissant avec le temps, autour du saint cœur. Ce qui a fait appeler ces excroissances épines, c'est qu'elles n'ont point de feuilles. Ce phénomène est admirable. Cependant, lorsqu'on rédigea la pièce authentique relative à la sainte relique, je ne permis pas qu'on écrivit, comme on voulait le faire: *Du saint cœur sortent trois épines*

miraculeuses ; mais je fis écrire : *L'on remarque trois épines autour du saint cœur.*

Voilà ce qu'il y a à dire, mon cher Père, sur l'objet dont vous me parlez. Si, après cette explication franche et loyale, Votre Révérence persévère à vouloir que l'on commence les informations juridiques, je ne m'opposerai pas à votre désir.

† FR. JOACHIM,
Ev. de Salamanque.

Lettre du Procureur des Carmes Déchaussés de la Congrégation d'Espagne à M^{sr} l'Evêque de Salamanque.

EXCELLENTISSIME ET ILLUSTRISSIME PRÉLAT,

J'ai reçu avec reconnaissance la lettre que Votre Grandeur m'a adressée le 6 Avril dernier. Tout ce qu'elle contient est conforme à ce que je recueille d'autre part sur l'existence des épines qui se produisent autour du cœur de notre séraphique Mère Thérèse de Jésus.

Il ne reste plus maintenant qu'à examiner si la naissance et le développement de ces épines est un fait miraculeux ou un fait purement physique et naturel. Ces excroissances, Votre Grandeur les appelle *merveilleuses*, et deux médecins et un chirurgien qui, à ma demande, les ont examinées avec le plus grand soin, les appellent *sur naturelles*, expression qui, à mon avis, a le même sens que *merveilleuses*.

Ces praticiens déclarent que ces épines sortent de matières détachées de la surface externe du cœur et déposées au bas de la sainte relique, et qu'elles sont formées de la substance même du saint cœur.

Pour se prononcer définitivement sur ce phénomène étrange, je crois qu'il est nécessaire d'instruire un procès avec toutes les formes légales. Rome, qui ne manque point d'hommes spéciaux dans toutes les sciences, surtout lorsqu'il s'agit de distinguer ce qui est naturel de ce qui est miraculeux, décidera s'il faut l'attribuer ou non à des causes naturelles.

Rome, couvent de Sainte-Marie de la Scala, le 15 juin 1872.

FR. PASCAL DE JÉSUS-MARIE.

III

Poème envoyé comme Réponse par sainte Thérèse à Monseigneur
Alvaro de Mendoza.

*Alma, buscarte has en mi
Y a mi buscarme en ti.*

*Ame, il faut te chercher en moi
Et me chercher de même en toi.*

De tal suerte pudo amor,
Alma, en mi te retratar
Que ningun sabio pintor
Supiera con tal primor
Tal imagen estampar.

Chère âme, écoute, je t'apporte
De mon cœur le plus doux secret :
L'amour a pu de telle sorte
Retracer en moi ton portrait
Que nul peintre, eût-il en partage
Un mérite supérieur,
Ne pourrait faire ton image
Aussi bien qu'elle est en mon cœur.

Fuiste por amor criada
Hermosa bella, y asi
En mis entranas pintada,
Si te perdieras, mi amada.
Alma, buscarte has en mi.

Par mon amour tu fus créée
Accomplie et riche en beauté ;
Ton empreinte est toujours gravée
Dans mon cœur par la charité.
Et si jamais, âme chérie,
Tu te perdais, rappelle-toi
Le secret que je te confie :
Tu ne dois te chercher qu'en moi.

Que yo se que te hallaras
En mi pecho retratada,
Y tan al vivo sacada,
Que si te ves te holgaras
Viendote tan bien pintada.

Oui, je le sais, âme que j'aime,
En te retrouvant sur mon cœur
Si bien reproduite, toi-même
Tu tressailleras de bonheur.
Et par hasard, s'il se peut faire
Que tu ne saches me trouver,
Ce n'est point par toute la terre,
Mais en toi qu'il faut me chercher.

Y si acaso no supieras
Donde me hallaras a mi,
No andes de aqui para alli,
Sino, si hallarme quisieras
A mi, buscarme has en ti.

Porque tu eres mi aposento,
Eres mi casa y morada,
Y así llamo en cualquier tiempo,
Si hallo en tu pensamiento,
Estar la puerta cerrada.

Fuera de ti no hay buscarme,
Porque para hallarme a mi.
Bastara solo llamarme.
Que a ti ire sin tardarme,
Y a mi buscarme has en ti.

(Vic. de la Fuente, t. II,
p. 510.)

L'amour a fait, âme bien chère,
Mon lieu de repos de ton cœur,
La demeure que je préfère,
Et la maison de mon bonheur.
Aussi je frappe, aussi j'appelle,
Si je parviens à découvrir
Dans ta pensée, âme immortelle,
Une porte à me faire ouvrir.

Hors de toi, bien est inutile
De me chercher, je te l'ai dit.
Me trouver n'est pas difficile :
Appelle-moi, cela suffit.
Et sans tarder, âme chérie
Tu me verras venir à toi.
Ainsi, plus jamais ne l'oublie !
Dans ton cœur toujours cherche-moi.

(Trad. de M. l'abbé Plasse.)

IV.

Etablissement et Gouvernement des Carmélites de France.

(Extrait abrégé des Chroniques des Carmélites.)

On ne peut lire les écrits de sainte Thérèse sans être frappé du zèle qui embrasait son cœur pour le salut de la France. Dieu voulut qu'elle transmit à ses filles le feu de la même charité envers notre pays. Beaucoup parmi elles soupiraient après l'heure où elles pourraient passer les frontières et multiplier les Carmels sur le sol français.

1582. — L'année même de la mort de la sainte Réformatrice, un gentilhomme du Roi, messire Ferdinand de Quintana doine de Brétigny, originaire d'Espagne, où il avait de grandes alliances, envoya son fils, Jean de Brétigny, à Séville, pour régler des affaires de famille.

Une longue maladie obligea messire Jean de Brétigny de demeurer à Séville plus de temps qu'il n'en avait eu le dessein. Il se lia d'amitié avec un jeune Espagnol, don Pierre de Tolosa. Celui-ci connaissait les Carmélites et en particulier la Mère Marie de Saint-Joseph, encore Prieure du couvent de Séville : il conduisit M. de Brétigny au Carmel où le jeune Français reçut un accueil qui lui laissa de profonds souvenirs. La Mère Marie de Saint-Joseph lui offrit un exemplaire des Avis spirituels de sainte Thérèse : il les lut avec une grande dévotion, et, depuis lors, il ne trouvait plus de satisfaction que dans la chapelle des Carmélites où il passait de longues heures à prier : sa ferveur semblait s'accroître chaque fois qu'il méditait en ce sanctuaire.

1583. — M. de Brétigny, voulant s'instruire à fond de tout ce qui concernait la Réforme de sainte Thérèse, se mit sous la direction du P. Gratien ; il passa même trois mois au noviciat des Carmes sans avoir toutefois le dessein de prendre l'habit : il y serait demeuré davantage si le P. Gratien le lui eût permis ; mais ses devoirs le rappelant au milieu du monde, son directeur

l'y renvoya, plus déterminé que jamais à consacrer sa vie et ses biens à la propagation de la Réforme.

1585. — En 1585, M. de Brétigny eut la consolation de mettre une première fois la main à l'œuvre en fondant un couvent de Carmélites à Lisbonne. Le succès de cette entreprise augmenta encore son désir et son espoir d'introduire l'Ordre en France. Il soumit ses projets au Chapitre Général des Carmes Déchaussés assemblé à Pastrana. Les Pères en bénirent le Seigneur, mais lui représentèrent qu'avant de conduire des Carmélites en France, il conviendrait de leur ménager d'abord à eux-mêmes une Fondation, afin que les religieuses ne fussent point privées de leurs services spirituels. M. de Brétigny entra dans leurs vues, et, ses affaires terminées, il reprit le chemin de la France.

1586. — Débarqué à Rouen au mois de Novembre 1586, il reçut aussitôt plusieurs lettres des Carmélites d'Espagne bien propres à le confirmer dans son projet. « Je voudrais, écrivait l'une de ces vénérables Mères, que vous eussiez pu voir ces jours passés en ce couvent un navire avec enseigne cramoisie, voiles et tambours; l'on disait : Qui veut aller en France? et beaucoup de religieuses embrassaient la croix et protestaient de vouloir mourir pour la défense de la foi (1). Ceci nous a été une récréation non moins fructueuse que délectable. J'ai beaucoup de compassion des travaux où se trouve ce royaume de France et donnerais pour lui, voire mille vies si je les avais. »

M. de Brétigny, d'après les conventions prises au Chapitre de Pastrana, pensait d'abord à l'établissement des Pères : mais les obstacles ne tardèrent pas à s'élever. On n'osa porter le projet au pied du trône ; ses meilleurs protecteurs lui déclarèrent que la chose était impossible et que le roi (Henri III) ne consentirait jamais à entendre parler de la venue de religieux d'Espagne. Le pieux gentilhomme demeura quatre ans dans une espèce d'inaction sans cesser d'implorer le secours du Ciel.

1590. — Une noble dame de Rouen, Marie de Batarnay, veuve

(1) Le royaume très-chrétien était alors aux yeux de l'Espagne un pays hérétique, et le souvenir du sang versé dans les guerres de religion laissait l'espoir aux Carmélites de trouver le martyr sur notre sol.

du maréchal de Joyeuse, entendit parler des desseins de M. de Brétigny. Elle voulut les seconder, et, d'un commun accord, ils résolurent de commencer par fonder à Rouen un couvent de Carmélites. La maréchale de Joyeuse employa son crédit à la Cour pour obtenir le consentement du Roi. Elle y réussit. M. de Brétigny partit en Espagne chercher les religieuses.

1593. — Ce voyage fut infructueux. Le roi d'Espagne consulta ses ministres avant d'octroyer son consentement, et les ministres, uniquement occupés des affaires de la Ligue, répondirent que les circonstances n'étaient pas favorables.

Rentré en France, M. de Brétigny eut encore la douleur d'être privé de l'appui de la maréchale de Joyeuse qui mourut saintement; la Fondation de Rouen devint impossible.

1598. — Une nouvelle tentative, concertée entre M. de Brétigny et M. Gallemant, curé d'Aumale, ne fut pas plus heureuse. Le Seigneur se réservait le choix d'autres instruments. Cependant M. de Brétigny contribua encore à leur préparer la voie en traduisant le premier plusieurs ouvrages de sainte Thérèse. Cette lecture excita dans des personnes de qualité le désir d'embrasser l'Ordre réformé par la sainte Mère.

1601. — Dieu avait réservé l'honneur d'établir cet Ordre en France à M^{me} Barbe Avrillot, épouse de M. Acarie, maître des comptes à Paris. On regardait cette sainte dame dans la capitale comme une personne suscitée de Dieu pour s'opposer aux efforts du mal et multiplier les œuvres utiles au bien des âmes. En 1601, dom de Cheure, Prieur de Bourg-Fontaine, ayant donné une édition plus complète des ouvrages de sainte Thérèse (1), on se hâta de l'offrir à M^{me} Acarie. Elle ne trouva d'abord dans cette lecture qu'une sorte de dégoût, ce dont elle s'humilia le reste de sa vie. Quelques jours après, sainte Thérèse lui apparut et l'avertit que Dieu voulait se servir d'elle pour établir la Réforme du Carmel dans le royaume.

M^{me} Acarie, se croyant indigne d'une si grande faveur, douta de la vérité de cette vision. Mais l'impression qu'elle avait pro-

(1) L'édition de dom de Cheure n'était autre que la traduction de M. de Brétigny revue et corrigée.

duite en son âme devint de plus en plus forte, et ne pouvant soutenir plus longtemps ce combat contre Dieu même, elle résolut d'en parler à son directeur, dom Beaucousin, Prieur des Chartreux de Paris. Ce Révérend Père, après avoir imploré les lumières du Ciel et examiné la chose à fond, y trouva les preuves les plus solides de la volonté divine; il désira néanmoins en conférer avec des personnages éminents en doctrine et en vertu.

1602. — Il convoqua une première assemblée aux Chartreux. Cette assemblée se composait de MM. Gallemant, Duval, de Bérulle et de Brétigny; ce dernier avait reçu les Saints Ordres quatre ans auparavant.

Le Prieur proposa l'affaire de la Fondation; ces Messieurs jugèrent la chose impossible, bien qu'elle leur parût si désirable. Madame Acarie ne s'en étonna point et se résigna au bon plaisir de Dieu.

Quelques mois après, sainte Thérèse lui apparut une seconde fois; elle lui ordonna de renouveler ses tentatives et lui promit le succès, malgré toutes les oppositions. Madame Acarie eut encore recours à dom Beaucousin qui convoqua une seconde assemblée aux Chartreux; saint François de Sales, alors à Paris, y assista. L'affaire fut examinée avec une attention très-grande. On reconnut bien des difficultés : l'état actuel de la France, la différence du génie des deux nations, l'opposition des caractères, la distinction des langues, l'éloignement des lieux, etc... La majorité voulait bien des religieuses espagnoles, mais non des religieux... Enfin on arrêta la fondation du premier monastère des Carmélites, et l'on conclut qu'il fallait commencer, non seulement avec les constitutions de sainte Thérèse, mais avec des religieuses formées de sa main, et en demandant une approbation spéciale au Saint-Père. On régla aussi trois points importants : d'abord la direction spirituelle des religieuses. Saint François de Sales et les autres personnages éminents qui l'entouraient décidèrent que les Carmélites ne pouvaient être remises en meilleures mains que celles de MM. Gallemant, de Bérulle et Duval. Ensuite on devait chercher une fondatrice : on confia ce choix à Madame Acarie, qui, sur l'ordre du Ciel,

offrit le titre à la princesse de Longueville, alors retirée du monde et toute vouée aux bonnes œuvres. Enfin, restait à acquérir un emplacement convenable. On jeta les yeux sur le prieuré de Notre-Dame-des-Champs, faubourg Saint-Jacques.

Mademoiselle de Longueville se chargea d'obtenir du Roi les lettres-patentes. Henri IV consentit volontiers à la fondation, mais parut mécontent que l'on allât chercher des religieuses en Espagne. « Ne pourrait-on, dit-il, trouver dans mon royaume des personnes d'assez grand mérite pour les mettre à la tête du nouvel établissement? » Il est vrai, Sire, répondit Madame de Longueville; mais il s'agit de pauvres religieuses qui mènent une vie très-retirée dans une clôture étroite : l'institution n'existant pas en France, on ne peut tirer les premiers sujets que du pays où ils sont formés.

Le roi se rendit et, le 18 Juillet 1602, il fit expédier les lettres-patentes de la fondation par M. de Marillac que Dieu avait déjà choisi pour être l'un des plus fermes appuis du Carmel de France. Le parlementregistra les patentes le 4^{er} Octobre suivant. On commença aussitôt les démarches près la Cour de Rome. La princesse de Longueville y députa M. de Santeuil. Après un an de sollicitations et la tenue d'une congrégation extraordinaire de seize cardinaux où le Pape assistait en personne, la bulle fut expédiée le 13 Novembre 1603.

1603. — Le 29 Mars 1603, Madame la duchesse de Nemours posa la première pierre du monastère, au nom de Marie de Médicis, alors à Fontainebleau. La duchesse de Longueville et la princesse d'Estonteville, sa sœur, posèrent la seconde pierre. Peu de jours après, M. de Bérulle et M. de Marillac posèrent la première pierre du chœur. Ils descendirent dans la tranchée du bâtiment avec Madame Acarie et l'architecte nommé Biard. Madame Acarie se tournant alors vers M. de Bérulle, lui dit : « Vous serez le fondement de cet édifice pour le spirituel »; puis à M. de Marillac : « Et vous pour le temporel. » Elle avait prophétisé.

La vigilance de Madame Acarie pour l'édifice matériel ne lui fit pas oublier le principal objet de son zèle, qui était d'examiner et de préparer les *pierres vivantes* du Carmel. Elle avait déjà réuni dans sa maison plusieurs jeunes filles et formé comme une

sorte de séminaire qui semblait à M. Acarie, son mari, plus édifiant qu'amusant. Celui-ci aurait été bien aise de s'entretenir avec ses hôtes, et celles-ci le fuyaient comme le fléau de leur recueillement.

Madame Acarie, d'accord avec les supérieurs, installa ces pieuses filles dans un autre domicile, et par le crédit de la princesse de Longueville, elle obtint de Monseigneur l'Archevêque de Paris la permission de les placer dans une maison particulière, près de l'abbaye de Sainte-Geneviève dont le nom resta à cette petite congrégation.

Pendant ce temps, M. de Brétigny agissait vigoureusement du côté de l'Espagne. Sur l'avis de la Mère Marie de Saint-Joseph, il écrivit une lettre pressante au Général de l'Ordre. Celui-ci répondit en peu de mots que l'on pouvait s'adresser aux Carmes de la congrégation d'Italie; quant aux supérieurs espagnols, ils ne consentiraient jamais à laisser passer à l'étranger leurs religieux ou religieuses.

Devant ce refus, quelques-uns revinrent à la pensée de fonder en France avec des sujets français en prenant seulement les constitutions de sainte Thérèse. Mais les Carmélites espagnoles redoublaient de prières; à Séville, par exemple, elles promettaient quarante heures d'oraison, autant de communions et de rosaires si leur Père Général, leur octroyait la permission de passer en France.

M. de Brétigny n'obtenant rien par de nouvelles instances, M. de Bérulle résolut de se rendre lui-même en Espagne. Il se mit en route le 9 février 1604, accompagné de M. Gautier, procureur général et d'un domestique.

M de Brétigny était parti le premier, au mois de Novembre précédent, avec un saint homme, son serviteur, et trois dames françaises, envoyées par Madame Acarie au-devant des Carmélites. Ces dames étaient : Madame Jourdain, Madame du Pucheuil, et leur suivante, Rose Lesgu, pieuse fille de la Congrégation de Sainte-Geneviève (1).

(1) Voir dans les Chroniques des Carmélites le récit du voyage, emprunté à Madame Jourdain.

1604. — Les *Françaises* furent accueillies par les Carmélites espagnoles avec beaucoup d'empressement. Ces dames visitèrent d'abord le Carmel de Burgos que gouvernait encore la Mère Thomassine-Baptiste, établie Prieure de cette Fondation par sainte Thérèse. Elles allèrent ensuite à Valladolid. De là, M. de Brétigny écrivit de nouveau au Général des Carmes qui persista encore dans ses refus. Dieu ménageait une nouvelle épreuve aux voyageurs : ils eurent la douleur d'apprendre la mort de la Mère Marie de Saint-Joseph, si zélée pour l'établissement des Carmélites en France, et dont le nom figurait dans les lettres de jussion, accordées par le Saint-Siège, afin de contraindre les Carmes, au besoin, à laisser partir les religieuses. Dans ces tristes conjonctures, M. de Brétigny, l'âme résignée, disait simplement : « Je n'attends rien des hommes; mais j'espère tout de Dieu. »

Dans les premiers jours du Carême, M. de Bérulle rejoignit les voyageurs à Valladolid, muni d'un nouveau bref du Pape pour le Nonce d'Espagne, et de lettres du Roi pour l'ambassadeur de France, M. de Barrault. Les négociations commencèrent aussitôt, d'abord avec la Cour. Le Roi agréa la demande de M. de Bérulle, sans même renvoyer l'affaire à son conseil. Mais M. de Bérulle ne voulut point en venir à la contrainte avec le R. P. Général, sans essayer encore de conférer avec lui, n'ayant traité jusqu'alors que par correspondance.

Le Père Général était à Madrid; M. de Bérulle s'y rendit avec MM. Gautier et de Brétigny. Leurs supplications furent vaines : et, bien que M. de Bérulle se jetât à genoux devant le Général pour le conjurer de lui donner des Carmélites, le R. Père maintint son refus, dans la persuasion que les Carmélites ne devaient pas aller en France avant que les Carmes n'y eussent des établissements. Néanmoins, par condescendance aux désirs de M. de Bérulle, le Père Général assembla les Définites de l'Ordre pour leur soumettre cette affaire. M. de Bérulle comparut devant le Chapitre et prononça un discours latin qui ravit d'admiration toute l'assistance, sans pouvoir changer le sentiment des Révérends Pères.

M. de Bérulle, voyant qu'il n'obtenait rien par la douceur, se

décida enfin à faire usage du bref de jussion qu'il tenait secret par égard pour le R. P. Général. Il présenta ce bref au Nonce qui le visa, et le P. Général dut, sous peine de déposition et d'excommunication, délivrer des lettres d'obédience aux religieuses demandées par M. de Bérulle.

Les difficultés recommencèrent encore par rapport au choix de ces religieuses. Le Général permit à M. de Bérulle de les prendre dans six monastères qu'il lui désigna. Après les courses prodigieuses que la visite de ces monastères l'obligea de faire, M. de Bérulle reconnut qu'il n'y trouverait pas ce qu'il voulait. Il n'était pas question simplement d'avoir de saintes religieuses ; on avait besoin de religieuses formées par sainte Thérèse et douées elles-mêmes de qualités exceptionnelles pour entreprendre une aussi grande œuvre que les Fondations de France. M. de Bérulle dit franchement son mécontentement au Général ; et il exigea que, parmi les six Carmélites qu'il demandait, on lui donnât la Mère Anne de Jésus, la Mère Isabelle des Anges et la sœur Anne de Saint-Barthélemy. Les Pères Carmes, on le comprend, eurent beaucoup de peine à accorder leur consentement : la Mère Anne de Jésus et la sœur Anne de Saint-Barthélemy étaient les deux trésors de l'Ordre. Enfin, les lettres d'obédience furent délivrées et M. de Bérulle, accompagné des Françaises, alla chercher de monastère en monastère les saintes filles qu'il devait donner à la France. La Mère Anne de Jésus était à Salamanque. Malgré son attachement filial pour les Pères Carmes, elle ne put s'empêcher d'admirer la grâce et l'onction de M. de Bérulle, et, charmée de sa fermeté, elle disait en parlant de lui : « Ce petit don Père est plein de force et de vigueur ; notre sainte Mère l'aurait bien aimé. » La Mère Anne de Jésus ignorait encore sa mission ; mais Dieu l'y avait préparée, et, à la première ouverture qui lui en fut faite, elle répondit qu'elle n'apporterait aucun obstacle à la volonté divine. On prit aussi à Salamanque la Mère Isabelle des Anges et la Mère Béatrix de la Conception ; on s'enfuit de nuit, le 20 Août, à une heure du matin, afin d'échapper aux poursuites de la ville : car c'était presque une émeute populaire que l'émotion et le désespoir des Espagnols depuis qu'ils se voyaient menacés de perdre *leur sainte*.

Les voyageurs allèrent prendre ensuite à Saint-Joseph d'Avila la sœur Anne de Saint-Barthélemy qui montra une joie bien sincère d'aller en France. On demeura quelque temps à Avila pendant que M. de Brétigny se rendait à Huesches pour en ramener la Mère Eléonore de Saint-Bernard. Dans cet intervalle, les Françaises eurent le loisir de satisfaire leur dévotion en visitant tous les lieux remplis par les souvenirs encore vivants de sainte Thérèse. Le 24 Août, elles assistèrent à la fête de la Réforme, et le prédicateur amena l'éloge de ces dames après celui de la Sainte. Bien leur prit d'être voilées à la mode du pays pour cacher leurs belles couleurs.

Comme c'était à Avila que se devait faire le dernier adieu, le Père Général s'y trouva et il exhorta ses filles à porter en France l'esprit et les vertus de sainte Thérèse, sans jamais s'en écarter.

On sortit d'Avila le 29 Août. Le Père Général accompagna ses filles au moins deux lieues de chemin, avec quatre autres religieuses. Enfin il leur donna sa sainte bénédiction et leur laissa deux Pères pour les conduire. Ces deux Pères furent remplacés bientôt par deux autres, qui étaient de très-bonne condition et pleins de charité. Comme la vertu est vraiment aimable, on l'éprouvait dans leur commerce qui était doux et conciliant. Ils allèrent jusqu'à Paris et s'en retournèrent en Espagne après avoir donné l'habit aux trois premières novices.

Le retour en France fut rempli d'accidents auxquels on n'échappa que par une assistance toute particulière de Dieu. Avant de passer les frontières, on prit à Burgos la Mère Isabelle de Saint-Paul qui compléta la colonie des six Carmélites espagnoles. Le recueillement et la ferveur des vénérables Mères ne cessèrent d'édifier ceux qui les accompagnaient le long du voyage. M. de Bérulle les entourait de toutes sortes d'égards; il allait jusqu'à leur offrir le bras dans les passages difficiles; mais elles s'en excusaient, et le trouvaient fort étrange, car c'était chose toute contraire à la façon d'Espagne.

Enfin, le 15 Octobre 1604, cette chère troupe si longtemps attendue fit son entrée dans Paris. Sur le pont de Notre-Dame, les Mères virent venir à leur rencontre deux carrosses magnifiques. Dans le premier étaient leurs Altesses les princesses de

Longueville et d'Estonteville; dans le second, la marquise de Bréauté, Madame Acarie et ses filles. On se salua seulement et le cortège marcha en silence jusqu'à Saint-Denis. Là toute la compagnie mit pied à terre et se donna des témoignages réciproques de joie, d'estime et de respect. Après cette grande entrevue, les Mères furent conduites à l'église, et, comme la nuit approchait, elles la passèrent à Saint-Denis.

Le 16, les princesses menèrent les Mères aux Martyrs où elles communièrent, puis à Montmartre afin d'y prier sur le tombeau des premiers apôtres de la France. Le 17, la duchesse de Longueville les reconduisit à Paris, voulant elle-même, comme fondatrice, les introduire dans leur monastère.

En y entrant, la vénérable Mère Anne de Jésus entonna le *Laudate* que les religieuses achevèrent, il faut le dire, avec plus de dévotion que d'harmonie. L'installation solennelle eut lieu le lendemain, fête de saint Luc. Monseigneur de Gondy, cardinal-archevêque de Paris, envoya son aumônier célébrer la messe et communier les Mères.

Trois jours après, la reine et les princesses en grand cortège honorèrent le monastère de leur visite. Sa Majesté laissa aux religieuses de généreuses marques de son passage, et voulut voir M. de Brétigny pour le complimenter du don précieux qu'il avait fait à la France. Le saint prêtre s'efforça de reporter tous ces éloges sur M. de Bérulle et dit avec la plus touchante naïveté qu'il n'avait été en cette affaire qu'un instrument sans puissance, et que son inhabileté n'avait suscité que des embarras et des entraves à celui qui avait, après Dieu, tout le mérite du succès.

Le jour de la fête de tous les Saints, les trois premières novices françaises reçurent l'habit. Elles furent accompagnées jusqu'au petit couvent par un grand nombre de personnes de piété et du premier rang. La princesse de Longueville donnait la main à l'une des novices, Mademoiselle d'Hannivel; la princesse d'Estonteville à la seconde, Madame Jourdain; Madame Acarie tenait la troisième, Andrée Levoix, admise comme sœur converse. La

A l'exception de la Mère Isabelle des Anges, les Mères espagnoles quittèrent la France quelques années après pour fonder les Carmels de Belgique ou rentrer dans leur patrie.

Mère Anne de Jésus ouvrit la porte conventuelle, et, après avoir salué leurs Altesses, elle avança le bras pour faire entrer la première Andrée Levoix que l'on conduisait la dernière. Cette préférence, loin de choquer la délicatesse des deux princesses et du reste de l'assemblée, édifia tout le monde comme un véritable trait d'esprit évangélique.

Le jour de la fête de saint Martin, les Mères reçurent une quatrième novice, Mademoiselle de Fontaines que Dieu destinait dans ses décrets éternels à devenir, en France, l'honneur, la gloire, le soutien du Carmel, sous le nom de la Mère Madeleine de Saint-Joseph.

Un mode de gouvernement spécial avait été institué, pour le Carmel de France, par la bulle d'érection de Clément VIII, concédée en 1604. Les Révérends Pères Carmes n'ayant pas d'établissements en France, le Saint-Siège remit aux mains des Visiteurs et Supérieurs par lui choisis et délégués tout l'exercice de l'autorité sur les Carmélites. Sous la direction du cardinal de Bérulle (alors M. de Bérulle), son premier supérieur, le Carmel de France devint bientôt l'une des branches les plus florissantes de la Réforme de sainte Thérèse, non seulement par le nombre de ses monastères, mais surtout par l'esprit de ferveur, la régularité parfaite de ses religieuses.

Les heureux résultats de cette organisation particulière engagèrent les Souverains Pontifes à la conserver, même après l'établissement des Révérends Pères Carmes dans notre pays; et le mode de gouvernement institué d'une manière provisoire par Clément VIII fut définitivement confirmé par les brefs de Paul V (8 Septembre 1606, 17 Avril 1614), de Grégoire XV, d'Urbain VIII (20 Décembre 1623).

Les supérieurs du Carmel, choisis d'abord dans la Congrégation de l'Oratoire, puis dans le clergé séculier, justifèrent constamment la confiance du Saint-Siège par la sagesse de leur direction : ils veillèrent avec un soin religieux au maintien de l'observance des constitutions de sainte Thérèse, sans en altérer jamais l'esprit ni même la lettre par la moindre innovation.

Lorsque les Communautés, dispersées par l'orage révolution-

naire, se réunirent au commencement de ce siècle, les monastères de Carmélites, comme les autres maisons religieuses, furent placés directement, par les articles du Concordat, sous la juridiction de l'Ordinaire. Les droits des anciens Visiteurs ont été transmis à l'évêque diocésain qui confirme aussi l'élection des supérieurs immédiats, autrefois soumise à l'approbation du Nonce. Les Carmels de France jouissent, sous la conduite de leurs Pasteurs, des mêmes avantages et de la même paix que sous le gouvernement précédent.

Les Révérends Pères Carmes de la Congrégation d'Italie, dite de Saint-Elie, ont fondé de leur côté, avec la permission du Saint-Siège, plusieurs couvents de Carmélites soumis à leur obéissance. Cette différence de gouvernement n'altère ni l'unité d'esprit ni la conformité d'observance dans toutes les maisons de l'Ordre. « Dans le cours de mes voyages, déclarait, il y a quelques années, le T. R. Père Général Dominique, de sainte mémoire, j'ai dû, à la prière des évêques, faire la visite des couvents de nos sœurs, soit en Espagne, en Italie, en Irlande, en Belgique ou en France. Partout j'ai trouvé de vraies filles de sainte Thérèse et le véritable esprit du Carmel (1). »

Ajoutons que les lois du Concordat n'admettant en France que les vœux simples pour les religieuses, après plusieurs concessions particulières, un bref de Pie IX, en date du 23 Mars 1869, a étendu, sans distinction, à tous les monastères de Carmélites existant en France, la communication de tous les privilèges et grâces spirituelles dont jouissent les Carmélites qui, vivant en d'autres pays, émettent les vœux solennels.

(1) V. Lettre pastorale de Monseigneur Pie aux Carmélites de Poitiers et de Niort, 28 Juillet 1873.

TABLE DES MATIÈRES

Années.

Pages.

CHAPITRE XXI.

SAINTE THÉRÈSE PRIÈRE DE L'INCARNATION.

1571	Situation intérieure du monastère	5
	Répugnances de la Sainte à en prendre le gouvernement . .	7
	Opposition des sœurs.	9
	Chapitre conventuel.	13
	La Très-Sainte Vierge Prieure	15
	La douceur et la sagesse de Thérèse triomphent de tous les obstacles	17
1572	Le P. Jean de la Croix, aumônier de l'Incarnation	21
	Le cartel.	23
	Anne de Saint-Barthélemy	25
	Sollicitudes extérieures	27
	Le <i>Salve</i>	29
	La divine alliance.	31
	Nouveau progrès dans la vie mystique de sainte Thérèse . .	32
	Double extase de la Sainte et du P. Jean de la Croix	35
	Le grand silence du temple de Dieu, de l'âme élevée à la plus haute contemplation	39

CHAPITRE XXII.

VOYAGES ET AFFAIRES. (1573 1575.)

1573	Les Carmélites de Salamanque.	43
	Anne de Jésus, Maîtresse des novices	47
	Le Livre des Fondations	49
1574	Casilde de Padilla	52
	La princesse d'Eboli au Carmel	55
	Ses exigences et ses caprices	57
1574	Fondation de Ségovie.	62

Années.		Pages.
1574	Translation des Carmélites de Pastrana au Carmel de Ségovie.	65
-	Sainte mort de la sœur Isabelle des Anges.	66
	Visite de Thérèse au couvent dominicain de Sainte-Croix. . .	69
	Les élections à l'Incarnation et au couvent de Saint-Joseph.	70
1575	Fondation de Véas	72
	Catherine et Marie de Sandoval.	75

CHAPITRE XXIII.

LE PÈRE JÉRÔME GRATIEN. — FONDATION DE SÉVILLE. — (1575.)

	Famille du Père Gratien.	78
	Son enfance et sa jeunesse	81
	Héroïque prière.	82
	Vocation	84
	Grandes austérités des Carmes Déchaussés.	87
	Inquiétudes de la sainte Mère	87
	Le P. Vargas, Visiteur du Carmel en Andalousie	89
1575	Il passe ses pouvoirs au P. Gratien	90
	Situation difficile du jeune Visiteur et de la Réforme.	91
	Préludes d'une crise	93
1575	Entrevue de la Sainte et du P. Gratien	95
	Admirable obéissance de Thérèse.	97
1575	Départ pour Séville.	98
	Fêtes de la Pentecôte.	102
	Amertumes.	106
	L'Inquisition	107
	Difficultés avec le P. Général	114
	Lettre de la sainte Mère en faveur de ses religieux au Père Général.	116
	Lettre à Philippe II.	119
	Le Conseil des Carmes	122
	Le P. Mariano l'emporte sur le P. Gratien et sur la Sainte	124

CHAPITRE XXIV.

SÉVILLE. — CONSOLATIONS DE FAMILLE. — ÉPREUVES DU CLOÎTRE
(1575)

	La Mère Marie de Saint-Joseph.	123
	Retour de Laurent de Cepeda en Espagne.	128
	Réunion de famille	129

TABLE DES MATIÈRES.

501

Années.		Pages.
	Thérésita.	131
	Première visite du P. Gratien au Couvent des Carmes Mitigés de Séville.	133
1576	Fondation de Caravaca	136
	Sainte Thérèse condamnée par le Chapitre Général.	137
	Sa soumission et sa fermeté.	138
	Fête religieuse à Séville.	143
	Portrait de la Sainte	151
	Départ pour Tolède	152

CHAPITRE XXV.

LA LUTTE (1575-1578).

1576	Chapitre provincial de la Moraleja.	155
	Ordonnances du P. Tostado.	156
1576	Chapitre des Carmes Déchaussés à Almadovar.	157
	Sagesse de la Sainte.	159
	Sa prudence maternelle.	165
	Son rôle dans la crise.	168
1577	Mort du nonce Hormaneto	172
	Situation désespérée de la Réforme.	174
	Energie de Thérèse.	175
	Nouvelles élections à l'Incarnation.	177
	Emprisonnement de saint Jean de la Croix.	179
	Appel au Roi.	180
	Complications.	184
1578	Second Chapitre d'Almadovar.	190
	Mort du P. Rubeo	191
	Décrets arrêtant la ruine du Carmel Reformé.	193
	Journée d'angoisse.	194
	Incident à la Nonciature.	196
	Philippe II se déclare en faveur de la Réforme	197
	Nouveau bref du Nonce.	198
	Préliminaires de la paix.	200

CHAPITRE XXVI.

SAINTE THÉRÈSE ET LES CARMÉLITES DURANT LA LUTTE DES DÉCHAUSSÉS ET DES MITIGÉS.

	Paix intérieure des monastères.	204
	Traits particuliers.	206
	Simplicité	207

Courage	209
Heureuses morts	210
Direction de la sainte Mère.	211
Le Château de l'âme ou les Demeures	213
Commentaire du Cantique des Cantiques.	221
Héroïque obéissance	222
Correspondance de la Sainte avec ses filles.	223
Son amour maternel	226
Soin des malades.	230
Sollicitude dans les épreuves	234
Charité compatissante pour les faibles.	240

CHAPITRE XXVII.

L'APOSTOLAT EXTÉRIEUR.

Relations de la Sainte avec sa famille.	244
Mort de sa sœur Marie	244
Augustin.	245
Pierre, ses accès de mélancolie.	246
Jeanne et ses enfants	249
Laurent	251
<i>Être bien avec Jésus</i>	252
Les scrupules de don Laurent.	254
Ses pénitences	257
Discretion et douceur de la conduite de Thérèse.	259
<i>Cherche toi en moi</i>	260
Lettre de la satire (1)	261
1578 Changement de juridiction du couvent de Saint-Joseph.	264
Rapports de Thérèse avec son évêque.	265
Un canonicat pour Maître Daza	266
Etendue de la correspondance de Thérèse	267
Sainte liberté de son langage	268
Un malentendu	271
L'intimité de sainte Thérèse.	271

CHAPITRE XXVIII.

LES TRAVAUX DE LA DERNIÈRE HEURE.

1577 Accident, le bras cassé	275
Opération cruelle.	276

(1) C'est le nom donné en Espagne à cette lettre si spirituelle : « Carta del Vejamén. »

TABLE DES MATIÈRES.

503

Années.		Pages.
	Avertissement de Notre-Seigneur	278
	La Sainte reprend ses voyages et ses fondations	280
	Miracle en faveur de la sœur Anne de Saint-Barthélemy.	281
	Le Carmel de Malagon	283
1580	Fondation de Villeneuve.	284
	Dévotion des villageois le long de la route.	287
	Visite au monastère de N.-D. du-Secours	288
	Catherine de Cardonne.	289
	L'ermitage de Sainte-Anne	291
	Anne de Saint-Augustin, sa confiance dans l'Enfant Jésus.	294
	Mort de Laurent de Cepeda.	297
	Mort du P. Balthazar Alvarez.	300
1580	Fondation de Palencia.	303

CHAPITRE XXIX.

LE CHAPITRE D'ALCALA. -- NICOLAS DORIA. — LE PÈRE GRATIEN
PROVINCIAL. — SORIA.

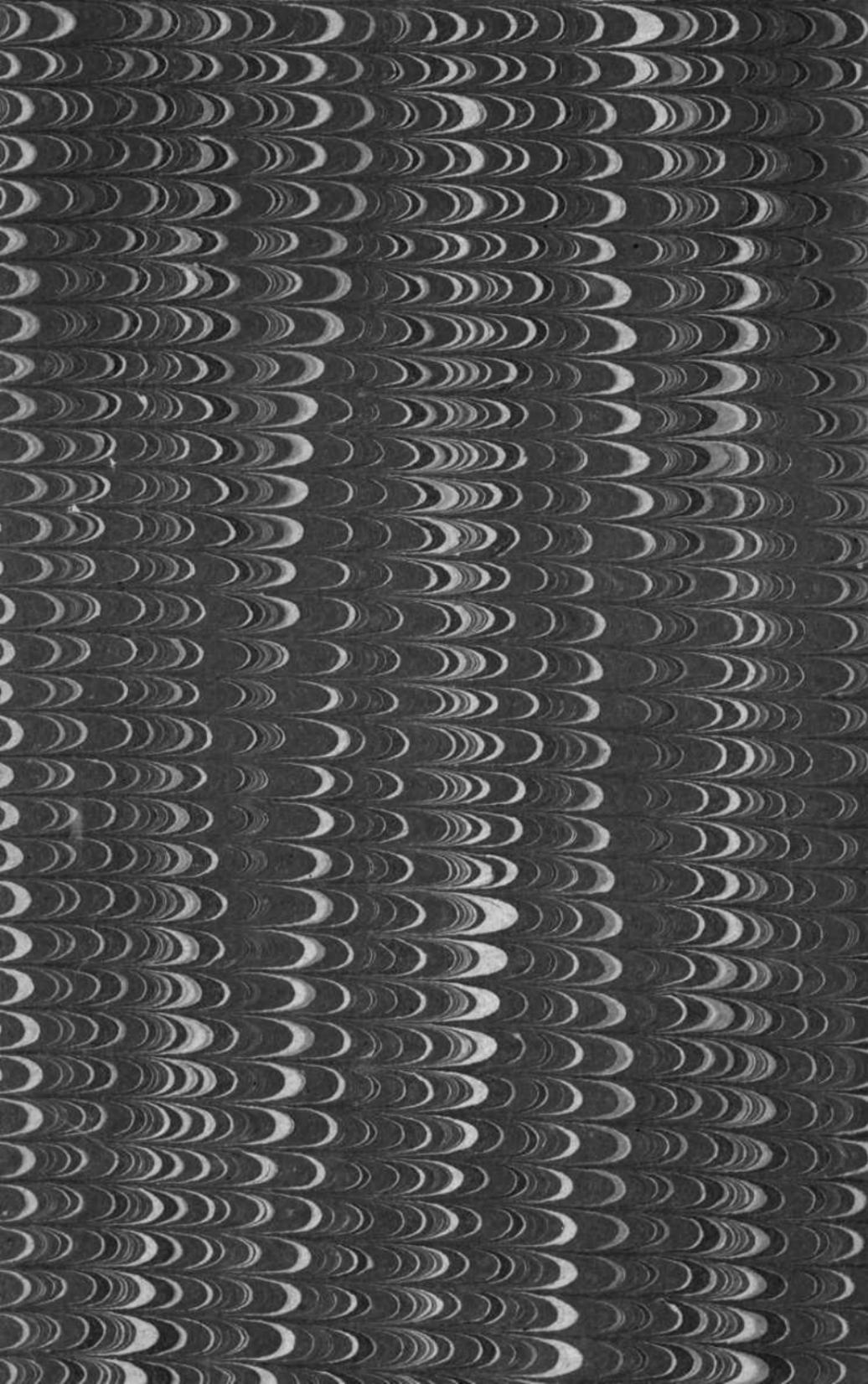
	Examen de la situation intérieure du Carmel Réformé.	308
	Observations envoyées au Chapitre d'Alcala par la Sainte.	310
	Choix du Provincial.	313
	Le P. Gratién et le P. Nicolas.	315
	Opposition de leurs caractères.	316
	Plan maternel de Thérèse.	317
	L'élection.	318
	Les Constitutions.	319
	Actions de grâces du Carmel.	321
1580	Fondation de Soria.	322
	Les historiens de sainte Thérèses : Ribera. — Yepes.	325
1581	Retour à Avila.	327
	<i>Felix culpa!</i>	329
	Dernières douleurs de famille.	330
	Vocation de dona Hélène de Quiroga.	333
	Sortie forcée de la petite sœur Casilde	335
	Pressentiments	339

CHAPITRE XXX.

BURGOS.

	Extension du Carmel Réformé	341
1582	Fondation de Grenade.	342
	Préliminaires de la fondation de Burgos	343





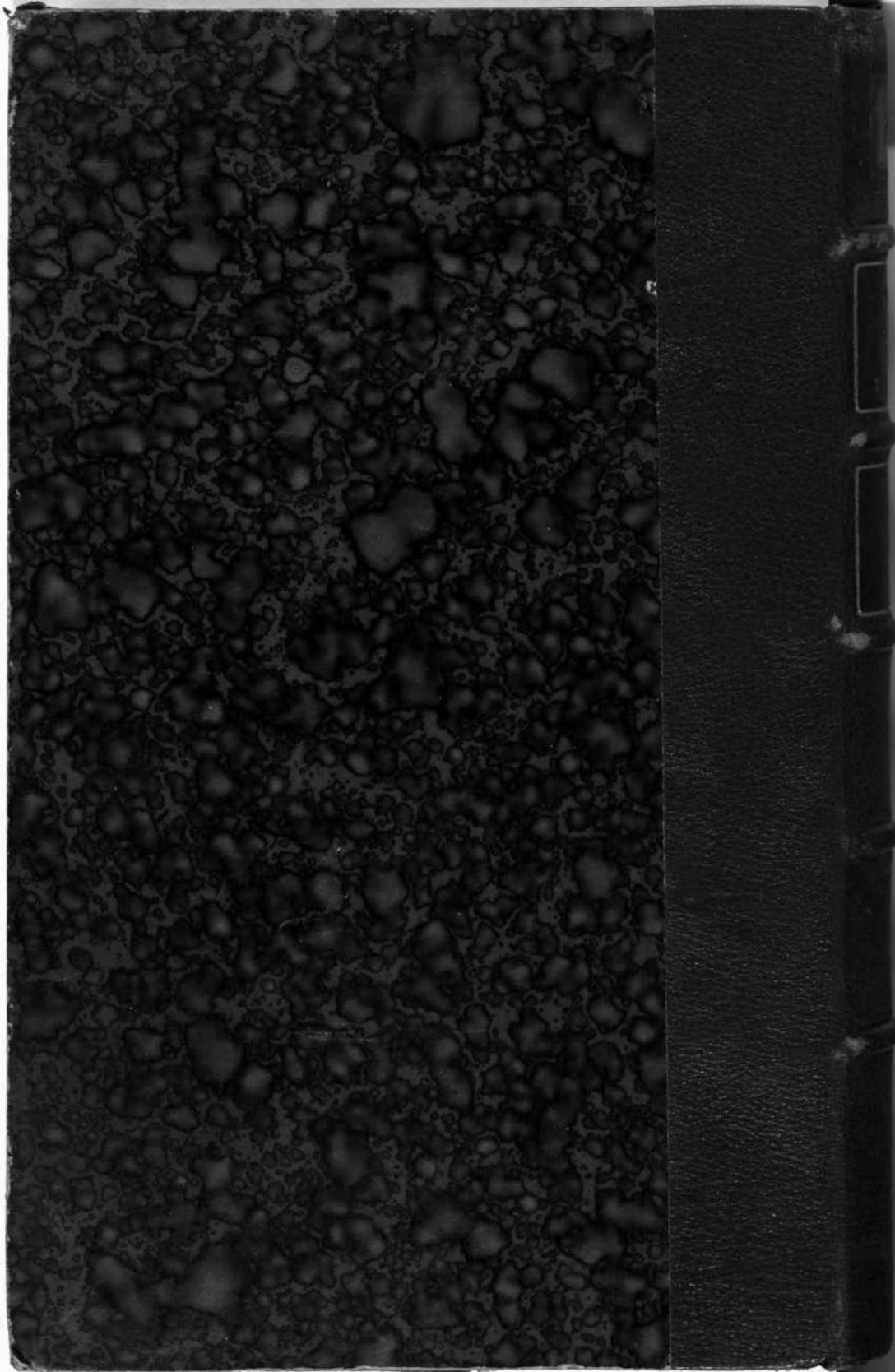
MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN III

Libros escritos exclusivamente sobre Santa Teresa de Jesús.

Número.....	160	Precio de la obra.....	Ptas.
Estante.....	1	Precio de adquisición. »
Tabla.....	4	Valoración actual.....	»



160.

HISTOIRE
DE
SAINTE
THÉRÈSE

2

